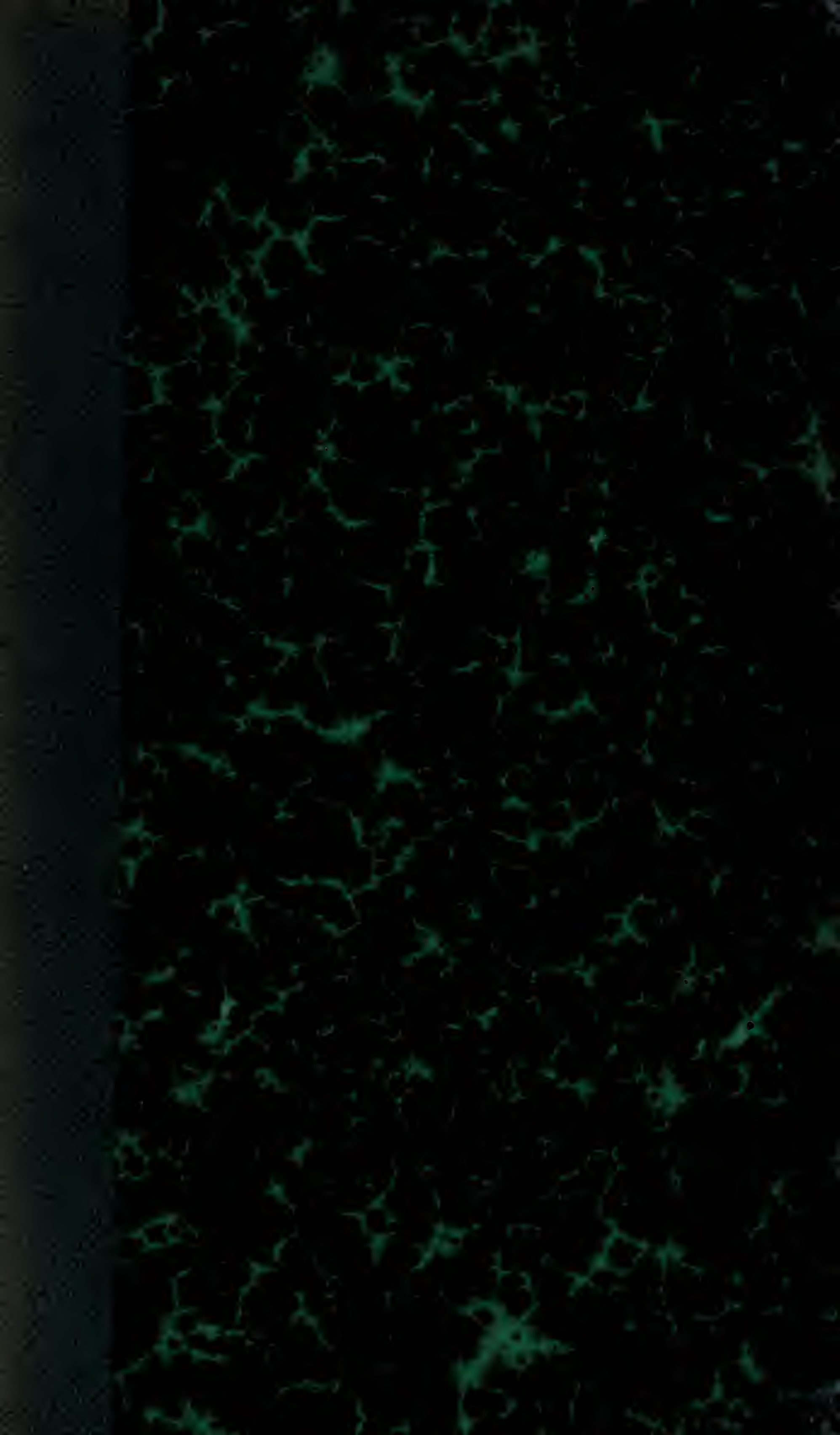






LE

MONITEUR

SECRET.

LE MONITEUR SECRET,

OU

Tableau de la Cour de Napoléon, de son caractère, et de celui de ses Agens.

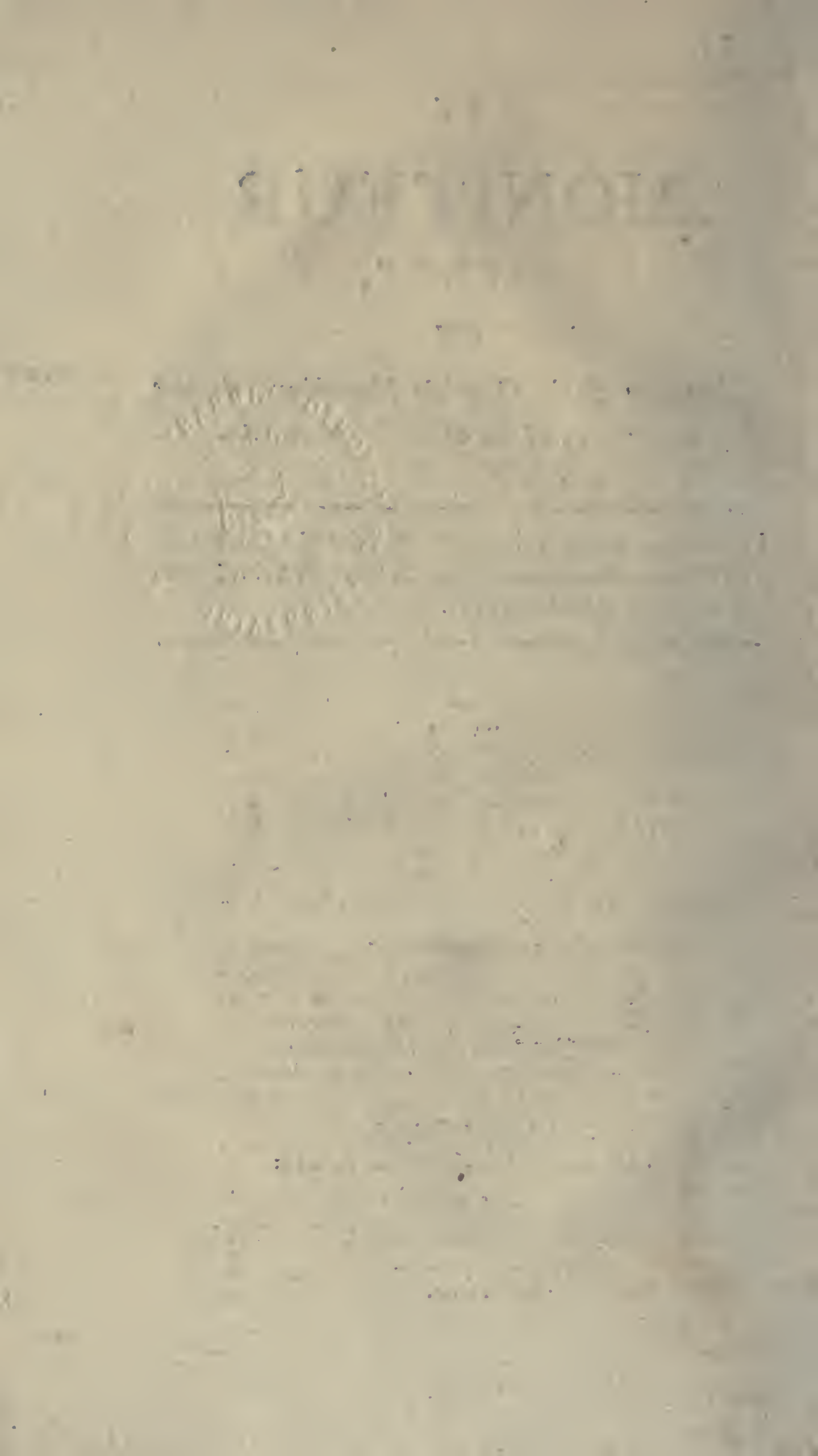
Pour faire Suite à l'Histoire Secrète du Cabinet de Napoléon Buonaparté et de la Cour de Saint-Cloud, par Lewis GOLDSMITH.

T. I.

A LONDRES,
DE L'IMPRIMERIE DE SCHULZE ET DEAN.

A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1814.



PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

Le *Logographe ou Moniteur secret* n'est autre chose qu'une suite de notions, de conjectures et de morceaux improvisés sur la nature des événemens du règne de Buonaparte, et sur le caractère de ce tyran. Ils ont été composés et publiés à mesure que l'on recevait, à Londres, les nouvelles de Paris, soit par les voyageurs, soit par le moyen des correspondances particulières. Ces nouvelles n'avaient, en général, rien d'officiel : elles étaient aussi souvent l'expression de l'opinion générale, et le résultat des bruits populaires, que de pièces authentiques et de matériaux recueillis pour l'histoire. Les fragmens que nous publions, tantôt badins, tantôt sérieux, fondés quelquefois sur la fiction, et plus souvent sur la vérité, n'en sont pas moins recommandables sous le rapport de l'esprit et de la morale. Ils sont vrais, de la vérité exigée par toutes les *poétiques*, c'est-à-dire qu'ils conservent fidèlement le costume, les mœurs et les caractères ; et lorsque l'auteur n'a pas exprimé des réalités, quant aux faits, il a, du moins, peint avec une exactitude relative, et d'après les données de sa mémoire et de sa conscience, les événemens, les scènes et les personnages.

Ce plan, qui n'oppose aux saillies de l'imagination ni les entraves d'un cadre, ni la gêne des règles, explique toutes les libertés, et, si l'on veut, même les licences de l'Ouvrage. Au reste, ce sont des allégories déjà publiques, dont quelques unes ont été imprimées dans les journaux de toute l'Europe, et traduites en plusieurs langues. Le succès en a été prodigieux, et on n'aura pas de peine à croire, en songeant qu'elles avaient pour objet la cause de toutes les inquiétudes et le point de toutes les curiosités. On s'arrachait les numéros des journaux qui renfermaient ceux du *Logographe* ; ils étaient le sujet de mille conjectures, de mille observations. Chacun, suivant sa façon de voir et de sentir, y voyait des vérités ou des fables. Quelques articles ont fait assez d'illusion pour qu'on les ait re-

produits comme certains; on a été jusqu'à donner plusieurs de ces fragmens comme des instructions positives en diplomatie, et comme portant le cachet d'une authenticité incontestable, sinon dans les faits, du moins dans les caractères et dans l'ordre des probabilités.

L'*Ambigu* de M. Peltier était le dépôt accoutumé des numéros du *Logographe*; mais il n'en existe point de collection, et il serait aussi difficile de se procurer le recueil volumineux de l'*Ambigu* que d'en séparer cette partie distincte, qui porte un caractère tout particulier, puisqu'elle est entièrement et essentiellement dirigée contre le gouvernement de Buonaparte, les institutions et les actes émanés de son cabinet ou de ses comités.

Quoique nous ne recherchions point le succès du scandale, nous ne nous sommes point crus obligés à supprimer certains noms, ni de leur sacrifier le piquant des scènes où ils figurent : le ridicule est une vengeance innocente et tout-à-fait dans les mœurs françaises ; d'ailleurs la justice a aussi ses droits, et la France et l'Europe en disent bien plus que notre auteur.

Nous regrettons d'avoir été forcés de laisser subsister les initiales d'un nom que les talens et le rang de celui qui le porte rendent plus respectable; mais il se rappellera que dans le pays où écrivait l'auteur, les ministres et les puissans seigneurs sont en butte à ces sortes de caricatures, et il aura le bon esprit d'en rire et de les braver comme eux.

Nous croyons fermement que si un ex-ministre dont le nom est conservé tout au long, reprend jamais le pouvoir dont il a joui, l'auteur pourra lui présenter avec confiance la lettre qu'il a supposée écrite par lui. Il y a peu d'honnêtes gens qui crussent devoir la désavouer.

S'il y a d'autres noms appartenant à des individus qui, accoutumés à n'être traités par tout ce qui les entoure qu'avec la plus grande circonspection et beaucoup de déférence, s'étonnent de se voir traduits, sans aucun ménagement, sur le théâtre ou sur la sellette, quelquefois affublés d'un masque bizarre ou d'un accoutrement ridicule, nous leur dirons que ces portraits de fantaisie, ces caricatures comiques ou tragiques, sont un fruit du pays qui les vit éclore, et qu'il est convenu de rabattre de ces exagérations tout ce qui passe la mesure et la proportion ordinaire.

Après avoir éloigné de nous le reproche de ces honteuses spéculations de médisance, trop communes dans les révolutions, il nous reste à excuser plusieurs passages que la délicatesse française peut réprouver; mais

l'Ouvrage que nous offrons au Public est presque étranger : nous lui avons laissé sa physionomie native, et, s'il est permis de dire, son goût de terroir. Le peuple anglais aime les couleurs fortes et les traits un peu chargés ; on connaît, par des ouvrages très-estimés, le penchant qu'ont eu de tout temps les meilleurs écrivains de ce pays pour la morale libre, la satire austère et mordante, la leçon hardie tracée par une imagination originale et variée.

Enfin, tout ce qui paraîtrait d'une causticité trop vive, on le pardonnera à un homme qui s'exerçait sur des sujets si propres à échauffer la bile, et dans un temps où les prospérités du crime semblaient accuser la Providence même. Il faut considérer ce recueil comme le monument des justes haines et des ressentimens universels amassés de tous les points du globe, contre une tyrannie sans égale, et une bassesse sans exemple.

MONITEUR

LE
MONITEUR
SECRET

N.° I.er

Une nuit d'Assuérus.

Buonaparte avait une insomnie (les tyrans ne dorment guère) ; il imagina de mander l'historiographe Réal. " Réal, „ lui dit il, " vous ne m'avez jamais lu ce qu'en votre qualité d'historiographe de la défunte République française, vous avez dû consigner dans votre histoire sur mon origine, les progrès de mon élévation et ce qui en fut la cause principale. Je ne dors pas cette nuit ; je ne dormirai plus jusqu'au moment où Rovigo viendra m'apporter le rapport du jour et de la nuit. Je suis curieux de voir ce que vous avez écrit sur les époques diverses de mon obscurité et de ma gloire. „

Réal rougit, balbutie : — " Sire, „ répondit-il, je n'ai que quelques fragmens ; je n'ai rien de complet, de soigné. Vous avez lassé la plume de l'histoire ; il y a long-temps que je l'ai posée par découragement. „

— Ce sont là des fadaises, Réal ; vous avez dû écrire. Je vous ordonne....

— Sire, j'avoue que j'ai écrit ; mais mes sentimens étaient, à cet époque, si différens de ce qu'ils sont aujourd'hui, que la manière dont je les ai exprimés paraîtrait un libelle contre votre auguste personne.

— Je m'en doutais, conseiller Réal ; oui, je soupçonnais que les notes que vous vouliez léguer à la

postérité seraient un peu opposées au langage que vous avez tenu sur moi depuis que je vous ai appelé dans mes conseils. Monsieur l'historiographe, où sont vos notes incomplètes?

— Sire, je vous répète que ce sont des fragmens oubliés, qui depuis long-temps auraient dû être détruits, sans les occupations...

— Où sont vos notes, vous dis-je, vos fragmens?

— Sire, je les ai confiés à ún ami.

— Ah! ah! un dépôt! et cela aurait vu le jour après ma mort! et vous vous apprêtiez froidement à calomnier ma mémoire! Qui est cet ami? où est-il? Qu'on l'arrête, qu'on l'amène ici, qu'on le fouille, qu'on l'interroge.

— Sire, c'est Baptiste l'aîné.

— Qui est cet homme? je ne le connais pas.

— Il est acteur du Théâtre-Français.

— Et qu'avez-vous à faire avec ces gredins? Quoi! ce sont là vos confidens, vos dépositaires! des acteurs! des histrions!...

— Sire, j'étais lié avec lui avant la révolution; il me rendit service à mon arrivée à Paris; il me fit employer chez un procureur de ses amis, et depuis ce temps, la reconnaissance....

— Il est bien question de reconnaissance dans les temps où nous vivons. Holà! qu'on m'envoie l'agent supérieur de la police qui est de garde au palais.„

Veyrat se présente, Napoléon lui donne l'ordre d'aller sur-le-champ chez le comédien Baptiste, et de le sommer, de la part de l'empereur, de lui remettre tous les papiers, notes, etc., qui lui ont été confiés par le comte Réal; il dit ensuite à ce dernier de se retirer jusqu'à ce qu'il le fasse appeler.

Monologue.

Quelle destinée est la mienne! Environné d'indifférens qui attendent ma chute, de traîtres qui la préparent, d'ambitieux qui la désirent, de méchans qui s'apprêtent à me calomnier après ma

mort, je n'ai encore inspiré d'autre sentiment que celui de l'effroi : personne ne m'aime ; il est vrai que je n'aime personne. Mais me convient-t'il, à moi, d'aimer? et toute prédilection ne deviendrait-elle pas funeste à mon pouvoir? J'ai cru qu'en donnant des places à ces enragés, à ces révolutionnaires, je les attacherais à moi ; mais les scélérats me flattent en public, et me déchirent en secret. Ils ont conservé leurs principes, tout en recevant le salaire de leur apostasie apparente, ils me haïssent comme despote, tout en jouissant des honneurs attachés à leurs places. J'ai cru détruire les partis, et je n'ai fait que les assoupir ; ils sont là, prêts à se réveiller si je m'oublie un seul instant, si je cesse de faire peser sur eux les terreurs du supplice. Je suis seul, oui seul, personne ne tient à moi à cause de moi : tous ces gens-là ne voient que ce qu'ils peuvent obtenir de ma faveur, ce qu'ils peuvent gagner par leurs importunités, leurs bassesses, leurs flagorneries. Ces misérables! ils m'accuseraient comme ils ont accusé Robespierre, ils m'assassineraient comme ils l'ont assassiné, ils me maudiraient comme ils l'ont maudit, si jamais je succombais dans un mouvement populaire, ou sous les coups d'un assassin. Et cependant je ne puis me défaire d'eux encore : leur activité convient à ma pétulance, leur violence sert mes passions, leur froide indifférence au milieu des détresses que je cause, des ruines et des cadavres que j'entasse, en fait pour moi des agens indispensables..... Oh! que je hais les Français! cette nation est mendiante et ingrate, sombre et légère, belliqueuse et lâche, souple et inquiète elle déteste ceux qu'elle est obligée de flatter, elle méprise ceux qui la forcent d'obéir ; frondeuse tout en se soumettant, et fière tout en paraissant esclave. Oh! que hais cette nation! „

Ici Veyrat se fait annoncer. " Voyons ces papiers, lui dit brusquement Napoléon ; et Baptiste, où est-il?

--- Sire, il est gardé à vue.

--- Bien ; qu'on appelle Réal. Veyrat, retirez-vous. „

Réal entre avec assez d'assurance. Buonaparte, qui semble plus calme, lui dit : " Eh bien! comte Réal, me lirez-vous ce qu'un jour dira sur moi l'impartiale hiſtoire? „

Réal prend le manuscrit et lit ce qui suit : — „ Ce fut au siége de cette ville rebelle (Toulon) qu'apparut comme le dieu de la guerre, l'homme qui plus tard devait résoudre le problême de la révolution française. „ (*J'aime cette image du dieu de la guerre; mais, comte Réal, ce mot l'*homme *est peu respectueux, écrivez :* le héros.) " Jeune encore, et n'ayant que le grade de lieutenant d'artillerie, il fut distingué de Barras, non seulement à cause de son activité, de ses talens et de son sang-froid, mais encore à cause de l'extase avec laquelle il voyait brûler les maisons de cette cité révoltée, et couler le sang de ses coupables habitans. ' *Qui vous a dit cela, Réal? où avez-vous pris cette rapsodie? Quoi! des extases en voyant brûler des maisons et couler le sang! Savez-vous que vous surpassez ici les plus effrénés libellistes d'Angleterre.*) " Sire, dit Réal, cette phrase appartient aux circonstances, elle a la couleur des temps auxquels elle se rapportent. „ (*Continuez.*) „ La part que ce jeune militaire... (*Ecrivez ce grand homme*) avait prise à un événement qui rendait à la république un de ses plus beaux ports et son plus bel arsenal maritime... (*Mon arsenal d'Anvers n'existait pas encore*) lui valut bientôt le grade de général de brigade; mais, emporté par cette ferveur révolutionnaire... (*Ecrivez : l'enthousiasme du génie.*) qui caractérisait alors les âmes fortes et les grands caractères, Buonaparté... (*Qui vous a dit, comte Réal, que je m'appelais alors Buonaparte? Je m'appelle Buonaparte, moi; du moins il me convient de franciser ainsi mon nom, afin qu'on ne se souvienne pas que je suis Corse.*) Buonaparte mérita d'être frappé par cette réaction thermidorienne, qui, tout en déplaçant beaucoup d'hommes sanguinaires, priva cependant la république de talens utiles; il fut destiné par le conventionnel Beffroi. (*Où est ce coquin?*) — Sire, il

est, je crois, administrateur de l'hôpital de Saint-Denis. — *Je le destitue; que demain on l'arrête, et qu'après-demain il ne soit plus question de lui.* — Sire, V. M. sera obéie.) Privé de son emploi, ce jeune militaire, (*Ecrivez : ce héros précoce*) se trouvant dans un dénuement voisin de la misère, (*Qui vous a dit ça? effacez-moi ça!*) ce héros précoce se rendit à Paris, où il dut à l'humanité du comédien Baptiste un asile, un lit, et du pain. (*Qui t'a dit cela, vil historien, affreux propagateur du mensonge?*) — Sire, la voix publique, confirmée par le témoignage particulier de Baptiste l'aîné lui-même. — *Ainsi tu vas apprendre à la postérité que j'ai reçu la charité d'un histrion?* — Sire, votre élévation n'en paraît que plus extraordinaire. V. M. sait que les contrastes... — *Eh! que me font les contrastes? Crois-tu que pour prouver que je suis un grand Empereur, il faille établir que j'ai été un mendiant?* — Sire cela prouvera que vous devez tout à votre génie. — *Ecrivez comte Réal* : „ Le baron Pasquier, préfet de ma bonne ville de Paris, fera arrêter sur-le-champ le comédien Baptiste aîné, et l'enverra à Bicêtre, pour y rester détenu pendant quinze jours. „ (*Continuez votre rapsodie.*) Cette fois le talent soulagea l'héroïsme. (*Cela serait assez joli si vous l'aviez mieux placé.*) L'hôtel de Marigni, rue Froidmanteau, servit ensuite de retraite à Buonaparte, que ses moyens pécuniaires réduisaient à y occuper une chambre au sixième étage. (*Comte Réal, vous mentionnez sans doute ceci pour faire contraste avec mon palais des Tuileries?*) — Sire, l'histoire est le tableau des vicissitudes humaines, des coups de la fortune, des efforts et des succès du génie; il faut des ombres dans ce tableau, pour faire ressortir davantage les grands événemens et les grands hommes. Et c'est pour cela qu'il faut que la postérité sache qu'au commencement de 1795, j'habitais un grenier dans le plus misérable des hôtels de Paris! — Sire votre séjour en a fait un lieu consacré. — Eh! ne savez-vous pas que je vais l'abattre pour continuer la galerie de mon palais du Louvre? — N'importe, Si:

la postérité dira : celui qui a complété ce que trois règnes n'avaient pu terminer, qui a fait du palais des rois le centre de sa grandeur et le temple des arts, habitait autrefois sur ce même terrain un misérable taudis dans lequel on ne voyait ordinairement que des escrocs et des prostituées. — Comte Réal, vous venez de déclamer là une assez belle tirade; mais il n'y a que le stupide historiographe du stupide Directoire qui ait pu imaginer de recueillir de pareils souvenirs. A-t-on recherché la vie privée de Romulus jusqu'au moment où il fonda Rome? Non ; quoiqu'il fût un brigand, on l'a fait le descendant des dieux, et la mythologie politique des Romains en lui donnant cette céleste origine, le fait allaiter par une louve plutôt que par une femme, afin d'environner d'un mystère plus profond et d'un respect plus religieux les premières années de ce grand homme. L'histoire ne nous parle du berçeau d'Hercule que pour nous montrer ce demi-dieu étouffant dans ses bras enfantins deux énormes serpens; et Alexandre, et César, et Auguste n'ont-ils pas été mis au rang des dieux? Ne leur a-t-on pas aussi donné une origine divine? Pour qu'on nous respecte, il ne faut pas qu'on sache ce que nous avons été. L'histoire doit laisser cela dans le vague. Les grands hommes, les fondateurs des grands empires doivent apparaître à la postérité comme l'astre du jour se montre aux humains. Avant qu'il ne brille, tout est ténèbres, obscurité; ensuite une teinte vaporeuse l'annonce, puis ses premiers rayons offrent toutes les gradations de la lumière et des couleurs ; bientôt il brille, il éclaire, il éblouit, il échauffe, il féconde... enfin l'Océan, qui lui servit de berceau, le reçoit dans son sein à la fin de sa radieuse carrière. Ainsi il ne faut pas dire, il faut même qu'on oublie que je suis né à Ajaccio; que mon père était greffier d'un tribunal subalterne; que j'ai été élevé aux dépens et par la charité des Bourbons que je remplace : tout cela serait bon dans un roman comique, mais ne vaut rien pour composer une épopée. Je veux qu'on me fasse sortir de la Mediterranée; qu'on dise que

la Méditerranée me vit naître ; que je naquis au milieu des parfums qui embaument ses îles délicieuses. Il faut me faire descendre des rois de Lacédémone ; oui, j'aime une origine spartiate : cela explique la sévérité de mes manières, ma sobriété, mon activité, ma santé de fer et mon cœur d'acier. Vous ne manquez pas d'esprit, comte Réal, mais vous n'avez pas de grandiose, et c'est pour cela que vous vous êtes traîné sur les traces de quelques mauvais faiseurs de mémoires particuliers, et que vous êtes resté bien au-dessous de votre tâche et bien loin de ma pensée. Cependant ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, pour dérouter les souvenirs de mon origine et pour jeter, à ce sujet, l'opinion publique dans un doute respectueux, doit vous prouver comment je veux que la postérité l'envisage. Vous autres écrivains français, vous n'avez rien de grand dans les idées, et c'est d'un Allemand qu'il faut que vous appreniez comment je veux qu'on me peigne à la postérité. Sans doute, Réal, vous ignorez (car vous ignorez tout ce qui peut contribuer à ma gloire) que Vieland, le Voltaire de l'Allemagne, a trouvé dans mon nom le pronostic des destinées du monde et le complément de ma grandeur, enfin, qu'il en a tiré l'horoscope de l'univers. J'aime ce Vieland ; s'il n'est pas mort, je le fais mon historiographe, et je le nomme commandant de ma légion-d'honneur. Savez-vous, Réal, que mon nom existe dans toutes les langues? qu'on le trouve dans la langue grecque, et que bientôt je me propose de m'appeler *Calomeros?* Dimo Stephanopoli, que j'envoyai, en 1796, dans la Morée, m'a trouvé des parens, que dis-je! des ancêtres, dans cette Grèce qui a été le berceau de tant de grands hommes, que je devais surpasser tous. On trouve mon nom parmi les Mainottes ; on le trouve dans les ruines des républiques ; il sera écrit en traits ineffaçables sur celles des monarchies. Il est gravé sur les monumens de l'Egypte et au milieu du grand désert ; le voyageur le retrouvera, dans mille siècles, dans la bouche de l'Arabe vagabond. Et Napoléon, ce nom extraor-

dinaire que seul je porte au monde, et qui, dans l'Apocalypse, indique un destructeur de villes, quel parti ne peut on pas en tirer pour environner mes destinées d'un nuage que ne puissent pas pénétrer les conjectures du vulgaire, et que ne dissipera même pas la sagacité des historiens futurs! Je veux qu'il existe un grand vide dans l'histoire depuis le moment de ma naissance jusqu'à celui de mon élévation. Je veux qu'on présente la révolution française comme le chaos qui a précédé ma création. Les hommes, les choses, rien ne doit offrir de formes positives pendant cette confusion des élémens sociaux. Je ne veux pas que l'histoire recueille un seul des noms de cette époque; le mien seul doit en sortir : c'est comme la foudre qui, née du choc des nuages, les disperse ensuite par un bruit formidable, par ses terribles explosions, pour rendre aux humains un ciel serein et un air élastique. Quelques traits lumineux, tels que mes journées les plus fameuses, s'éleveront, de temps en temps, comme de brillans météores sur cette mer de sang et de larmes; mais ces fanaux historiques ne seront vus qu'à de grandes distances, et ils n'indiqueront des événemens que ce qui servira à prouver que j'étais destiné à régner sur les humains, à changer la face du monde; que ce qui montrera les pas de géant que j'ai faits dans la carrière que m'a ouverte le destin.... „

Réal dormait : Buonaparté le réveille d'un coup de pied, garde les annales de l'historiographe, et lui dit qu'il le fera appeler quand il lui conviendra d'en continuer la lecture.

N.° II.

Séance du Conseil d'Etat du 20 janvier 1811.

Le conseil d'état était assemblé depuis deux heures, et tous ses membres attendaient dans le silence et l'immobilité que Buonaparté parût. Il arrive, va s'asseoir, sans regarder qui que ce soit, à la place qu'il occupe ordinairement sur une estrade presqu'au centre de la salle. Le secrétaire vient lui remettre l'ordre du jour qu'il parcourt rapidement, et auquel il fait des changemens que le secrétaire écrit sur son genou, n'osant pas s'appuyer sur la table près de laquelle siége l'empereur. Cet ordre du jour ainsi modifié est porté au vice-président du conseil d'état, qui le lit à haute et intelligible voix. Pendant cette lecture, Buonaparte parcourt les diverses lettres d'excuse des membres qui ne peuvent pas assister à la séance. Tout-à-coup il s'écrie : „ Regnault est un menteur ; il se porte aussi bien que moi ; je sais qu'il donne à déjeûner à des filles. Qu'on aille le chercher, qu'on l'amène, qu'il soit ici dans quelques minutes. " Le vice-président qui a interrompu sa lecture pour écouter respectueusement cette boutade, donne l'ordre à un huissier d'aller sommer le comte Regnault de paraître. Celui ci arrive quelques minutes aprés, pâle, échevelé, dans un costume tout-à-fait grotesque, n'ayant eu que le temps de passer un habit de conseiller d'état sur une veste et des pantalons du matin. Il fait, en entrant une révérence profonde à Napoléon, qui sourit malicieusement en le voyant ainsi habillé.

On lit les adresses des chambres commerciales sur le brûlement des marchandises anglaises, ou plutôt le secrétaire d'état indique les altérations que

ces chambres ont faites aux modèles qui leur ont été envoyés par le ministre de l'intérieur. Buonaparte qui pendant cette lecture a donné des signes violens d'impatience, mettant alternativement une de ses jambes sur l'autre, tantôt s'appuyant sur son pupitre, tantôt y faisant des incisions avec un canif; faisant des mouvemens brusques comme s'il voulait s'élancer sur le lecteur passif de ces pièces, s'écrie tout à coup : " Les canailles! les stupides! les animaux! qui osent changer, modifier à leur manière, ce qu'ils doivent signer aveuglément. Comte Montalivet, n'avez-vous pas mandé expressément aux préfets que toutes ces adresses devaient être renvoyées, signées telles qu'elles sont parties de vos bureaux? Pourquoi donc les préfets m'envoient-ils ces absurdités? Est-ce ainsi qu'on me sert, qu'on m'obéit? Si cela continue, j'enverrai faire...... tous MM. les avocats, les négocians, et je les remplacerai par des sergens de ma garde. L'administration ira au moins avec ensemble, avec rapidité, et surtout avec soumission. Qu'on ait soin de rétablir les originaux dans le Moniteur. Locré, continuez, épuisons toutes ces fadaises; il est bon de connaître l'esprit qui anime les chambres et les tribunaux de commerce de mon empire. „ Locré qui, pendant cette explosion, a trouvé une adresse qui doit plaire à son maître, la lit avec assurance. C'est celle de la chambre de commerce de Montpellier. " Parmi les bienfaits, y est-il dit, dont, V. M. comble chaque jour les manufactures de l'Empire, un des plus signalés, sans doute, est la grande et énergique mesure ordonnée par votre décrét du 16 octobre dernier. En foudroyant les dépôts de marchandises anglaises...... (Ici Buonaparte se lève avec exaltation et s'écrie . " Foudroyer, c'est le mot : bravo! MM. de Montpellier! Oui, brûler les marchandises anglaises, c'est foudroyer les manufactures des Anglais, c'est les foudroyer eux-mêmes. „ En disant cela, Buonaparte cherche à imiter l'attitude du Jupiter tonnant. (Locré finit la lecture de l'adresse dont plusieurs passages font éclore des rayons de gaîté sur la figure habituellement sévère de Napo-

léon. Ensuite, s'adressant à celui-ci d'un air embarrassé, il lui dit que l'adresse qui suit est loin de ressembler à celle-là, mais que, comme l'empereur veut qu'on ne lui dissimule rien, il prendra la liberté de la lire, à moins d'ordres contraires. „ Voyons, voyons, dit Buonaparte avec une impatience visible. Y a-t-il en effet quelque corporation dans l'Empire, qui ose censurer la mesure grande et énergique prise par moi pour foudroyer le commerce anglais. ? „

Adresse de la Chambre et du Tribunal de Commerce de Rennes.

Sire, nous avons vu exécuter votre décret sur le brûlement des marchandises anglaises, et reçu du préfet de notre département l'ordre de vous faire à ce sujet une adresse de félicitations. Nous manquerions à nos devoirs, nous trahirions notre conscience, si nous donnions publiquement notre approbation à une mesure désastreuse, qui vous a été inspirée par des conseillers coupables. — (*Ils en ont menti ; cette grande pensée m'appartient ; personne ne me dirige, personne ne me conseille**.) — Le brûlement des marchandises anglaises possédées par des négocians français, n'affecte nullement le commerce de l'Angleterre, tandis qu'il augmente la détresse du nôtre. — (*Cela est faux en tous les points ; le commerce anglais marche à sa ruine, tandis que le nôtre s'enrichit de ses dépouilles. Eh! d'ailleurs que m'importent les cris de quelques individus froissés par mes mesures énergiques ! le présent n'est rien pour moi, je n'ai en vue que l'avenir.*) — Il est vrai que ce brûlement peut, dans une époque éloignée, décourager ceux qui spéculent sur les marchandises anglaises ; mais comme il est de la nature de toutes les mesures violentes et illibérales (*Insolens !*) de se décomposer dans les

(1) Pour donner une idée plus exacte et plus rapide de la scène que nous offrons ici à nos lecteurs, nous mettons en italique, et entre des parenthèses, les exclamations de Buonaparte.

progrès même de leur exécution, celle dont nous nous plaignons ici sera abandonnée par ceux même qui en sont les auteurs, (*Qui a dit cela à ces faquins? A-t-on jamais vu Napoléon reculer? Qu'ils sachent que si ce n'est pas assez pour l'exécution de mes vues de brûler les marchandises anglaises, je brûlerai ceux qui les importent, ceux qui les charrient, ceux qui les vendent, je brûlerai tous les Anglais qui sont en France.*) avant qu'elle n'ait fait la moindre impression sur le commerce britannique, tandis qu'elle aura privé le nôtre d'une propriété réelle, de marchandises qui ne peuvent se remplacer en France, et qu'il faudra racheter des Anglais à qui nos besoins donneront alors un surcroît de prospérité. — (*Oui, cela peut être, si quelque c......n gouverne alors la France; mais mon règne n'est pas fini, et je saurai priver MM. les Anglais de ce surcroît de prospérité.*) Supposons que la paix maritime, qui est l'objet si constant des vœux et des travaux de V. M., vienne à se conclure, ces marchandises que nous brûlons maintenant, pourraient-elles être alors proscrites, et ne seraient-elles pas, au contraire, admises en France, conformément aux tarifs fixés par les anciennes lois, et qu'on ne pourrait augmenter exorbitamment sans déroger aux principes sur lesquels reposerait le traité de paix? — (*Imbécilles, qui osent scruter mes pensées! croient-ils bonnement que je ferai la paix pour raviver le commerce britannique? Non, ce serait pour l'égarer dans des spéculations trompeuses, pour saisir les marchandises des Anglais comme j'ai saisi leurs personnes, et pour produire de plus beaux incendies que ceux qui ont réjoui notre vue depuis quelque temps.*) —Sire! si le but de cette mesure est de donner à nos manufactures une nouvelle activité et de prévenir sur le continent une concurrence qui leur serait désavantageuse, comment ces manufactures peuvent-elles profiter de ces avantages, si elles manquent de matières premières, si tous les débouchés par lesquels elles peuvent se les procurer sont non-seulement interceptés par nos ennemis, mais

par le gouvernement même qui devrait les tenir sans cesse ouverts; enfin si elles manquent de capitaux? — (*Matières premières! c'est là le cri de tous les boutiquiers : Eh! sacred.... s'ils n'ont pas de cotons, qu'ils emploient des étoupes. Et d'ailleurs, est-ce que je n'encourage pas la culture du coton dans l'Empire? N'a-t-elle pas réussi dans deux ou trois jardins près de Nismes et de Montpellier? et n'avons-nous pas dans les serres de notre Jardin des Plantes cinquante tiges qui donnent les plus belles espérances?*) — Sire s'il y avait quelque péril à vous dire la vérité, nous l'aurions de même fait parvenir au pied du trône; mais vous nous avez promis un gouvernement paternel, et vous savez entendre le langage de l'indépendance. —(*Tais-toi, bavard.*)

LOCRE. — Sire, je n'ai lu cette adresse que par les ordres de V. M. et j'ose lui annoncer qu'elle vient d'en entendre la fin.

BUONAPARTE. — Les signatures.

L. — Les signatures sont : Chevrier aîné, Presk, Petit Pain, Le Boucher, Ville-Gaudin, Pont-Gerard, Dulozain jeune, Dufresne, greffier.

Buonaparte qui a écrit ces noms à mesure qu'il les entendait, se lève brusquement, en s'écriant : „ Point de délai! ces b.......-là vont avoir de mes nouvelles. „

(Nous donnerons la suite de cette séance dans le numero prochain.)

N.° III.

Suite de la Séance du Conseil d'Etat, du 20 janvier 1811.

ON lit une lettre du ministre secrétaire d'état, dont la teneur suit:

« L'empereur m'ordonne de vous annoncer, messieurs, qu'il se propose de tenir, sur-le-champ, un conseil de police civile, et qu'il mande à cet effet, dans la salle du petit conseil, les membres du conseil d'état dont les noms suivent : MM. Berlier, Bérenger, Réal, Dubois et Pasquier, auxquels se réuniront les ministres Montalivet, Bigot et Rovigo. »

Signé MARET.

Le conseil est à peine assemblé, que Buonaparte arrive, et prend place près d'un large paravent derrière lequel il se cache ordinairement lorsque des individus sont mandés pour être interrogés par le conseil.

Réal prend les ordres de l'empereur pour savoir si sa majesté est disposée à entendre le rapport sur la situation politique des départemens du Nord et de l'Ouest. Buonaparte le fixe un instant avec attention, et l'encourage ensuite d'un signe de tête à prendre la parole.

Réal. J'ai cherché à établir, dans mes rapports précédens, une idée qui a paru vague et purement systématique, parce qu'elle dépend beaucoup des développemens ultérieurs que j'y dois donner. J'ai voulu montrer la source de la soumission des Français, afin d'indiquer les moyens de la rendre indépendante des caprices de l'opinion, des suggestions du mécontentement, et même des égaremens de l'inconstance. — (*Au fait Réal : gardez vos phrases pour vos rapports au sénat. Ce ne sont pas des hypothèses métaphysiques que je veux. Passez a l'état politique du Nord et de l'Ouest.*) Sire, j'oserai observer à votre majesté que le devoir des conseillers d'état, qu'elle a daigné charger des divers arrondissemens de la police générale de l'empire, me paraît être d'en surveiller la partie politique, et non de s'associer à son mécanisme, de recueillir les faits, moins pour les transmettre à votre majesté, que pour les placer dans un point de vue général, dans un cadre agrandi, digne de fixer les regards de votre majesté. — (*Vous vous trompez, conseiller*

Réal, le devoir de tout homme que j'emploie est de rechercher, de désigner mes ennemis, afin que mon bras les atteigne; de me dénoncer les opinions perverses, afin que je les anéantisse. Eh! quoi, ne faudra-t-il pas, pour vous plaire, que je me batte contre des moulins à vent, tandis que je tournerai le dos aux forteresses que la haine élève contre moi? — (Cette dernière phrase excite un murmure d'approbation parmi les conseillers présens; Réal sourit; Buonaparte, qui n'entend pas très-bien ce sourire, lui jette un regard de soupçon.) Sire, tous nos vœux sont pour vous, et nous nous soumettons tous à cette haute sagesse qui nous étonne par sa profondeur, et à cette éloquence qui nous éblouit en même temps qu'elle nous persuade. — *A qui diable en veut Réal, avec ses grandes phrases? aurait-il passé la nuit à déclamer avec les métaphysiciens Garat et Sieyes?*) — (Réal rougit et pâlit tour à tour; il est obligé de s'appuyer sur Berlier qui le supporte, sans oser lui adresser un mot qui le console.) — (*Conseiller Réal, remettez-vous, et donnez-nous votre rapport tel que d'abord vous l'aviez rédigé. Nous ne voulons pas déconcerter les gens qui nous servent, nous ne voulons que les bien pénétrer de nos intentions.*)

Réal continue : „ Toute mesure d'état, qui ne se rattache pas à un principe général ou à un système uniforme, peut bien un moment augmenter l'activité du gouvernement, mais à la longue elle en use le mécanisme, elle en froisse les ressorts. Ce sont les mesures de circonstance qui ont entraîné la Convention dans tant d'égaremens funestes, et qui ont rendu l'administration du Directoire si oppressive et si ridicule. Un gouvernement ne doit pas toujours faire tout ce qu'il peut : cela use sa force; comme il ne doit pas toujours punir avec toute la rigueur dont il est le maître; parce que cela aliène de lui jusqu'aux opinions qui lui sont favorables. Il ne doit pas non plus se méprendre aux symptômes de malaise qui se manifestent quelquefois dans le peuple, parce que souvent le mécontentement naît des fausses mesures

qu'on prend pour le prévenir. Lorsque plusieurs classes de l'état souffrent, vouloir réprimer leurs murmures, ou les punir comme des cris séditieux, c'est répandre parmi elles le ferment de la révolte, c'est semer dans leur sein des germes de haine, qui, tôt ou tard, se développeront d'une manière alarmante. En appliquant ces principes à la situation morale des pays qui sont compris dans le premier arrondissement de la police générale de l'empire, on calmera facilement les résistances passagères qu'y rencontre quelquefois l'exécution des lois, et les murmures légers qu'elle y excite. En punissant d'ailleurs un délit politique, il faut toujours considérer le rang qu'occupe dans l'état l'individu qui s'en est rendu coupable. Ainsi, un maire de campagne, moins éclairé et moins responsable qu'un fonctionnaire qui a un rang plus élevé, ou qui veille sur un arrondissement plus étendu...... (*Conseiller Réal ! vous dites là une bêtise : la loi est la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Souvenez-vous de votre chère déclaration des droits de l'homme !* — (J'avoue qu'au premier coup d'œil cette assertion ressemble à un paradoxe... — (*C'en est un bien prononcé, je vous jure.*) — Mais on trouvera, en bien examinant, que sur elle repose l'efficacité des punitions que le gouvernement inflige. Moins éclairés sur leurs devoirs, et placés plus près de la classe ignorante, les maires de communes ne connaissent pas toutes les conséquences de l'oubli, de la négligence, ou de la mauvaise volonté dans l'exécution des lois, et quelquefois même se croyant obligés à quelque condescendance envers leurs administrés, ils diminuent pour eux le fardeau des charges publiques, ou la rigueur des mesures générales. Il est souvent prudent de fermer les yeux sur ces déviations que corrige bien promptement la marche ferme et sûre de l'administration publique : c'est de ces compensations qui adoucissent les misères présentes, que résulte la soumission générale et même quelquefois l'alacrité avec laquelle la multitude obéit. Le premier arrondissement

ment de la police générale de l'empire offre, plus qu'aucune autre partie de la France, des traces de nos discordes politiques : je sais que quelquefois la conscription y est entravée, que dans plusieurs cantons les contributions se payent avec lenteur, même avec répugnance, qu'on y a découvert des organisations secrètes, destinées à favoriser des correspondances coupables; qu'on y conserve encore des souvenirs et des espérances qui se rattachent aux Bourbons. — (*Les Bourbons! qui a nommé les Bourbons? qui a osé nommer les Bourbons? Sais-tu, canaille, qu'il n'y a plus de Bourbons; qu'il y avait des Capétiens que ma dynastie a remplacés, comme la leur avait remplacé les Carlovingiens? Continue.*) — (Pendant cette sortie, Réal s'est trouvé mal. — (*Qu'on lui f....) de l'eau par la figure*, s'écrie Buonaparté, *et que cette scène de femmellette finisse.*) — Réal, ranimé par l'eau dont le duc de Rovigo l'a copieusement arrosé, continue d'une voix entrecoupée : „ Mais toutes ces résistances sont partielles, mais ces espérances qui seraient coupables dans un moment de péril ont si peu d'appui et d'aliment, qu'à peine doit-on les remarquer. — (*Tu en as menti; il faut les punir.*) — Le gouvernement est trop fort pour être sévère. — (*C'est par la sévérité qu'on gouverne; sans la sévérité, je serais chansonné dans toutes les rues de Paris, et mon effigie serait brûlée dans les quatre coins de mon empire.*) — Rien ne concilie plus un mécontent qu'une indulgence inattendue, surtout lorsqu'il sait que le gouvernement est fort, et qu'il ne craint pas de punir. Je ne conseillerais pas cette modération dans toutes les circonstances, ni pour des délits prononcés, surtout lorsque la résistance vient d'une opinion pervertie et d'une opposition systématique; mais ici ce n'est pas ce que j'ai remarqué; et bien convaincu que les égaremens de quelques individus ne sont que des inconvéniens partiels et passagers, je ne voudrais pas que le gouvernement déployât contre eux sa force et sa sévérité. Quels sentimens de reconnaissance et d'amour n'est-on pas sûr

d'exciter dans le cœur des coupables, lorsqu'au lieu de les épouvanter par le bruit et les éclats de la foudre, on fait luire à leurs yeux un rayon de clémence ! „ — (*Conseiller Réal! finissez votre épopée. Duc Rovigo! duc Rovigo!*) — Le duc de Rovigo s'était endormi profondément, après avoir rendu Réal à la vie, et on ne parvint qu'avec beaucoup de difficulté à lui rappeler qu'il était en conseil et en présence de l'empereur. Celui-ci, rempli d'indulgence pour son ministre favori, l'excusa en ces termes : (*Il est bien excusable de dormir, en entendant de pareilles fadaises.*)

Le duc de Rovigo se lève, et appuyant une de ses mains sur sa hanche, tandis que l'autre est employée à tenir son manuscrit, il débite d'un ton d'écolier et d'une voix un peu nasillarde le rapport suivant :

SIRE,

Elevé à l'école du plus grand des guerriers ; formé par les leçons du plus profond des hommes d'état, je ne connais qu'un seul devoir, l'obéissance ; je n'emploie qu'un seul moyen, la sévérité. Partout où l'obéissance est douteuse, je vois une conspiration ; partout où on la refuse, je vois un crime. — (*Bravo Rovigo!*) — Ce n'est pas aux agens d'un gouvernement fort à oser être modérés. Il n'y a que le génie qui en a organisé les ressorts et qui en dirige la marche, qui puisse fixer les limites de la sévérité, arrêter l'explosion de la puissance, et répandre, sans péril pour l'état, les bienfaits de la modération. Quand la plus haute sagesse préside à nos destinées, et nous conduit vers la route que nous avons à suivre, c'est à nous de donner l'exemple d'une obéissance aveugle, et de rendre inexcusable, par notre soumission et notre dévouement, l'hésitation ou la resistance des masses. Alors, c'est alors que, sans fatiguer le chef de l'état par des théories idéales, par des conseils déplacés, nous ne devons l'instruire des délits ou des crimes commis contre sa puissance, qu'en lui apprenant

qu'une punition aussi prompte que terrible a vengé son autorité méconnue, et étendu dans la poussière le vil vermisseau qui a osé croire qu'il avait une force, une volonté qui pussent n'être pas brisées par le gouvernement. — (*Voilà les vrais principes, Messieurs les hommes d'état.*) — J'ai découvert que, dans le département du Calvados, une correspondance coupable était favorisée par les hommes mêmes qui devaient l'intercepter ou la punir. J'ai fait conduire sur-le-champ trente suspects dans les prisons de Caen et de Bayeux. J'ai fait lier et garrotter quatre maires des communes voisines des côtes, je les ai fait transporter à Paris, ils sont à la disposition de Votre Majesté. — (*Bravo, Rovigo! c'est comme cela qu'il faut me servir.*) — J'ai suspendu Mollien, sous-préfet à Pont-l'Evêque, et Lalouere, sous-prefet à Bayeux; j'ai fait saisir leurs papiers et ai mis ces messieurs en surveillance. J'ai écrit une lettre foudroyante à Caffarelli, en lui ordonnant de m'envoyer le maire de Caen, auquel j'ai deux ou trois trois questions à faire tête-à-tête. — (*Maitre Réal, auriez-vous fait tout cela?*) — Des agens de désordre et de sédition ont cherché à entraver la conscription maritime, dans quelques départemens de l'Ouest; des pères coupables ont voulu disputer leurs enfans à la loi qui les appelle. J'ai livré les plus séditieux aux commissions militaires, ils ne sont plus, ils ont été frappés de la foudre; les autres attendent dans les prisons la clémence ou la sévérité de l'empereur. — (*Qu'on les fusille.*) — Votre Majesté! ils seront fusillés. Quelques prêtres ont osé s'appitoyer, dans leurs conversations particulières, sur le sort de ce fantôme monacal qu'ils appellent le pape... (Ici Buonaparte rit aux éclats.) J'ai recueilli soigneusement leurs propos; j'ai envoyé des gendarmes déguisés qui, dans les tribunaux de la pénitence, ont surpris les regrets de ces ministres coupables. Armé de ces preuves, j'ai plus fait; j'ai démontré à leurs évêques qu'ils n'étaient plus sous leur juridiction, qu'ils tombaient sous l'influence de la police de l'empire. Ces monstres ont été jugés : les ombres de la nuit ont été

les uniques témoins de leur supplice ; leurs cadavres reposent dans la profondeur des bois. Quelques jeunes gens ont osé parler, à Bordeaux, de la guerre d'Espagne ; ils ne parleront plus. — (*Rovigo! je vous fais mon historiographe ; ce discours est superbe.*) Des femmes ont osé envoyer des branches de laurier à des Anglais faits prisonniers à la bataille de Busaco ; j'ai changé les lauriers en cyprès. Les Anglais sont au cachot et les femmes dans la tombe. Des enfans ont osé assaillir à coups de pierres des gendarmes qui enlevaient des conscrits ; les mutins ont été saisis, le fleuve voisin a conduit leurs cadavres à la mer. — (*Comte Bigot. vous pleurez, je crois.*) — Des soldats indignes de servir sous les drapeaux de Votre Majesté, ont osé dire, étant en marche pour l'armée d'Espagne, qu'on les envoyait à la boucherie : ils avaient raison ; mais ce n'est pas sur le territoire espagnol que leur prédiction s'est réalisée. Sire, tout marche avec ensemble au moyen de ces rigueurs nécessaires. C'est une cautérisation qu'il faut de temps en temps appliquer au corps politique, afin de l'épurer et de l'assainir. — (*Duc Rovigo ! je vous fais membre de l'Institut, classe de la langue et de la littérature française.*) — Paris est calme ; que dis-je, il est dévoué jusqu'à l'enthousiasme à Votre Majesté, qui peut juger, chaque fois qu'elle honore un spectacle de sa présence, combien sont sincères et unanimes les applaudissemens qu'on lui prodigue. — (*Duc Rovigo, je me f.... des applaudissemens des Parisiens, je ne crains que leurs sarcasmes.*) — Des sarcasmes ! Sire ! je crois qu'on en connaît trop le danger pour oser se les permettre. Mais si Votre Majesté, à qui rien n'échappe, était instruite qu'on a porté l'audace jusqu'à ce point, je m'estimerai heureux, je serai fier d'être le ministre de sa vengeance, de la faire tomber sur les auteurs de ces sarcasmes, comme sur ceux qui les ont entendus. Car dans ces cas-là, le recéleur est aussi coupable que le voleur. — (*Rovigo, rendez-vous dans mon cabinet particulier.*)

N.° IV.

Correspondance interceptée.

Lettre de *Pigault-Lebrun*, lecteur et bibliothécaire du roi *Jérôme*, à son ami *Réal*, conseiller d'état de l'empereur *Napoléon*.

Eh bien! mon excellent conseiller, mais fort mauvais prophète, vous voyez que je suis toujours ici, quoique vous m'eussiez prédit que je serais promptement sacrifié par l'insconstance de Jérôme, à la haine de Napoléon. Oui, je suis toujours à la cour de Westphalie, et dans une faveur croissante : bibliothécaire sans bibliothèque, et lecteur d'un prince qui n'aime pas les livres. Je ne lis pas, je conte. Je ressemble assez à la princesse Scheherazade à qui le sultan demandait chaque nuit une de ces histoires qu'elle contait si bien. Si l'on vous disait qu'il est sur la terre une cour où on ne s'ennuie pas, où il n'y a ni étiquette, ni intrigues, peu de bals parés, de dîners d'appareil; dans laquelle le libertinage aimable s'est réfugié avec ses goûts recherchés et ses vices élégans; où les courtisans chansonnent le maître qui les fait chansonner à son tour; qu'il est un pays où personne ne s'occupe de politique, où le gouvernement est sans inquiétude et la police sans activité; où l'on oublierait le nom et l'existence de Napoléon, si on ne s'en rappelait à la vue des espions qu'il nous envoie, des instructions qu'il adresse à nos ministres, et des mercuriales un peu rudes dont il favorise de temps en temps son jeune frère; si l'on vous disait que cette cour est celle du roi Jérôme, que ce pays est le royaume de Westphalie, vous vous écrieriez que cela n'est pas possible, que cela n'est pas vraisemblable. Invraisemblable, soit;

mais impossible, venez vous en convaincre vous-même. Il est vrai qu'on a fait beaucoup d'efforts pour nous donner une autre direction, qu'on a voulu obscurcir notre horison de quelques-uns des nuages qui enveloppent le palais des Tuileries: mais on n'y a pas réussi, nous sommes restés gais, malgré la sombre politique qui voulait nous dévouer aux tourmens de la haine, du soupçon, aux entraves d'une étiquette sévère et d'une réserve repoussante. On nous a envoyé des instructions que nous n'avons pas lues, des ordres que nous n'avons pas exécutés, et des mentors que nous avons séduits. Ceux-ci commencent d'abord par réprimander, ils boudent ensuite quand ils voient qu'ils ne sont pas écoutés; mais bientôt la contagion les gagne, nos mœurs faciles, nos manières légères les séduisent, et ils n'écrivent plus sur notre compte que ce que nous voulons bien leur dicter. En sorte que nous pouvons nous écrier avec vérité; *Paris n'est plus dans Paris, il est tout où nous sommes.*

Vous connaissez le prince Jérôme, et vous devez bien penser que sa situation actuelle est loin d'avoir altéré son caractère. Moins surveillé, ou plutôt moins tyrannisé par son frère, il s'est livré à ses goûts avec plus d'abandon; et, excepté que nous lui avons ôté cette brusquerie qui est un des traits caractéristiques de tout ce qui porte le nom de Buonaparte, et que nous lui avons appris à être libertin sans scandale, et débauché sans crapule, il est resté le même. Et la reine, direz-vous, dont les manières sont si froides et les mœurs si sévères, comment s'arrange-t-elle de la gaîté de cette cour? Ah! mon cher, la reine nous méprise trop pour s'occuper de ce que nous faisons, ou pour s'en plaindre.

Buonaparte nous importune pour que nous ayons des héritiers; mais qui rapprochera ces deux compositions hétérogènes, qui confondra leurs élémens? L'amour, le puissant amour, pourrait seul opérer ce miracle; mais il ne peut commencer où il n'y a point de contact, et je crois qu'il n'y en aura

plus : c'est là le secret du roi, car vous pensez qu'il n'ose pas avouer qu'il méprise l'ordre que son frère lui a donné de croître et de multiplier. Rien de plus piquant que la scène de la première nuit, telle que, dans nos petites orgies de Napoléonshoehe, le roi s'amuse quelquefois à nous la retracer. Imaginez-vous un homme dont la femme est vivante, un jeune Corse, un Jérôme Buonaparte, le fils d'un bourgeois d'Ajaccio, le frère de celui qui a fait verser tant de larmes aux princes et aux princesses de l'Europe, imaginez-le, approchant sans ménagement une princesse orgueilleuse et timide, méprisant ses pleurs, la poursuivant jusque dans les bras de madame Westerholt, sa gouvernante, près de qui elle s'était réfugiée. Imaginez les sourires malins des dames d'honneur, et la rougeur des demoiselles de compagnie, toutes réveillées par ce bruit inattendu; imaginez, le lendemain, Jérôme regardant sa nouvelle épouse avec un air moqueur, et celle-ci, chez qui la timidité était évanouie, lui opposant la hauteur la plus provoquante, et vous n'aurez qu'une faible idée de cet épisode unique en son genre, et dont je me propose de consigner les détails dans un roman qui paraîtra quand il ne me sera plus interdit, de par Napoléon, d'écrire des romans. Depuis ce temps la princesse nous méprise, et nous le lui rendons bien. Deux intrigantes consommées, la Bonneuil et la Reitz, que nous avons placées près d'elle, l'ont gagnée par leurs complaisances étudiées, leur conversation enjouée et spirituelle, et surtout par l'art avec lequel elles servent le goût qu'elles lui ont inspiré pour les modes françaises. Le roi a cinq maîtresses, mais tout cela est ménagé avec autant d'adresse que de décence. Aucune n'est en titre, les confidens du prince paraissent les avoir pour leur compte. Moi, je suis dans le bâtiment gothique de Napoléonshoehe, avec l'aimable Caroline, qui a fait tourner tant de têtes à Paris, avec sa jolie voix et sa figure mutine. Le médecin Personne est l'époux supposé d'une comtesse allemande que nous avons enlevée de Munich : celle-là est la Junon de nos pe-

tits soupers; la mienne en est l'Hébé. Le brave Siméon, notre ministre de la justice, ne se doute pas que son épouse entretient chez elle, sous le titre de première femme de chambre, la petite Héberti, qui, après avoir brillé quelques jours parmi les fringantes élèves de Terpsichore, a consenti, avec une complaisance que l'amour seul peut lui avoir inspirée, à végéter dans une situation obscure, dont les ennuis lui paraissent bien compensés par la préférence réelle que le roi lui accorde, mais qui pour cela même doit être enveloppée d'un profond mystère, si on ne veut pas exposer cette aimable enfant à être enlevée par ordre de Napoléon, comme le fut, il y a un an, la petite Hénin, qui avait eu la fantaisie de nous suivre de Paris à Cassel. Le secrétaire des commandemens couvre de son aile protectrice une Italienne charmante, qui peint comme Kauffmann et chante comme Festa, que le prince Borghèse avait enterrée dans les environs de Paris, et que nos limiers ont bien promptement découverte. L'histoire de cette femme est un roman, et les incidens de son séjour ici, ses jalousies, ses caprices, ses tendresses, ses froideurs et ses infidélités, offrent ce qu'il y a de plus piquant et de plus varié. Mais, hélas! m'est-il permis d'écrire des romans? Enfin la cinquième de nos houris était l'élève d'un de nos ministres : mais laissée par celui-ci à la merci de la générosité du roi, nous l'avons séduite. Celle-là n'est sous la sauve-garde de personne; c'est une orpheline qui vit de nos bienfaits, et à qui, par égard pour la mémoire de son mentor, nous laissons la jouissance d'une des nombreuses chaumières éparses dans nos jardins royaux. Il faudrait le pinceau du grand Rousseau pour retracer dignement les progrès et les suites de cette séduction, précédée de toutes les résistances qui pouvaient en augmenter les délices, et de tous les remords faits pour en rendre les suites piquantes. Mais je ne sais pas peindre comme Rousseau, et je ne suis, hélas! que le Calot du sentiment.

Outre ce tour que nous a joué notre frère l'em-

pereur, il en est un autre qui nous tient encore plus au cœur, parce que nous soupçonnons qu'il est le fruit d'une délation de la reine. Tornezy, banqueroutier génois, mais, par la protection de la princesse Pauline, devenu banquier de la cour de Westphalie, a une femme charmante. La voir, l'aimer, fut pour le roi l'affaire d'un moment, et l'obtenir le résultat d'un désir. Après beaucoup d'obstacles que madame l'Etiquette opposa aux volontés du souverain, celui-ci obtint enfin que sa nouvelle maîtresse serait présentée. Cette difficulté étant vaincue, on s'observa moins; on se plaît à embellir ce qu'on aime, et madame Tornezy eut les plus beaux diamans et le plus bel équipage de la cour; on aime aussi que l'admiration publique justifie le choix du cœur, et l'on ne peut se résoudre à jouir sans exciter un peu l'envie, et dès lors commencèrent les bals, les fêtes dans lesquelles la reine se trouvant déplacée, cessa bientôt de paraître, laissant sa rivale l'objet de toutes les adulations et de tous les hommages. Nous disions tous au roi que cela ne pouvait durer, qu'il devait s'observer davantage, que ses amours finiraient par une catastrophe. Mais exalté par sa passion, il prétendait qu'il voulait être libre, qu'il n'en serait pas de cette femme-ci comme des autres, qu'il la disputerait à la tyrannie de son frère, et qu'au besoin il ferait un éclat qui étonnerait l'Europe. Un matin, à quatre heures, un courrier de Napoléon arrive avec un ordre spécial et péremptoire à Siméon, de faire partir, sur-le-champ, sous sa responsabilité, et, autant que possible, à l'insu du roi, madame Tornezy et son époux. Siméon, les larmes aux yeux, entre chez le roi, lui communique cet ordre qui n'accorde aucun délai à la désobeissance. Hélas! le roi Jérôme n'était pas brave ce jour-là. Il devint aussi tremblant que Siméon, se montra aussi soumis que lui, et, à six heures du matin, madame Tornezy quittait Cassel, avec son mari à qui l'on permit, par forme de compensation, d'emporter sa caisse. Vous pensez que plus cette soumission a été complète, et plus elle a dû laisser des traces profondes de cha-

grin ; mais ce n'est que dans les petits soupers de Napoléonshoehe qu'on ose laisser transpirer le mécontentement, bien certain que là il n'y a ni traîtres ni espions.

Quoique je vous aie dit qu'il y a à la cour peu de bals parés et de dîners, nous sommes obligés de nous prêter quelquefois à la représentation. Nous modelant alors sur la cour des Tuileries, nous sommes vraiment magnifiques. Ce n'est guère que dans ces circonstances que nous voyons les grands officiers de l'état. Le roi aime d'autant moins ces séances solennelles, qu'il faut qu'il y paraisse avec la reine dont la belle tête, la fraîcheur et l'énorme embonpoint contrastent singulièrement avec sa petite stature, sa maigreur, son teint jaune et cette certaine laideur qu'il tient de famille. Il a cependant en aisance ce qu'il n'a pas en noblesse, et en effronterie ce qu'il lui manque en majesté. C'est dans ces occasions que, pour imiter son frère, il a toujours soin de rechercher, dans la toilette des individus qui lui sont présentés, ou qui viennent habituellement à la cour, quelque chose qui blesse le costume d'étiquette, et de faire à ce sujet des scènes dont il est le premier à rire avec ceux mêmes qui en sont les objets. Mais il sait que Napoléon en sera instruit, et que cela lui arrachera un sourire. Le costume du roi est superbe; c'est ordinairement un habit blanc magnifiquement brodé en or, avec des ordres et des diamans en profusion. Dernièrement, un jeune Rossi, colonel au service du prince de Lucques et de Piombino dont il est le parent, et qui, à ce titre, a été reçu à la cour où il était très-bien venu des dames, prétendit avoir le pas sur un lieutenant des gardes du roi. Celui-ci apprenant ce démêlé, arrive brusquement au milieu des contendans, et s'écrie : " Quoi! un colonel des soldats du pape, un homme au service d'un petit duc de Piombino voudra l'emporter sur un lieutenant de mes gardes! Monsieur Rossi, si vous ne connaissez pas votre place, je saurai vous y mettre. „ Tout le monde disait, dans la soirée, qu'il y avait du Napoléon dans ce jeune homme.

là, M. Rossi écrivit au prince de Piombino, lequel se plaignit à l'empereur qui fit répondre à son beau-frère : „ Rappellez votre petit fat de cousin; mon frère a raison, il sait faire respecter son rang. „ Ainsi va le monde, ou plutôt le nouveau monde.

Vous connaissez le style de Napoléon, puisque vous avez quelquefois tenu la plume sous sa dictée, mais vous n'avez jamais lu, peut-être, les lettres confidentielles qu'il écrit à ses frères. Je vais vous en citer une dont j'ai sujet de me rappeler, à raison des conséquences qu'elle a eues pour moi. Après le départ, ou plutôt l'enlèvement de madame Tornezy, le roi Jérôme reçut la lettre suivante, écrite toute entière de la main de Napoléon.

" Mon frère Jérôme Napoléon, roi de Westphalie,

„ Tout ce que j'apprends de vous me prouve que mes conseils, mes instructions, mes ordres font à peine de l'impression sur vous. Les affaires vous ennuient, la représentation vous fatigue. Sachez que l'état de roi est un métier qu'il faut apprendre, et qu'il n'y a pas de souverain sans représentation. Vous aimez la table et les femmes. La table vous abrutira, et les femmes vous afficheront. Faites comme moi, restez à table une demi-heure; n'ayez que des passades et point de maîtresses. Le prince de Paderborn, que je vous ai donné pour aumônier, écrit à mon ministre des cultes que vous ne vous entretenez jamais avec lui d'affaires ecclésiastiques : c'est mal; il faut vous occuper de tout, même de réligion. Vous avez relégué votre chambellan Merfeldt à Hanovre, parce que, lui avez-vous dit, ses continuelles homélies sur l'étiquette vous fatiguaient. Eh ! f..... comment saurez-vous jamais votre rôle de roi, si personne ne vous l'apprend? N'a-t-il pas fallu moi-même que je prisse des leçons, et beaucoup? Rappelez Merfeldt comme si cela venait de vous. La reine est négligée par vous. Eh ! sacred.... polisson, n'est-elle pas assez grande dame pour vous? Je n'entends point parler de sa grossesse, malgré l'importance que j'at-

ache à avoir des rejetons de races mixtes. Si vous courez les filles, si vous faites des orgies, sans doute ce n'est pas là le moyen d'avoir des enfans légitimes. Vous avez fait à la reine une mauvaise scène, quand vous avez feint d'être jaloux du baron de Seckendorf, que je vous ai fait nommer colonel à votre service, par considération pour le roi de Wurtemberg qui estime beaucoup le père de ce jeune homme. C'est pour couvrir vos propres sottises, que vous voulez en attribuer à votre femme. Mais souvenez-vous que si vous ne lui faites pas d'enfans, je lui en ferai faire. Je fais communiquer à votre ministre Siméon mes intentions ultérieures, il vous en instruira. „ (Non signée.)

J'avais aidé le roi Jérôme, qui ne lit pas très-bien l'écriture de son frère, à déchiffrer cette lettre. " Pigault, „ me dit-il, " je te garderai le secret, parole de roi. Mais toi, qui est un Protée littéraire, fais-moi le plaisir de répondre à cette lettre, en imitant le style de l'empereur; je copierai sans examen ce que tu auras écrit. „ Helas! je ne connaissais point les rois, et surtout les Buonaparte, et voici la lettre fatale que je composai sur-le-champ, et qui fut, dans le fait, copiée et envoyée par le roi Jérôme, telle qu'elle était sortie de ma maudite plume.

" Mon auguste frère Napoléon, Empereur des Français, — J'ai reçu les conseils de V. M.; je les respecte. Quant à ses ordres, je suis roi; je donne des ordres et n'en reçois point. V. M. me reproche d'aimer la table: j'avoue que, comme je n'aime pas à me repaître d'une vaine fumée de gloire, je cherche une nourriture plus substantielle. Je suis gourmand sans être glouton, c'est tout ce qu'on peut exiger d'un roi. Vous me dites d'avoir des passades et non des maîtresses: les passades sont bonnes pour ceux qui ne voient dans l'amour qu'une jouissance physique, et qui violent les femmes qu'ils ne peuvent ni séduire ni acheter; j'ai du sentiment, moi! je n'ai aucun goût pour des faveurs que le cœur n'accorde pas: c'est cette délicatesse qui distingue les amours de l'homme

de celles de la brute. V. M. se plaint de mes procédés envers la reine : V. M. a bien pu me forcer à l'épouser ; mais à l'aimer, cela n'est pas en son pouvoir. — " N'est-elle pas, me dites-vous „ assez grande dame pour moi ? Il n'y a rien d'assez grand pour le frère de Napoléon, voilà ce que vous m'avez répété mille fois, dans une circonstance où vous vous plaigniez d'une mésalliance de ma part. Si j'ai de l'orgueil, c'est vous qui m'en avez donné. Je ne voulais pas d'une grânde dame, V. M. le sait bien. Vous me reprochez de ne point aimer la représentation : je ne l'aime pas ; elle m'ennuie, et d'ailleurs elle me plairait qu'elle ne va pas à ma taille, à ma tournure, deux choses qui, dans notre famille, ne sont pas, vous le savez, très-remarquables, ni très-imposantes. Au reste, j'ai modelé ma cour sur la vôtre ; je m'habille comme vous, que pouvez vous exiger de plus ? Le prince de Paderborn est un radoteur qui me fait bâiller par ses éternelles homélies et ses longues messes. Je dois le garder, parce que vous me l'avez donné, mais rien ne m'oblige à m'entretenir avec lui d'affaires ecclésiastiques auxquelles je ne connais rien, auxquelles je ne veux rien connaître, je renvoie le tout à votre ministre des cultes ; je crois qu'en cela je me conforme à vos intentions. J'ai nommé Merfeldt préfet d'Hanovre, parce qu'il est un meilleur administrateur qu'un chambellan agréable. Je n'aime pas à employer des étrangers à mon service personnel ; j'ai germanisé les noms de ceux qui en sont chargés, c'est tout ce que je devais faire pour remplir vos vues et ne pas heurter l'opinion de mes sujets. „

J. N.

Ce fut Rapp, cette fois, qui, allant reprendre le gouvernement de Dantzick, fut le ministre de la foudre du Jupiter des Tuileries. Depuis l'envoi de la lettre, nous n'étions pas sans inquiétudes, mais nous étions loin de nous attendre à ce qui nous menaçait. Rapp arrive, nous surprend au milieu d'un petit souper auquel assistait la favorite du jour,

plus Furstenberg et Witzingerode, deux favoris germanisés par le roi, et moi le misérable auteur de l'épître fatale. Rapp entre avec cette familiarité que vous lui connaissez, je crois même qu'il avait pris un air d'importance; il était accompagné d'un officier des gardes du roi. " Sire, „ dit-il, „ je suis chargé d'une commission désagréable qui ne souffre ni délai ni résistance. Je la tiens de votre frère, que j'ai laissé dans un état d'irritation et de fureur effrayant à voir, impossible à décrire. Je puis assurer V. M. que c'est à la promptitude de mon départ qu elle doit de n'avoir pas été plus maltraitée : car, dans les résolutions qui se succédaient les unes aux autres dans son esprit, il était à craindre qu'il n'en prît une encore plus violente que celle dont je suis porteur. " Le roi Jérôme commence à pâlir, à peine a-t-il la force de dire à Rapp de s'asseoir, et au lieu de lui offrir un verre de vin, il en prend un lui même et boit une rasade, sans doute pour se donner du cœur. Furstenberg jetait des regards menaçans sur l'envoyé de Napoléon; Witzingerode lui faisait des mines; quant à moi, j'étais muet et confus comme un coupable. Rapp nous lit le terrible décret qui était conçu en ces termes :

Ordre manuel de l'Empereur.

" Notre aide-de-camp le général Rapp partira, sur-le champ, pour Cassel, il fera venir en sa présence Muller, commandant des hussards de Westphalie, et se rendra avec lui chez le roi qu'il commettra à sa garde : le roi gardera les arrêts pendant quarante-huit heures. Pigault-Lebrun, auteur de la lettre insolente que nous a écrite notre frère, sera mis au cachot pendant deux mois, et ensuite envoyé en France sous bonne et sûre escorte. Nous donnons nos pleins pouvoirs au général Rapp, pour qu'il requière la force publique, dans le cas où, dans un excès d'aveuglement, on s'opposerait à l'exécution de nos ordres. „

NAP.

" Cela ne sera pas, „ s'écria Furstenberg, " je vais assembler les gardes : c'est dégrader la majesté royale, que de corriger le roi comme un polisson, comme un écolier. Muller, vous jouez ici un vilain rôle. „ — Calmez-vous, Furstenberg ; „ dit le roi, la larme à l'œil, " je n'en veux ni à Muller ni à Rapp : un éclat nous perdrait, la résistance est folle, quand les forces sont si inégales. Je serais épargné, sans doute, mais vous mourriez tous sur un échafaud. Je me sacrifie, je vais garder les arrêts. Vous, Pigault, rendez-vous au cachot; mais que ce soit bien au cachot, entendez vous? Je ferai expédier l'ordre qui légalisera votre détention. „ Hélas! j'obéis : on refusa de me recevoir, et ce qu'il y a de bizarre dans ma situation, c'est que je fus obligé de me rendre chez un officier de justice, à qui j'expliquai qu'un ordre du roi m'envoyait en prison, et qui ne m'y écroua qu'après s'être assuré de la volonté de S. M. Quelle nuit! et combien je maudis ma mauvaise étoile qui me plaçait au milieu de la collision de ces deux grands corps! Quinze jours je fus sans consolation, sans que qui que ce soit parût s'intéresser à mon sort. Le seizième, je me promenais tristement dans une cour de quinze pieds carrés, avec un prisonnier d'état qui a été dans l'intime confidence de l'ancien électeur, et que Napoléon fait détenir jusqu'à ce qu'il ait donné des renseignemens sur tous les trésors cachés ou possédés par son maître; je vois entrer un jeune homme qui se cache la figure jusqu'à ce que, par l'ordre du geôlier, mon compagnon eût disparu. Je le reconnais; c'était ma, ou plutôt notre Caroline. " Pauvre Pigault! „ me dit-elle, " mon cher petit vieux! combien tu as souffert! Va, nous te plaignons bien sincèrement. Mais c'est que ce Napoléon est terrible, et puis sais-tu que ce coquin de Rapp a laissé ici une escouade d'espions. C'est pour toi que notre bon petit roi se soumet à tout; il dit qu'il déserterait le trône, si l'on t'enlevait à lui. Ah! c'est que tu as plus d'esprit que nous tous, je crois même que tu nous en donnes ; je ne sais si c'est faute d'esprit ou de gaîeté, mais nous avons

été bien bêtes depuis que tu n'est plus avec nous. Le cher Jérôme ne parle que de toi. Il avait écrit une lettre si soumise à Othello (c'est le sobriquet que la petite donne à Napoléon), qu'il espérait abréger ta prison et te garder près de lui. On lui a répondu : " Pigault sera libre, si vous le renvoyez; vous le garderez, s'il est traité, trois mois, comme on doit traiter un prisonnier qui a mérité le cachot. „ Ainsi, mon ami, il faut te résoudre ou à nous quitter, ou à ne pas sortir de ton triste réduit. Te voir, nous ne l'osons pas; te soulager, cela nous priverait de toi ou prolongerait ta détention : choisis. „ J'avais déjà fait mon choix, et je m'écriai : " Six mois de cachot, plutôt que de me confier à la perfide clémence de Napoléon. „ Je recueillis dans mes rides deux ou trois larmes que l'aimable enfant y déposa en me faisant ses adieux. Je fus ensuite deux mois et demi sans voir la lumière, et il y a cinq jours que je vole de plaisir en plaisir, parmi lesquels le plus doux est de vous écrire.

Voilà, mon cher conseiller, la raison de mon long silence. Confiez ceci à nos amis communs, dites-leur que si mon imagination s'éteint, mon cœur ne l'imite pas, et que mon affection pour eux est plus vive que jamais.

PIGAULT-LEBRUN.

Cassel, ce 27 novembre 1810.

N.° V.

Une matinée de Buonaparte.

24 février 1811.

IL est quatre heures et demie du matin; depuis une demi-heure, le maréchal, les officiers, les aides-de-camp, le chambellan de service, le valet-de-

de-chambre de Napoléon attendent son réveil. Roustan sort du cabinet particulier du Buonaparte, et prononce avec un accent arabe et d'une voix traînante et lugubre : *Mushuür, juur chuu l'empé-ruur.* Ce jargon, qui annonce que le maître est levé, produit une sensation visible sur les individus présens, qui se tiennent prêts à paraître quand ils seront mandés. Le ministre de la police entre le premier, sans être appelé. Napoléon, placé près d'une longue table éclairée de vingt bougies, tient d'une main une dépêche qu'il lit attentivement, et de l'autre une tasse remplie d'un café très fort, qu'il porte machinalement à sa bouche. Après avoir lu la dépêche, il réfléchit profondément; et, se tournant brusquement vers son ministre : « Rovigo, lui dit-il : remettez-moi votre rapport d'hier et de cette nuit; nous nous occuperons de police un autre jour : je suppose que tout marche. --- Sire, tout est au pas, » lui répond Savary en se retirant. « Qu'on aille chercher Bassano, » dit Buonaparte à son aide-de-camp Reille, qui s'avance dès le moment qu'il a vu sortir le ministre de la police. Le maréchal de service entre ensuite, et fait le rapport journalier sur *la consistance et le moral* (1) de la garde impériale. « Sire, dit le maréchal, les grenadiers de la garde sont loin d'être sobres, et il y a tous les soirs, jusqu'au moment de la retraite, des orgies près de leurs casernes. — Que disent-ils quand ils sont ivres? Sire, ils crient : vive l'empereur! — Qu'on les laisse boire, tant que cela ne nuira pas à la discipline: Et les chasseurs? — Sire, ils se plaignent d'être moins bien traités que les grenadiers. — Ah! c'est qu'ils ne m'ont pas rendu les mêmes services. Au reste, qu'on leur donne, ainsi qu'aux soldats de toutes les armes qui composent ma garde, un jour de paie pour boire à l'heureuse délivrance de l'impératrice. »; Le maréchal se retirait; Buonaparte le rappelle et lui dit : « Maréchal, votre ami a-t-il

(1) Ces mots sont de Buonaparte; il les emploie à la place de ce qu'on appelait autrefois *l'organisation et la discipline* des troupes.

reçu des lettres de d'Abrantès? — Sire, Junot écrit que vous l'avez déshonoré, et qu'il ne lui reste plus qu'à se faire tuer bravement. — Eh bien, qu'il se fasse tuer. Et M...? — Ah! celui-là est le plus mécontent de tous : il dit qu'après le service qu'il vous a rendu à Wagram, vous lui avez joué un tour cruel, en l'envoyant faire, en Espagne, une guerre qui ne ressemble à aucune de celles dans lesquelles il a été employé jusqu'à ce jour, et qui le dévorera lui et son armée, sans combats et sans gloire. ,, Ici Buonaparte laisse échapper un sourire et dit: ,, Croit-il donc qu'après qu'il a été si long-temps sans me servir, je le laisserai dormir sur l'édredon? Mon cher maréchal, la guerre d'Espagne est le cautère de notre état-major. ,, En ce moment, Maret entre. " Eh bien, Bassano! nous avons enfin le discours des commissaires qui ont ouvert le parlement au nom du prince-régent : même doctrine, même politique; nos conjectures sont fausses ou prématurées. J'y ai réfléchi toute la nuit. Ah! je vais leur en f... à ces messieurs. Ecrivez; vous saisirez ma pensée, et vous arrangerez tout cela après. ,, Ici le maréchal prend congé. Buonaparte lit la traduction du discours à voix haute, en s'interrompant souvent par des juremens et des imprécations. " Ecrivez, Bassano : Les Anglais étaient maîtres de la mer, donc ils devaient l'être tôt ou tard de nos îles, et d'ailleurs, pouvaient-elles se défendre avec deux mille hommes, qui étaient tout ce que chacune d'elles pouvait faire subsister. (1) — *Sire, la Martinique avait près de quatre mille hommes, et l'Ile de France...* — Nous savons cela; n'importe; il faut en mettre deux mille : ce n'est

---

(1) Nous mettrons en *italique* toutes les observations de Maret. Nous devons observer, à cet égard, que Maret, qui doit la faveur dont il jouit près de Buonaparte à l'habitude où il est, en écrivant sous sa dictée, de saisir sa *pensée*, de mettre de l'ordre dans ses phrases incohérentes, et de donner de la couleur et de l'élégance à son style haché et incorrect, est le seul homme, de tous ceux qu'il emploie, qui ait acquis, à la longue, le droit périlleux de l'interrompre quand il dicte, et de le redresser quand il s'égare.

pas pour les gens qui calculent que nous écrivons, c'est pour donner des argumens à nos amis, à nos agens, et pour tromper la canaille de l'Europe, qui croit tout ce que nous disons, qui n'a ni réflexion ni mémoire. Eh, sacred...! Bassano, quand vous pénétrerez-vous des vrais principes? Vous me faites des objections d'écolier, de novice; vous avez peur d'un mensonge, comme si personne ne devait le croire. Ne voyez vous pas qu'en mettant deux mille hommes d'un côté et douze mille de l'autre, je diminue la gloire de la conquête? et l'opinion ne voit plus la prise d'une île, mais bien la reddition de deux mille hommes à douze mille Anglais. D'ailleurs, ces îles restent françaises, elles ne perdent rien de leur attachement à la patrie; témoin le Canada qui, depuis cent ans... — *Ah! Sire, le Canada est plus anglais que les îles de Jersey et de Guernesey qui cependant ne sont pas mal dans les intérêts de l'Angleterre!* — Eh! qui diable ira désavouer ce que je dis ici? Les Français, les Européens iront-ils chercher des témoignages aux antipodes pour me donner un démenti? J'insiste pour que vous arrangiez cette phrase dans un bon genre. Ajoutons à cela que le café, les sucres, le coton, que ces îles produisent, font la boue à Londres, et que tandis que la France épargne vingt millions que lui coûtait la défense de ces îles, l'Angleterre en dépensera beaucoup plus pour les conserver, sans avantage pour elle. --- *Mais, Sire, tôt ou tard, l'Angleterre nous vendra ce café, ces sucres, ce coton qu'elle a maintenant en trop grande abondance: car V. M. sait bien...* — Bassano, je ne prendrai jamais de ces denrées que ce que j'en voudrai; et quand bien même je leur ouvrirais des débouchés, ne faut-il pas dire qu'elles n'ont nulle valeur, qu'elles ne couvrent pas les frais du transport? Eh! c'est presque la seule vérité de circonstance que nous ayons à consigner: car enfin le commerce souffre à Londres, et les denrées des colonies conquises ne s'y vendent presque à aucun prix. — *Sire, j'admire votre profondeur.* — J'aime à discuter avec vous, Bassano, vous finissez tou-

jours par être sincèrement de mon avis : ce n'est pas comme cette nuée de pieds-plats qui m'entourent, et qui ne hasardent des objections que pour me céder, avec plus de bassesse. Oh ! que je méprise les hommes ! continuons : les colonies reviendront à la métropole, ou à la paix, ou lorsque nous aurons 120 vaisseaux de haut bord et 200 frégates... „ Bassano sourit. " Savez-vous, Bassano, que vous êtes décourageant, et que de tout autre que vous je ne souffrirais pas ce sourire impertinent? Eh bien, parlez. --- *Sire, vous avez la toute-puissance, et je suis persuadé que rien n'est impraticable pour vous. Mais permettez-moi de vous demander comment à la paix vous vous ferez rendre vos colonies, si vous n'avez rien à donner en échange; et en outre, ne croyez-vous pas que les Anglais riront de vos* 120 *vaisseaux et de vos* 200 *frégates? Vous, Sire, qui possédez toutes les connaissances, savez-vous bien que ce n'est pas dans un siècle qu'on peut créer une marine si formidable. Et d'ailleurs où sont les officiers, où sont les matelots? Ce n'est qu'à la longue et au moins dans un espace de deux siècles, qu'on peut diriger les goûts et les habitudes d'une nation vers la guerre maritime. A combien d'essais divers, de tentatives désespérées, ne faut-il pas avoir recours pour donner l'expérience aux officiers, et la hardiesse, la confiance aux matelots?* --- Bassano, ce que vous dites là prouve que vous ne connaissez pas mon influence ni mes projets. Vous dites que je n'ai rien à donner en échange; mais je permettrai aux Anglais de reprendre l'Amérique Septentrionale et de s'emparer des Florides. Quant à la marine : N'ai-je pas à ma disposition les galiotes du Danemarck ! n'aurai-je pas bientôt les flottes de la Russie? je compte même sur celles des Turcs. Les officiers ! je les menacerai de mort s'ils ne reviennent pas vainqueurs; j'en ferai fusiller quelques-uns pour servir d'exemple aux autres. Les matelots ! j'en ferai enlever de tous les pays qui ont des côtes ou des rivières; et, pour les tenir en haleine, je les ferai exercer sur des bateaux plats aux

embouchures de mes fleuves, sur mes canaux de navigation, dans mes ports et sur mes grandes rivières, enfin je leur ferai longer les côtes. Ah! ah! messieurs les Anglais! j'aurai une marine qui sortira de dessous les eaux tout armée, tout exercée, pleine de bravoure et d'esprit public! mon pavillon humiliera le vôtre. Que dis-je? il le déchirera en pièces partout où il le rencontrera, et vous en serai réduit à errer comme des pirates sur les mers plus reculées! „ (Après cette explosion prophétique, Buonaparte reste en extase, comme s'il suivait des yeux quelque chose de flottant sur les ondes).

“ Maret, rédigez tout cela comme vous venez de l'entendre, donnez-y une couleur brillante.

“ Maintenant, passons à la Sicile. Nous n'avons pas voulu conquérir la Sicile; la preuve en est que nous ne l'avons pas conquise. Nos bâtimens de flottille abordaient tous les jours la côte de Sicile, et nous sommes sûrs de nous emparer de cette île quand il nous conviendra de consacrer 30,000 hommes à cette entreprise. Ils nous ont repoussés! infâme menteur, comment peut-on repousser une entreprise qui n'a pas été tentée. „ (*Sire, s'il m'en souvient, nous avons annoncé avec beaucoup d'éclat dans le* Moniteur, *qu'on allait tenter la conquête de la Sicile, nous y avons beaucoup enflé les préparatifs et exagéré nos espérances. Que V. M. se rappelle l'impatience que lui a causée l'annonce que la tentative avait échoué, après un débarquement assez considérable, de la colère qu'elle avait contre le roi Joachim, qu'elle appelait un roi de théâtre, un bravache, un matamore, etc. etc. Ne ferait-on pas mieux de n'en rien dire?* “ Non Bassano; l'Europe ne doit pas croire que nous ayons tenté sérieusement une entreprise qui a échoué. Ecrivez : et ce n'est pas beaucoup d'ailleurs que d'avoir tenu en échec 12,000 Anglais? „ *Je dois observer à V. M. qu'en paraissant se réjouir d'avoir tenu en échec seulement 20,000 Anglais, elle donne beaucoup d'importance à l'armée anglaise, et que les écrivains à gages du ministère britannique peuvent vous répondre victorieusement :* Voyez notre situation en Portugal, n'est-ce donc

pas un grand avantage pour nous que d'avoir tenu en échec plus de 100,000 Français depuis que nous avons entrepris la défense de ce royaume? etc. etc. „ Bassano, peu m'importe, ce que diront les libellistes de Londres, je veux que vous arrangiez cette pensée : fausse ou non, absurde ou non, il faut qu'elle voie le jour; Napoléon ne renonce pas plus à une idée qu'à un projet. (Buonaparte dicte ensuite la tirade qui compose la note n.° 6 du *Moniteur*, dans laquelle il dit, comparant la position des Anglais près de Lisbonne à celle d'une armée qui prétendrait défendre l'Angleterre en prenant une position près de Londres : " Londres n'est pas la frontière pour une armée qui vient d'Ecosse, „ il ajoute : " Eh! bien, Bassano, que croyez vous que MM. les libellistes de Londres répondront à cela? Parlez, je vous permets de parler. „ *Sire*, *ils diront :* " que „ l'armée anglaise en supposant qu'on l'eût augmentée de toutes les forces disponibles en Angleterre, n'aurait jamais pu, à la longue, tenir contre „ les troupes que vous auriez envoyées contre elle, „ et qu'après s'être épuisée dans des conflits inégaux, „ elle aurait infailliblement dû se retirer avec désavantage et précipitation vers les positions qu'elle „ occupe maintenant, et où n'ayant pas eu le „ temps de se retrancher, d'assurer ses flancs et „ ses derrières et de rassembler des provisions, „ elle n'aurait pu tenir long-temps; tandis qu'après avoir vu l'impossibilité où il était de profiter même de ses victoires, à raison de l'infériorité de ses forces, le général anglais s'est judicieusement établi dans une position qui tient „ dans l'inaction et à une distance considérable „ du vrai théâtre de la guerre, le meilleur de vos „ généraux, et la plus considérable de vos armées, „ et qu'il ne s'y est établi qu'après avoir disputé à vos troupes tous les points qu'il était „ possible de défendre, et qu'après avoir fait d'avance ce qu'elles auraient fait ensuite, c'est-à-dire, avoir dévasté le pays où elles devaient passer. Ils diront enfin que vos troupes occupent „ une partie du Portugal; mais qu'elles ne l'ont

„ pas conquis et que vous n'avez pas réalisé votre „ prédiction de jeter les Anglais dans la mer. „ „ Eh! sacred... est-ce ma faute si cet écervelé ce Masséna s'est querellé avec ce brigand de Junot, et si, depuis ce temps, l'un et l'autre ont perdu la tête, et n'ont pu réparer les fautes qu'ils ont faites? Savez-vous, Bassano, que vous venez de faire un libelle bien positif et que je suis étonné que vous ayiez pu le faire ainsi impromptu? avouez que vous y avez refléchi auparavant. „ (Bassano rougit et ne dit mot, Buonaparte le scrute avec attention et continue.) " Nous désirons beaucoup que Masséna manœuvre au lieu de vous attaquer et vous retienne ainsi quelques années. „ *Ah! Sire! voilà une idée mère, il n'y a rien à répondre à cela.* „ Tu en as menti, hypocrite! Je veux précisément le contraire; ah! je brûle de rage contre ces f... généraux qui se sont disputés au lieu de combattre; contre ce Masséna qui semble avoir perdu son audace dans le moment où j'y comptais le plus. Eh! que sont cent mille, deux cent mille hommes, quand il s'agit de détruire une armée anglaise! n'avons-nous pas assez d'individus? l'espèce humaine nous manque-t-elle? Ne sommes-nous pas relativement à la population anglaise dans la proportion de neuf à un? Et ces Anglais qui osent se vanter d'avoir battu à Busaco mon armée; et moi, je leur dis qu'ils ne l'ont pas battue, et que seulement mes troupes n'ont pu se déployer. Ce sont eux-mêmes qui ont été battus; que ce soit le général; les officiers, les soldats, peu importe; une armée se compose de tout cela. Bassano, recueillez bien ce que je viens de dire, surtout cette dernière phrase, je n'ai jamais été plus lumineux qu'aujourd'hui. Le général français a fait ce qu'il voulait, le général anglais n'a rien fait, rien défendu, n'a executé aucun de ses projets; qu'en pensez-vous, Bassano! (Bassano garde le silence).

" Parlez-vous, Bassano? „ *Sire, veuillez considérer que je n'ai pas été assez heureux pour vous plaire par mes dernières réflexions.* — „ Eh! bien, je vous ordonne de parler. „ — " Sire, ils

„ vous diront qu'après la bataille de Busaco ils se „ sont réemparés de Coimbra; qu'ils ne quittèrent „ le champ de bataille dont ils étaient restés maî- „ tres, qu'à cause de cette marche de Masséna que „ vous avez tant blâmée; que, pendant plusieurs „ mois, les derrières de l'armée française ont été „ inquiétés par des corps de milice, que trois mille „ Français ont été interceptés par trois ou quatre „ mille Portugais, commandés par un colonel an- „ glais.... „ Ici Buonaparte se jette sur le duc de Bassano, le renverse de sa chaise, et le traîne par le collet de l'habit jusqu'à la porte de son cabinet, en lui disant : „ Éternel radoteur, ennemi caché de ma dynastie, bavard pestilentiel, va-t-en, et que jamais je n'entende tes impertinentes observations. „ (Bassano immobile, silencieux, essuie cet emportement comme un homme qui y est accoutumé. Buonaparte reprend son sang-froid sur-le-champ; il relève Bassano, le fait asseoir, lui donne un verre d'eau, se promène assez long-temps sans mot dire, s'assied, prend une plume, trace quelques mots sur un chiffon de papier qu'il glisse dans la main de Maret, et qui porte une donation à perpétuité de cent arpens de bois dans une des forêts impériales.) Buonaparte continue ensuite ses observations comme si aucune interruption n'avait eu lieu; et, sans exiger de Maret qu'il continue à les écrire, il se contente de les lui indiquer en masse. " Nous savons bien, „ lui dit-il, " que c'est nous qui avons eté les agresseurs dans la guerre d'Espagne et de Portugal, mais cela n'empêche pas que nous n'accusions les Anglais d'inhumanité, pour prolonger une lutte dont le résultat doit être nécessairement en notre faveur, parce qu'enfin si l'Espagne et le Portugal doivent tomber dans un an, dans deux ans, tout le sang qui sera répandu jusque-là, retombera sur la tête de ceux qui ne nous laissent pas maintenant occuper ces deux royaumes. Vous concevez, Bassano, qu'il n'y a rien à répliquer à cela, et que ce que j'avance ici est une logique sociale. Je sais bien qu'en prolongeant cette guerre on nous tue beaucoup de monde, mais nous

en avons tant à dépenser, qu'il est barbare, insensé, de se battre corps à corps avec nous, parce qu'on perd ses propres soldats, et l'on nous fait perdre les nôtres, auxquels le triomphe doit infailliblement appartenir. Et d'ailleurs, si on nous avait tranquillement abandonné l'Espagne, elle ne serait que dominée, au lieu qu'en nous la disputant pied à pied, on nous oblige à l'assujétir. Vous sentez, Bassano, toute la finesse de cette distinction; vous sentez combien il est différent d'occuper un territoire ou de le conquérir ; c'est une métaphysique politique que les cabinets routiniers n'entendent pas ; mais nous nous sommes éclairés ! Vous savez que l'Espagne, gouvernée par un de nos frères, eût été aussi indépendante que le royaume de Westphalie, celui de Naples, celui d'Italie, le duché de Berg, celui de Lucques et de Piombino ; mais maintenant la politique nous défend de laisser exister les Espagnols comme nation, et s'ils cessent d'en être une, il faut en accuser l'imprévoyance de l'Angleterre. Passons maintenant aux ordres en conseil, car c'est une chose dont nous devons toujours parler, parce qu'ici c'est une lutte entre ma sagacité et le bon sens du gouvernement anglais. Je sais bien que depuis mon blocus, le revenu de l'Angleterre est augmenté, mais aussi ses banqueroutes sont triples, et nous aurons beaucoup fait, si nous prouvons que quelles que soient nos banqueroutes, elles n'affectent point chez nous l'état, tandis qu'en Angleterre elles en préparent la ruine. Je sais que si l'on compare le crédit apparent des deux gouvernemens, on trouvera que le ministère d'Angleterre remplit sur-le-champ ses emprunts, fait accepter ses bills à un très-petit escompte, tandis que nous ne faisons nos viremens qu'avec des sacrifices considérables et des difficultés toujours croissantes. Mais je vais vous dire, Bassano, ce qui est un grand avantage pour nous, c'est que, quand nous avons un déficit, nous prenons sur nos alliés l'argent nécessaire pour le combler, et que nous ne le rendons pas; tandis que les Anglais, qui ne font qu'emprunter, sont obligés de rendre. Bassano, murissez ces

idées, dont le résultat est ceci : le gouvernement qui prend tout et ne rend rien est toujours plus riche que celui qui emprunte avec la nécessité de rendre.

Buonaparte tourne ensuite le dos à Maret, et reçoit le ministre de l'intérieur avec lequel il concerte les réponses qu'il fera aux députations des colléges électoraux de la Haute Garonne, d'Ile et Vilaine, du Nord, de Seine-et-Marne, et de la Somme, qui vont être présentées. Montalivet allait se retirer, il le rappelle. "A propos,,, lui dit-il, "ne sera-t-il pas bien que, comme l'impératrice est près d'accoucher, je parle aujourd'hui de mes enfans; que je dise par exemple : " mes enfans tiendront de moi cet amour pour le pays, qui est le caractère distinctif des Français. ,, Ah! ah! je crois que l'on tremblera en Angleterre, quand on m'entendra ainsi parler, non de l'enfant qui va naître, mais de mes enfans. MM. les Anglais croiront déjà en voir une légion : cela fait tableau. ,, — "Sire, dit Montalivet, " Dieu bénisse votre postérité, et vous donne une longue lignée. ,, — ,, *Amen.* ,, dit le cardinal Maury qui entre.

N.° VI.

Notes tirées du porte-feuille secret de Buonaparte.

Etat de ce que me coûtent mes vivacités de la semaine.

Donné une aigrette de diamans à l'impératrice à qui j'ai mis le poing sous le nez, parce que, l'ayant entendu soupirer, j'ai cru qu'elle regrettait Vienne et sa famille. — Valeur, 5,000 napoléons.

Fait compter par Remuzat, à mon écuyer, dix napoléons d'or, pour lui avoir donné de ma botte par la figure, parce que mon pied droit a manqué l'étrier lorsque je montais à cheval.

Quinze napoléons à Menneval, pour un soufflet.

Un cheval de bataille à mon aide-de-camp, Mouton, pour un coup de pied.

Quinze cents arpens à Bassano, à prendre dans nos forêts impériales, pour lui avoir fait faire le tour de mon cabinet, en le traînant par les cheveux.

Une parure complète à la première femme de chambre de l'impératrice, dont j'ai dechiré les jupes, parce qu'elle voulait faire la bégueule. — Valeur, 15 napoléons.

A Decrès, la petite maison du parc de Mousseaux, après lui avoir donné un soufflet le jour où il m'annonça la prise de l'Ile de France.

A Rovigo, pour l'avoir envoyé faire f....., un attelage de quatre superbes chevaux provenant des écuries de mon beau-père.

A mon valet de chambre, Lambardy, 10 napoléons d'or, après lui avoir donné des coups de cravache dans les jambes, parce qu'à raison de sa maladresse je n'avais pu sur-le-champ passer ma main dans le cordon qui y est attaché.

Au cardinal Maury, le revenu d'un des couvens supprimés d'Italie, qu'il choisira lui-même. J'ai dit à Maury qu'il était un sac..... hypocrite. C'est imprudent, j'ai encore besoin de lui; mais aussi pourquoi, au lieu de prendre le titre d'archevêque de Paris, ne s'appelle-t-il qu'administrateur capitulaire? Eh! sacred...... je l'intrôniserai, moi: ne suis-je pas le maître de tout faire?

Deux superbes perles orientales à ma sœur Borghèse que j'ai appelé ...... Je n'écrirai pas ce mot, il est trop vilain. Je dois établir pour maxime que les sœurs de l'empereur ne doivent pas être soupçonnées.

A mon premier officier de bouche, un cabriolet; je lui ai jeté un plat à la tête, parce qu'ayant trouvé un goût extraordinaire à la fricassée de poulet qu'il contenait, je me suis cru empoisonné

C'était une vision. Guyton-Morveau a analysé la sauce. Ce que j'avais pris pour du poison, était un coulis de champignons. Il est cependant bien fâcheux de ne se rien mettre dans la bouche qu'avec l'idée du poison dans la tête. Joséphine m'ôtait en partie ces frayeurs; j'avais plus d'appétit, parce que j'avais plus de confiance. Ah! Joséphine!

Envoyé vingt douzaines de Clos-Vougeot à Regnault de St.-Jean-d'Angely, après lui avoir jeté un pot d'encre à la figure, parce qu'il ne pouvait exprimer une de mes pensées dans une lettre que je lui faisais écrire. Regnault a plus de tact que de pénétration. Son style n'est pas assez serré; je ne l'emploierai plus qu'à des rapports.

Donné deux chevaux à mon cocher, Georges, que j'ai renversé de son siége, parce qu'il s'était arrêté deux secondes au tournant d'une rue, dans la crainte de briser une des roues de ma voiture. Mon cocher ne doit jamais s'arrêter. Les devins m'ont dit que je périrais en voiture.

Fait donner cent napoléons d'or à l'huissier de service dans mon cabinet. Je l'ai poussé dans le feu, parce qu'il employait trop de temps à l'attiser. J'ai cru qu'il ne restait là que pour écouter ma conversation avec Rovigo, et qu'il m'espionnait par ordre de l'impératrice. Ce n'est qu'après avoir brûlé la figure du malheureux, aux trois-quarts, que j'ai appris qu'il était sourd. En vérité, je l'avais oublié : les huissiers de service dans mon appartement doivent être sourds comme des pots.

En récapitulant mes vicacités, je vois que ce qu'elles me coûtent est énorme; mais aussi j'ai des plaisirs de roi : je bats des ministres, je bats tout le monde, personne ne me le rend, et j'excite la reconnaissance de ceux que je bats. Joséphine, l'ex-impératrice, m'a dit souvent que je m'exposais beaucoup par ces vivacités; qu'une mauvaise tête pourrait bien un jour me riposter vivement, et m'assassiner pour se venger, ou se tirer d'affaire. Joséphine avait raison. Cette femme avait du sens : elle n'était pas née princesse.

Pensées pratiques, fruits de mon expérience.

J'étais étonné, en arrivant au pouvoir, de la facilité avec laquelle je me faisais obéir ; ce n'est que par l'usage que j'ai vu que si l'obéissance est le résultat de l'instinct des masses, la révolte est celui de leur réflexion.

Je vois les hommes de trop haut pour les aimer; celui qui commande ne les connaît que par leur bassesse ou leur soumission.

Je m'étonne que tant de princes aient attaché un si grand prix à l'amour de leurs sujets. Ces princes là ont fait le malheur de leurs successeurs, parce que pour être aimés ils ont été trop indulgens. Si ceux qui doivent obéir, se permettent d'aimer ceux qui les gouvernent, ils se croiront aussi le droit de les haïr ; il faut donc leur inspirer un sentiment qui ne leur laisse aucune alternative, et je ne vois que la crainte qui garantisse vraiment l'obéissance. On ne jouit vraiment du pouvoir que par la crainte qu'il inspire ; c'est là l'effet naturel qu'il doit produire, c'est là son plus noble attribut.

J'aime les flatteries, non parce que je les crois, mais parce qu'elles prouvent l'avilissement de ceux qui me les prodiguent. Les hommes qui s'avilissent ne conspirent pas.

En me rappelant les rêves de ma jeunesse et les pressentimens d'un âge plus mûr, je vois maintenant que j'avais la prescience du futur, et que j'étais prédestiné pour le rôle que je joue maintenant. La fatalité, c'est Dieu ; Dieu, c'est la fatalité.

Il est heureux que mes principes ou mon instinct m'aient toujours rendu l'ennemi des hommes et de leurs institutions. Si j'avais aimé les hommes, je n'aurais pas pu les gouverner avec cette inexorable sévérité que leurs derniers égaremens prescrivent; si j'avais respecté leurs instrumens, je n'aurais pas pu les détruire avec cette fermeté qu'aucun doute, aucun scrupule ne déconcertent.

L'instinct est bien extraordinaire chez moi : il se montre dans tout homme un ennemi, et dans toute femme une proie. On m'a comparé au tigre: Que je ressemble au tigre ou au lion, peu m'importe; si, quand cela est nécessaire au maintien de mon pouvoir, j'ai l'impitoyable férocité de l'un, et la terrible colère de l'autre. Il y a un langage que je n'ai jamais entendu, c'est celui du sentiment. Les délices de l'amour me semblaient des chimères, ses tourmens une chose ridicule; les plaisirs de la bienfaisance, les émotions de la pitié n'ont jamais eu d'accès dans mon cœur. Cette froideur est la plus grande qualité d'un homme destiné à commander aux autres. Alexandre aimait, il a mal fini; César était aussi susceptible de sensibilité, il est tombé sous les coups de son propre fils. Auguste a été cruel, ce n'est que quand il a été affermi qu'il a paru humain. S'il eût été menacé ensuite, il eût été inexorable dans ses vengeances. J'aime Attila; il n'avait point de pitié; Tamerlan était trop généreux; Gengiskan avait trop de grandeur d'âme. Parmi tous ces hommes-là, je n'en vois aucun qui me vaille, ou plutôt je possède toutes leurs qualités réunies sans avoir leurs faiblesses. Je suis né pour commander au monde. J'ai entendu Rœderer me citer une maxime dont voici, je, crois le sens : „ Il faut croire n'avoir rien fait, tant qu'il reste quelque chose à faire „ J'aime cette maxime, j'en veux faire mon *motto*. Dans le fait, j'oublie tout ce que j'ai fait, je suis insensible à mes triomphes, à mes progrès, quand je vois tout ce qui reste encore debout autour de moi. Ce n'est que de l'ensemble que je jouirai. Ce n'est que quand j'aurai tout détruit et tout recrée, que je me reposerai. Encore ne me reposerai-je ? Non, je déteste le repos, c'est mon plus grand ennemi; si je dois périr, c'est par le repos.

Je n'ai jamais été frappé de la gloire des autres que pour l'envier, et de leur pouvoir que pour le détruire. Je me suis trouvé avec les monarques de la terre, leur présence ne m'a inspiré d'autre émotion que celle de la haine. Et cependant le vul-

gaire les respecte. Ah ! je les réduirai si bas, qu'on n'osera pas même les plaindre.

Il y a une chose qui exciterait en moi un rire inextinguible, si mes muscles pouvaient se prêter à ce genre de convulsion ; c'est l'espoir qu'on a en général de me voir humain quand je serai redouté autant que je dois l'être, et généreux quand tout sera arrangé selon mes plans. Pauvres idiots ! vous ne connaissez pas mon cœur : je n'ai jamais été humain ou généreux que par politique, et quand je pourrai tout oser sans imprudence, c'est alors que ses replis se développeront à l'univers épouvanté! ô que de délices ce moment me promet!

J'ai été Jacobin dans la révolution, ou plutôt, ainsi que les libellistes m'en accusent, j'ai été terroriste, tueur, mitrailleur ; je leur accorde tout cela, parce que l'ensemble de ma destinée l'explique et le justifie. Ce parti convenait à mon instinct, et si je n'étais pas empereur, j'aurais voulu être Robespierre.

La preuve de l'affinité qu'il y a entre ce parti et moi, c'est que tous les Jacobins que j'ai employés m'ont servi fidèlement. Je sais qu'ils aiment mes mesures acerbes, et que partout où il y a sévérité et oppression on est sûr de l'alacrité avec laquelle ils prêtent leur ministère.

J'ai eu lieu de juger les hommes qui ont survécu à la révolution après y avoir joué un rôle. Ils sont vains de l'influence qu'ils ont eue, parce qu'ils prétendent qu'elle fut la récompense de leur caractère et de leurs talens ; mais en général, je les ai trouvés peu habiles dans l'administration, et peu fermes dans leur marche. Ils ont plus de pénétration que de connaissance, et plus d'astuce que de fermeté. Ce sont des tigres qui, en perdant leur férocité, sont devenus des chats.

Siéyes est un métaphysicien sans idées claires et sans caractère décidé. Ainsi que le dit Talleyrand, on l'a cru profond, il n'est que creux ; son silence, qu'on attribuait à une haute prudence, n'était quelquefois que le résultat d'un défaut d'idées, et presque toujours celui de sa timidité et de son in-

décision. Quand j'ai vu cet homme de près, j'ai été surpris de sa nullité. Cependant, comme il avait acquis une certaine finesse par l'habitude où il était de jouer un rôle calculé, je n'aurais jamais pu écraser sa réputation sans le secours de Cambacérès.

Cambacérès a un vilain nom et un mauvais renom. Cependant je l'ai comblé d'honneurs et chargé d'ordres et de richesses. Il en est tout surpris, j'en suis étonné moi-même. Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. On dit qu'il a l'air d'un singe; n'importe, j'ai chamarré ce singe-là; les magots de la Chine brillent quelquefois des plus vives couleurs. Il faut qu'il y ait à ma cour des hommes plus laids que moi; quand on rit de leur figure, on ne s'occupe pas de la mienne.

Talleyrand est le seul homme de mon empire qui ait osé me mystifier; c'est celui que je croyais le moins capable de tant d'audace. Les courtisans consommés méprisent l'idole qu'ils semblent adorer, et sont par cela même toujours prêts à la briser. Je dois me méfier de ces gens-là; Talleyrand est trop riche.

Les généraux sont maintenant ceux qui m'embarrassent le plus. Depuis que je leur ai donné une grande existence, ils sont jaloux les uns des autres. Les honneurs les ont rendus orgueilleux; les richesses ont fait d'eux des hommes plutôt avares qu'avides. J'en suis fâché; j'aimerais mieux les voir dépenser avec prodigalité, qu'amasser avec parcimonie. J'ai eu tort de leur donner des domaines, malgré le soin que j'ai pris d'ordonner que mes donations situées en Allemagne fussent échangées contre des biens situés en France. Ils ont rêvé qu'ils avaient des propriétés, et ils ne font plus la guerre avec tant d'empressement. Que serait-ce, si je leur avais donné des châteaux et des terres, et s'ils avaient goûté les délices et les honneurs de la vie seigneuriale!

Mes vétérans meurent; je ne serai bientôt plus obligé d'être général, il me suffira d'être despote.

Bientôt il n'y aura plus de batailles en Europe, parce qu'il n'y aura plus d'autres troupes régulières que

que les miennes. Je laisserai aux souverains des gardes, c'est-à-dire des géoliers. Mais l'Angleterre!

Je hais tout ce qui est Anglais, tout ce qui présente à mon imagination quelque chose d'anglais. Je n'ai rien pu contre ce pays; pourrai-je quelque chose contre lui? Oui, si la fatalité le veut. Mais n'est-il pas décidé que rien ne résiste à Napoléon?

Lorsque j'ai fait visiter les papiers de l'impératrice Marie-Louise, j'y ai trouvé une phrase qui m'a plu, et que j'ai transcrite sur-le-champ : "Le cœur de Napoléon est comme la lave du volcan qui est en fusion tant qu'elle est brûlante, et qui le dispute en dureté au marbre lorsqu'elle est froide. „ C'est comme cela qu'un grand homme doit aimer, l'amour ne doit être en lui qu'une fureur physique, à laquelle succède le plus grand calme lorsqu'elle est satisfaite.

Je n'ai pas plu aux femmes que j'ai désirées, et celles qui ont voulu de moi ne me plaisaient pas. Je dois avouer que l'organisation de mon cœur est bien bizarre. Les autres hommes jouissent dans des sentimens ou des transports partagés, cela me déplait : je veux jouir seul et surprendre l'agonie de la douleur dans l'objet dont je ravis les faveurs. C'est là un vrai plaisir de prince; je veux l'interdire à tous mes sujets; je veux que partout le viol soit puni de mort.

On parle des embarras du pouvoir, des chagrins qu'il cause, des soins qu'il impose. Ceux qui s'en plaignent ne l'aiment pas; ils ne savent pas comment en jouir.

Le commerce unit les hommes, tout ce qui les unit les coalise tôt ou tard; donc le commerce est funeste à l'autorité; je dois proscrire le commerce.

Tout gouvernant qui considère les hommes comme des individus, ne pourra jamais en user selon que son intérêt ou ses vues l'exigent. Il ne doit les voir qu'en masse; ce sont des abstractions sur lesquelles s'exercent ses calculs et dont il ne connait la valeur que par les résultats. Siéyes m'avait un jour dit quelque chose comme cela pour expliquer ma manière de traiter mes semblables. De ce

qui était un reproche j'ai fait une maxime. C'est ainsi que les hommes de génie profitent de tout, même des poisons.

Je n'ai pas lu beaucoup l'histoire, mais je crois savoir, par les extraits que j'en ai fait faire pour mon usage, qu'à mesure que les dinasties s'éloignent de leur berceau, elles se détériorent. Le grand homme qui les établit, donne au pouvoir une énergie qui dure pendant plusieurs siècles; mais il arrive des hommes qui ne sont pas nés pour être rois, qui ont des inclinations douces, des idées fausses de justice distributive, qui écoutent les plaintes que produisent des abus nécessaires, que le nom de père de leurs sujets enivre; enfin qui ne savent pas que si l'oppression fait gémir les hommes, elles les tient en même temps dans le degré d'obéissance où il faut qu'ils soient toujours (car l'oppression n'est pas la tyrannie). Ce sont ces hommes qui perdent tout, et comme il est plus facile de les imiter que de maintenir l'autorité au point de rigueur et de sévérité nécessaire à son existence, dès ce moment tout décline: la majesté souveraine tombe dans des trivialités qui la rendent ridicule, la puissance royale s'exerce dans des actes de modération et d'indulgence qui la corrompent; et il résulte, en dernier lieu, de la bonté des souverains et de l'amour des sujets, la chute des premiers et la révolte des seconds. Les hommes, les Français, sur-tout sont atroces quand on les déchaîne, et leur amour apparent pour leurs rois a prouvé qu'il n'était qu'un sentiment faux, perfide, dangereux, précurseur enfin d'une rage qui dévore sans pitié tout ce qu'ils paraissaient adorer. Je n'était pas Français, j'étais Corse; en tuant des Français pendant la révolution, j'éprouvais les délices de la vengeance. Et lorsque j'ai régné sur cette nation, lorsque je me suis trouvé l'arbitre de ses destinées, j'ai juré de la punir d'avoir été l'instrument de l'esclavage de mon pays, et ensuite celui de la rébellion et de l'anarchie. Ne suis-je pas souverain maintenant, et même le plus puissant monarque qu'il y ait au monde? Et ne dois-je pas laver dans le sang de ces révoltés les

attentats qu'ils ont commis contre la royauté ? Je suis content, quand je vois cette race impie s'éteindre en servant mes projets, en ajoutant à ma gloire et à ma puissance, et quand j'aurai vu le dernier des Français mourir en combattant pour moi, je croirai avoir rempli mes destinées. La postérité dira que j'ai usé avec un art merveilleux du fol amour-propre et des idées de cette nation; je l'ai appelée le grand peuple; et ce grand peuple s'est cru le peuple romain; il n'a plus envisagé que la domination universelle. Mais qu'était-ce qu'un citoyen romain comparé à un bourgeois de Paris? Les imbécilles ne font pas ces réflexions; ils ne voient pas qu'avec ce titre de grand peuple, je les ai avilis et décimés plus qu'aucune nation ne l'a encore été par un de ses chefs. Néron brûlait Rome, moi j'incendie la France, et les larmes qu'il faisait couler dans sa capitale, moi je les vois couler dans tout mon empire. Je hais tous les hommes; pour les bien gouverner il faut les haïr. Le grand peuple qui a la vue courte, heureusement pour moi, ne voit pas que j'associe chaque jour à sa grandeur de nouvelles nations, égales à lui en droits, ou plutôt en esclavage, et que son titre n'est plus qu'une splendide dérision dès le moment qu'il le partage avec des Allemands, des Hollandais, des Italiens, etc. Salut au grand peuple!

N.° VII.

Lettre de Joséphine à Napoléon.

Navarre, 28 mars 1813.

Aux îles d'Hières, dites-vous? Ah! c'est aux îles d'Hières qu'il faut que j'aille, pour ma santé! tel est le conseil que vous me faites donner par

madame de la Rochefoucaud. Et, quand je serai aux îles d'Hières, que fera-t-on de moi? Eh bien, me dit une voix secrète, on vous jetera dans la mer. Les joies de la France, avez vous dit, doivent être pour moi un triste tableau, auquel il faut que je me dérobe. Les joies de la France! Vous y croyez donc? Non, vous n'y croyez pas : vous n'avez pu, en si peu de temps, vous faire une si grossière illusion, après tout ce que vous m'avez dit de la cruelle légéreté des Français. et de ce que vous appelez leur noire ingratitude. Sans doute celle à qui vous avez transmis mes honneurs et mes droits, n'aime pas que je sois si prés du théâtre où vous l'environnez de tant de splendeur. Mon image la trouble, ou peut-être l'exemple de ma chute, et les mauvais traitemens que vous me faites essuyer, lui donnent des pressentimens importuns. On la dit bonne; mais elle est femme, et elle serait la première de son sexe qui ne serait pas jalouse de celle dont elle a usurpé les droits, et inquiète des sentimens quelconques que l'habitude peut avoir laissés dans un cœur sur lequel elle veut régner, sans doute, toute entière. Quoiqu'on m'ait dit de ses répugnances et de ses pleurs, quand il a fallu qu'elle se soumît à vous épouser, je ne puis croire qu'elle s'y soit prêtée de mauvaise grâce, et, par conséquent, qu'elle soit indifférente aux affections passées ou présentes de votre cœur, ou plutôt de votre imagination. J'ai donc lieu de craindre que ses inquiétudes, combinées avec ses caprices, ne portent beaucoup plus loin que vous ne l'aviez voulu ou calculé d'abord, les précautions qu'elle cherchera à prendre contre vos souvenirs, et les sacrifices que vous croirez devoir à sa tranquillité. En effet, si je juge du sort qui m'attend par celui qui m'a poursuivi depuis le moment que votre violence et votre tyrannie m'ont dépouillée de mes droits, je n'entrevois qu'un avenir affreux, que des persécutions d'autant plus cruelles qu'elles sont de tous les instans, qu'elles s'étendent sur tous les actes de ma vie, sur mes liaisons, sur mes habitudes les plus chères, sur

mes goûts les plus innocens. Entourée d'espions; ou plutôt de gens qui, non contens de me surveiller, s'arrogent encore le droit de me prescrire ce que je dois faire, dire et penser, je ne puis jouir ni de la société ni de la retraite : on me désigne ceux que je dois voir, ceux que je dois éviter, et il se trouve que les premiers me sont odieux, et que les derniers sont les seuls qu'il me conviendrait de recevoir. Si je veux rester seule, on craint que je n'écrive, que je ne complotte, que je ne prépare des révélations. L'empereur desire un jour que j'aille prendre les bains qui conviennent à ma santé; il me laisse le choix de l'endroit. et celui du moment de mon départ. A peine suis je en route, qu'un de vos couriers confidentiels m'arrête, me signifie l'ordre de retourner, me sépare des personnes que j'ai choisies, me jette dans une voiture envoyée par vous, m'escorte comme un prisonnier d'état, et me laisse à Malmaison, où je trouve mes gens dispersés, mes appartemens en désordre, et où je passe la plus mauvaise nuit au milieu de la solitude, de l'abandon, des privations et des inquiétudes de tout genre. Le lendemain, Savary arrive; ce Savary que j'ai vu traité par vous comme un polisson, et qui l'a toujours été par moi comme un soldat sans éducation et sans talens; cet homme qui, autrefois, m'inspirait du dégoût, et qui, maintenant, me fait horreur, ose prendre des airs importans avec moi, me parle par sentences, me répond par monosyllabes. " Madame, ,, me dit-il, " quand on est dans votre position, on doit s'observer, pour ne donner aucune inquiétude à l'autorité suprême, aucun aliment à la malignité. — Eh bien! monsieur, qu'y a-t-il de commun entre votre grave sentence et le traitement que j'éprouve? — Madame, vous ne m'avez pas permis d'appliquer cette sentence à votre conduite. — Eh! de quel droit prétendez vous la juger? Suis-je sous la surveillance de votre détestable police? — Madame, je ne juge pas, j'exécute. — Ah! mais j'espère que vous n'êtes pas venu pour m'exécuter : votre dernière

sentence me fait frémir. — Madame, vous devez avoir trop de confiance dans les bontés de l'empereur, pour croire que jamais il puisse me charger d'une telle mission. — Mais, s'il vous en chargeait? — S'il m'en chargeait, me répondit le brigand, avec tous les signes de la confusion, s'il m'en chargeait...... et il s'arrête encore. — Oui, s'il vous en chargeait? — Madame, personne n'ose désobéir à l'Empereur. — Ah! non, sur-tout quand on trouve un plaisir barbare dans l'obéissance. Mais, venons-en, continuais-je, à l'objet qui vous amène : est-ce l'Empereur qui vous envoie? Quel est cet étrange caprice qui l'a saisi, cette esclandre qu'il m'a fait faire au milieu des chemins? Suis-je aussi, moi, enveloppée dans ses soupçons, et a-t-on trouvé le secret de me comprendre dans une conspiration? Je pars, parce qu'il m'invite à partir; je vais aux eaux de Spa, parce qu'il me laisse la liberté de choisir l'endroit qui convient le mieux à mon goût ou à ma santé; et, aprés avoir cru m'être mise à l'abri de ses conjectures et de son mécontentement, je me trouve arrêtée, comme un malfaiteur, sur la grande route! — Madame, Bruxelles est sur la route de Spa, et Spa est une ville toute anglaise, voilà tout ce qu'il m'est permis de vous dire. La réflexion en est venue à l'empereur, au milieu de la nuit. J'ai été éveillé par ses ordres; et, une demi-heure aprés, le courrier partit, pour vous ramener sur vos pas. — Mais, où aller? — Dans le midi. — Non; Fouché y est. — Dans l'Est, à Plombières? — Non : il y a trop mauvaise compagnie : cela n'est pas digne de votre rang. — Mon rang! est-ce que j'en ai un? — Vous êtes impératrice-reine couronnée. — Oui, oui, couronnée d'épines! — Madame, l'empereur veut que vous soyez respectée et respectable. — Dites plutôt qu'il ne m'a laissé du rang que j'ai occupé, que l'esclavage auquel il me devouait, qu'une étiquette qui n'est plus qu'une gène continuelle, dès qu'elle ne sert pas à la représentation; dites qu'il me tyrannise maintenant, sous prétexte de mon rang, comme il le faisait auparavant, sous prétexte de ma qualité d'épouse.

Et, dans le fait, Napoléon, si je suis encore reine, pourquoi ne suis je pas libre? pourquoi ne m'est-il pas permis de voir qui je veux? pourquoi votre police me surveille-t-elle? pourquoi suis-je poursuivie par votre autorité, comme si j'étais une personne mal intentionnée? Ah! vous le savez, puis-je vous nuire, puis-je violer ces sermens dont les effrayans apprêts et les redoutables formules me font encore frissonner? Puis-je oublier sur quoi j'ai juré d'être silencieuse comme la tombe, et quels sont les affreux malheurs qui seraient la suite de mon indiscrétion? Et que puis-je, dans mon isolement, dans mon impuissance? Vous m'avez tout ôté, tout ravi, jusqu'à mes enfans! Vous aurez Hortense, m'aviez-vous dit, vous l'aurez trois mois de l'année : elle se partagera entre ses devoirs de fille, d'épouse et de mère. Vaines promesses! sensibilité fausse! A peine avez-vous permis que nous nous vissions deux fois, et encore nous aviez-vous tellement fait espionner, que vous avez su qu'en voyant son fils, j'avais dit qu'il vous ressemblait à faire frémir. C'est ainsi que vous remplissez vos promesses; que vous vous plaisez à exciter des espérances qu'ensuite vous détruisez.

Cette pauvre Hortense! combien je la plains! épouse sans mari, reine sans couronne, séparée de la seule personne à qui elle puisse confier ses douleurs, accusée par son époux, calomniée par le public, et méprisée dans une cour qui ajoute l'hypocrisie à la corruption, et qui serait scandaleusement dissolue si vous cessiez d'être sévère : était-ce là le sort que vous aviez promis à ma fille? Et ne la fixez-vous près du théâtre de votre magnificence, que pour lui faire sentir plus cruellement ses misères; que pour la rendre l'objet des mépris de votre concubine et des insultes de votre sœur Pauline; de cette Pauline, qui eut l'impudence de s'établir au Petit-Trianon, quand, après m'avoir répudiée, vous allâtes, en feignant un chagrin hypocrite, habiter le Grand-Trianon, de cette Pauline qui, bravant tous les bruits répandus, voulut satisfaire, en même temps, sa vanité et sa

haine contre moi, en faisant mettre dans les journaux, qu'elle s'était rapprochée de vous pour adoucir l'isolement où vous mettait votre divorce, et que vous trouviez de *grandes consolations* dans sa compagnie.

Et voilà la femme à qui vous permettez de tenir sur Hortense les propos les plus indignes, et d'influencer l'esprit de votre frère Louis, au point que celui-ci donne publiquement à son épouse les noms les plus outrageans! Ah! lorsque, sous la pourpre et le diadême, je voyais mon sort envié par celles qui n'en connaissaient pas toutes les rigueurs, qui, ne jugeant que d'après des dehors imposans, ignoraient vos violences et mon état habituel de crainte et de désespoir, je croyais alors qu'on ne pouvait être plus malheureuse. Mais depuis, j'ai connu des souffrances dont je n'avais aucune idée. En vérité, je crois que j'avais le pressentiment de toutes mes douleurs, lorsque je luttais contre l'affreuse combinaison qui, tout en me dépouillant de mes droits, ne m'a laissé ni le repos qu'on trouve dans l'obscurité, ni l'indépendance qui suit un divorce. Je n'eus jamais tant de courage, et je dirai même d'héroïsme : pendant quinze jours, je résistai avec avantage à une violence dont l'explosion, ainsi que vous le dites vous-même, suffit pour donner une secousse à l'univers, et sans l'escobarderie que me fit Cambacérès, jamais je n'aurais paru approuver publiquement un acte qui excitait en moi une horreur que je n'avais jamais éprouvée et que je ne puis rendre. Hélas! les Français ne sauront pas que je n'ai jamais aimé le rang auquel ma mauvaise fortune m'avait élevée; que j'ai long-temps refusé de me prêter à la cérémonie de mon couronnement; que je n'y aurais jamais consenti, sans la promesse qu'on me fit de donner à mon fils un sort brillant, perspective qui me séduisit, m'énivra, et à laquelle je sacrifiai les suggestions de mon bon sens, celles de mon instinct, et tous mes pressentimens. Objet de ridicule pour les uns, d'étonnement pour d'autres, de haine pour plusieurs, quand leurs sarcasmes et leurs conjectures me don-

naient tant de célébrité, ils ne savaient pas de quels sacrifices amers, cruels, mon élévation avait été suivie; et lorsque, depuis, ils m'ont accusée de la plus criminelle des complaisances, ils ignoraient cette affreuse intrigue dont je ne devins complice que quand il fallut en cacher les suites affreuses; intrigue qui trompa ma fille, et qui, après avoir été combinée pour satisfaire ce désir impétueux, comme tous vos désirs, de transmettre votre couronne à des heritiers dont vous seriez le père, n'a eu d'autre résultat que de jeter le déshonneur sur mes enfans, de répandre le désespoir dans le cœur de ma fille, la rage dans celui de son époux, et, à vous, de vous faire jouir, comme vous aimez à jouir, de plaisirs atroces, illicites, et de l'avillissement, de l'agonie des êtres qui les produisent sans les partager, et qui sont frappés de leurs suites funestes sans en avoir gouté les douceurs. Sans doute, je dus alors venir au secours de la victime de la plus puissante des illusions, comme de la machination la plus infernale. C'est à ce que je fis alors, pour soulager un cœur brise; à ce que j'ai fait depuis, pour cacher le plus révoltant de tous les scandales, scandale qui, dans tous ces temps modernes, n'a jamais été plus multiplié que dans votre famille, c'est à ces efforts, inspirés par la pitié, que je dois ce mépris public qui me poursuit dans mon exil, et qui sert si bien vos calculs, parce qu'il rend moins intéressante celle de vos victimes, la plus malheureuse et la plus injustement sacrifiée.

Cependant, les Français n'ont pas été aussi cruels que vous pour l'infortune, et je pourrais vous citer des preuves de bonté, de compassion de la part de plusieurs, qui vous prouveraient que cette nation n'est pas aussi vile que vous la supposerez, ni aussi cruelle que vous voulez la rendre. Je vous ai entendu dire quelquefois qu'une nation légère finit par aimer les souverains qu'elle redoute. Je ne pouvais alors contester la vérité de cette maxime, car je jugeais les Français, d'après ce que vous m'en disiez, et vous ne faisiez que me répeter les rapports de vos ministres et les exagérations de

vos flatteurs. Mais, depuis, étant plus rapprochée d'eux, j'ai pu mieux connaître ce qu'ils pensent de vous. Je ne vous le dissimulerai pas, quelle que soit la rage que vous inspire la vérité; vous seriez trop heureux, si vous jouissiez de vos illusions sans mélange; et; puisque je vous ai enseigné les premiers élémens de l'histoire, je puis bien, sans pédantisme, vous faire une citation et vous dire que je remplis près de vous les fonctions de l'esclave qu'on mettait, à Rome, derrière les triomphateurs, pour leur rappeler qu'ils étaient hommes.

Les Français vous obéissent, parce que la révolution a froissé leur caractère, et que vous les avez reçus tout meurtris, tout ensanglantés des bras de cette horrible marâtre. Vous leur faites peur; et quand ils veulent effrayer leurs petits enfans, ils leur disent que vous allez paraître. Ce dernier trait, que j'ai remarqué presque partout, est caractéristique, il indique la nature des sentimens que vous inspirez, et ce que deviendrait votre pouvoir, si vous cessiez d'avoir les moyens d'être quelquefois terrible et toujours menaçant. Ils se consolent de leur esclavage, en songeant que la tyrannie qui pèse sur eux ne tient qu'à vous, qu'à votre caractère, qu'à votre existance, et qu'elle finira avec vous; ils justifient leur humiliation actuelle, par leurs souffrances passées, et leur soumission, par les affreuses tortures que vous leur infligeriez, s'ils osaient résister. „ Il n'est pas Français, " disent-ils; et ils trouvent une espèce d'orgueil dans l'idée qu'au moins la France n'a pas produit un monstre tel que vous. Car c'est ainsi qu'ils vous appellent. „ Nous avons été livrés pendant quelque temps, „ ajoutent-ils, " à d'affreux brigands, mais ils n'étaient pas endurcis comme le Corse : ceux qui ont eu le temps de se repentir se sont repentis. Robespierre le farouche allait être clément quand il a été écrasé; mais Napoléon le féroce peut-il jamais le devenir ? » Si vous cessiez de payer vos préfets, vos juges, d'enrichir vos généraux, de prodiguer l'or et de permettre le pillage à vos soldats, vous verriez partout ce silence, présage ter-

rible de la chute des tyrans et du mécontentement des peuples. Le français est maintenant renversé, sombre : ces dispositions sont l'antipode de ses habitudes, de son caractère; il aime à parler, à chansonner; il est malin, railleur, sans être caustique; vous l'avez forcé à se taire, mais il prodiguera, en exécrations à votre mémoire, ce qu'il ne peut vous donner maintenant en calembourgs et en bons mots.

Votre dynastie! ah, mon dieu, combien vous trouveriez ce mot ridicule si vous connaissiez l'état réel de l'opinion dans les pays sur lesquels pèse votre joug de fer! Mon cher, votre dynastie est un rêve dont vous serez désabusé avant d'arriver à ce moment terrible où l'on est désabusé de tout. Ce bambin dont on célèbre la naissance au bruit du canon, des cloches, des feux de joie, que tant de mauvais poètes ont déjà chanté et chanteront probablement encore, les autres bambins qui pourront encore survenir, toute cette lignée de bâtards dont s'énorgueillira votre virilité ranimée, sera confondue avec vous dans le même tombeau et ne vous survivra pas de deux jours. Où sont les appuis futurs de vos enfans? Est-ce dans l'intérêt de vos généraux, qui se battront entr'eux pour partager votre héritage, si toutefois vous laissez survivre un seul de ceux qui ont été les compagnons de vos succès ou les auteurs de votre fortune? Est-ce dans vos ministres, qui sont maintenant presqu'aussi odieux que vous, et qui, depuis que vous avez renvoyé Chaptal, Talleyrand et Fouché, ne sont, excepté Champagny, que vous ne tarderez pas à renvoyer aussi, que des exécuteurs stupides de toutes vos volontés, quelqu'absurdes ou barbares qu'elles soient? Est-ce dans le Sénat, que vous cherchez à rendre odieux et ridicule, et que vous employez comme un paratonnerre pour qu'il attire ou neutralise la foudre qui vous menace?.... Hélas! hélas! il faut vous en consoler d'avance : votre nom, et tout ce qui le porte, sera en exécration après votre mort, et il vaudrait mieux pour vos enfans qu'ils héritassent du patri-

moine de leur grand-papa d'Ajaccio que du vaste empire que vous leur destinez. Croyez-en une femme que vous avez trop maltraitée, pour qu'elle s'aveugle sur votre sort, ou pour qu'elle ménage votre vanité : votre trône s'écroule avec vous; parce que tout se rattache à vous, parce que vous êtes jaloux de votre puissance, que vous la tenez toute comprimée dans vos mains en sorte qu'elle s'évaporera lorsque ces mains cesseront d'avoir le mouvement et la force.

Vous penserez encore en lisant cette lettre comme vous le fîtes au sujet de la dernière que je vous écrivis, que j'ai épuisé toutes les vérités que je vous adresse dans la correspondance de Fouché. Vous avez donc oublié (eh! que n'oublie-t-on pas quand il est question d'une femme répudiée!) que vous admiriez autrefois le style de mes lettres, que je corrigeais les vôtres, et que j'ai quelquefois eu la tâche de les composer tout entières. Qu'ai-je à faire avec ce pauvre Fouché, si ce n'est que sa chute a dû suivre la mienne, parce qu'il s'était prononcé contre votre scandaleux divorce? Vous avez cru qu'il avait quitté Arles incognito, pour venir me visiter ici; vous avez envoyé des espions qui, s'ils vous ont dit la vérité, ont dû vous prouver que le pauvre homme, qui éprouve sans doute maintenant autant de peur qu'il en a fait aux autres, n'a jamais songé à me voir. Quant à ses lettres, j'en reçus de lui une de condoléances après ma chute et une de doléances depuis la sienne. Elles n'existent plus; vous ne les aurez pas; d'ailleurs il y était à peine question de vous. Ah! ah! votre concubine a donc de la tête, elle sait vouloir et peut oser. Gare à vous, monsieur le Tyran! celle-ci ne se laissera ni battre ni insulter; elle n'aura pas la douceur de votre colombe, comme vous aimiez quelquefois à m'appeler, quand après vos emportemens vous reveniez à ce ton de bienséance qui ne doit jamais abandonner les hommes qui ont reçu de l'éducation et qui ont vécu dans la bonne société. Vous portez donc le chien favori de Marie-Louise, quoique, dit-on, il vous morde quelquefois; pauvre animal, je le

plains comme ce petit chien que je vis un jour au Jardin des Plantes dans la même cage qu'un tigre. Celui-ci cédait en général quand l'autre lui montrait les dents; mais le tigre retrouva un jour son instinct et le chien fut dévoré. Je voulais d'abord vous parler uniquement, en commençant cette lettre, de l'insolente proposition qu'on m'a faite de votre part de me rendre aux Iles d'Hières, ce qui est synonyme du château d'If; mais comme on aime à causer avec ceux avec qui on a eu l'habitude de vivre, je me suis laissée entraîner plus loin que je n'aurais dû, et j'ai oublié ma colère pour soulager un peu mon ressentiment. Sans doute j'irai aux Iles d'Hières, si vous avez décidé qu'il fallait que j'y allasse; mais songez qu'il faudra m'y traîner. Adieu, ne troublez pas le repos d'une femme que vos premiers amis ont rendue veuve, et qui l'est une seconde fois par vous. Oubliez que vous m'avez indignement traitée, et j'oublierai que j'ai droit de me plaindre. Ah! que ne pouvez-vous consentir à ne plus entendre prononcer mon nom que quand on vous dira que Joséphine et les secrets dont elle était dépositaire sont ensevelis dans la tombe!

J. B.

N.° VIII.

« Son empire et détruit, si l'homme est reconnu. »

Dépêches secrètes. — Espionnage extérieur.

Pétersbourg, 10 février.

Il y a quinze jours que je suis dans cette capitale; j'ai passé par toutes les présentations d'usage, je connais toutes les femmes à la mode, je suis admis chez tous les princes, princesses et ministres; je converse familièrement avec l'Empereur, j'ai eu

deux entretiens particuliers avec lui, et conformément à ce qui m'a été ordonné, à ce que j'ai pratiqué dans toutes les cours où j'ai passé, je vois peu l'ambassadeur français; je le fronde même quelquefois. Avant d'entrer dans le détail de ce que j'ai vu ici, je dois tracer un tableau rapide des cours que j'ai visitées lorsqu'elles se sont trouvées dans les instructions que j'ai reçues.

A Stuttgard, je n'ai pas vu la cour : il n'y en a point : les seigneurs sont dans leurs terres, le roi est isolé, la reine ne se montre presque jamais en public. J'ai vu l'opéra : rien de brillant dans les loges, tout était triste et mélancolique; j'ai voulu faire parler quelques Wurtembergeois, ils ont regardé mon uniforme, mon étoile, et se sont tus. Partout où j'ai passé, on s'attend à être réuni à la France; les bons Germains sont résignés, et disent : " En porterons-nous double bât, double charge? ,, — Je suis arrivé à Munich : j'ai bientôt été introduit dans tous les cercles de la cour, et au bout de huit jours, j'étais au mieux avec la comtesse de B......, maîtresse de Montgelas. Elle est vieille, je lui ai prouvé qu'elle est fraîche comme Hébé; elle radote, je lui ai dit que sa conversation avait tous les agrémens de celle d'une petite maîtresse française; elle s'habille comme on se mettait il y a quarante ans, je lui ai parlé de son goût, de son élégance...... Résiste-t-on à cela? Toutes ces flatteries venant d'un jeune homme qui voyage accompagné d'un chef de bureau des affaires extérieures, et que celui-ci a eu le soin de faire passer pour un parent de Napoléon, ont produit le meilleur effet. J'ai témoigné beaucoup d'admiration pour Montgelas, que la bonne dame aime à la vérité à la folie, mais comme on aime à la cour, sauf les passades. Je lui ai dit que l'empereur, qui se connaît en hommes, le regardait comme un des plus grands administrateurs de l'Europe, et un des plus attachés au systême continental; et ce qui est étonnant, avais-je soin de répéter souvent, c'est qu'avec toute la profondeur d'un homme d'état, et cette aptitude aux affaires les plus compliquées, on dit qu'il écrit notre

langue avec la plus grande facilité et la plus aimable élégance. La comtesse fut pendant long-temps sans m'offrir de lire quelques-unes des lettres de l'homme qu'elle aimait à m'entendre louer. Je me souciais fort peu qu'elle me les lût, il me suffisait de savoir où elle les conservait. Enfin, un jour, elle me dit : " Vous aimez Montgelas sans le connaître suffisamment : que sera-ce quand je vous aurai montré quel sang-froid, quelle gaîté même il conserve dans les occasions les plus difficiles ! „ Elle sonna mademoiselle Reuss, sa confidente, une espèce de demoiselle de compagnie, comme il y en a tant en Allemagne, une femme jolie, une fringante Bavaroise, qui passe à Munich pour avoir partagé temporairement la couche du plus grand des personnages. (Je ne répète ici qu'un bruit, et je le répète parce qu'on m'a ordonné de les recueillir tous.) " Ma bonne amie, „ lui dit-elle, " apporte-moi ma cassette couleur de rose. „ — La bonne amie rougit beaucoup en me voyant; elle parut hésiter de faire ce qu'on lui demandait. " Va donc, ma petite, c'est pour un de nos amis qui est digne de connaître notre cher Montgelas. „ Enfin, elle apporta la cassette rose. On en tira avec appareil plusieurs paquets étiquetés, qui me parurent aussi bien en ordre que la généalogie la mieux conservée, et on me lut avec emphase une lettre de Montgelas, écrite de Bareuth, lors de sa fuite dans cette ville en 1801. Il y tournait en ridicule toute la cour de Bavière, jusqu'à l'électeur, ce que madame la comtesse voulait me faire prendre pour du sang-froid au milieu de l'infortune; il y déclamait contre les émigrés français, ce qu'elle appelait de l'indépendance d'opinion. Enfin, il lui donnait la description d'un bal masqué, dans lequel un masque, qu'il croyait être Pichegru, lui avait dit : « que fais-tu ici, scélérat? Viens-tu nous espionner pour le compte de Buonaparte? » Le pauvre homme! s'écria d'un ton attendri la comtesse, et cela me rappelait le pauvre homme du Tartufe. Je n'ai pas besoin de dire que j'appelai dans mes yeux les larmes les plus hypocrites que j'aie jamais versées, et que

mon pieux enthousiasme produisit des éloges aussi exagérés que l'admiration de la bonne comtesse était folle. En ce moment, on entendit la voiture du premier ministre. " Ah! mon Dieu! „ dit la comtesse, " c'est Montgelas! Mais comment faire? Il ne faut pas qu'il vous voie ici; il n'est pas jaloux; mais il est si singulier, si questionneur, si minutieux, si..... Reuss, emporte ces lettres, cette cassette, et monsieur aussi dans ta chambre...... Mais au moins soyez sages. „ Reuss, aussi troublée que son amie. mit pêle-mêle les petits paquets dans la casette rose, l'emporta d'une main, et de l'autre me conduisit, sans façon, par un escalier dérobé, dans sa chambre. Arrivé là, je voulus faire le Français, et brusquer un peu l'aventure; dans tous les cas, si je ne réussissais pas à séduire la gardienne de la cassette, je m'attendais à quelque incident qui me permettrait de mettre en pratique une ruse qui tromperait ce fier ou rusé dragon; car je ne connaissais pas encore le caractère de la jolie Bavaroise. Celle-ci, se sentant un peu pressée, me donna, que dis-je, m'asséna le plus vigoureux soufflet dont une main germanique (ces mains si connues par leurs énergiques efforts) ait jamais puni une tentative impertinente. Je feignis de m'évanouir, je tombai à la renverse avec une vérité qui effraya beaucoup la demoiselle; car on veut bien corriger un insolent, mais on ne veut pas le tuer...... " Mon Dieu! „ disait-elle, il va mourir, il est mort. Imprudente, cruelle que je suis! tuer un homme pour une bagatelle!...... „ Et en bouleversant tout pour trouver des sels, elle cassait une carafe d'eau dont je m'attendais à être inondé, mais dont j'aurais bravé les torrens plutôt que de me désévanouir. " Les sels, les sels, „ disait la pauvre enfant. " Ils sont chez madame. „ et la voilà qui descend avec rapidité l'escalier; je n'ai que le temps de decouvrir parmi les petits paquets, celui qui était étiqueté *Paris*, en gros caractères, et de le mettre, non dans mon sein qu'on allait sans doute découvrir pour me mettre plus à l'aise, mais...... Il suffit que je dise que, malgré

malgré mon empressement, je ne manquai pas de présence d'esprit, et fus bientôt en état de reprendre mon rôle d'immobilité. Mademoiselle revint, me fit respirer des sels, m'arrosa copieusement d'eau fraîche, me découvrit la poitrine, plaça sur mon cœur sa main, auteur de tout le mal, mais qui alors était douce et tremblante...... Enfin, je rouvris les yeux et les tournai languissamment sur elle. Comment vous trouvez-vous? „ — " Très-bien, au mieux, „ en me rajustant avec beaucoup de sang-froid, et je fis ensuite brusquequement ma retraite par l'escalier dérobé. " Que faites vous? „ me criait-elle, " mais madame, le ministre, ils sont là, ils..... „ Je n'en entendis pas davantage, j'entrai d'un ton déterminé dans la chambre où était le ministre, qui ouvrit de grands yeux, et madame qui, pour cacher sa rougeur, couvrait sa figure de ses deux mains. Je les saluai profondément, et une heure après j'étais avec R.... sur la route de Dresde, riant aux éclats de notre mystification, et parcourant avec impatience, avec curiosité, les épîtres enlevées, parmi lesquelles nous remarquâmes la suivante, qui prouvera que maître Montgelas s'évertue quelquefois :

„ Mes premières lettres, mon aimable Adélaïde, étaient écrites dans le trouble qu'inspirent toujours des objets nouveaux, et qui diffèrent tant surtout de tout ce que j'ai vu jusqu'à ce jour. Je n'ai pu encore vous parler ni du premier coup d'œil qu'offre la cour du maître de l'Europe, ni de celui-ci, ni de son épouse, ni des dames d'honneur, sur lesquelles vous m'avez demandé tant de détails. Aujourd'hui, moins étourdi, plus reposé, plus à moi, je puis en partie vous satisfaire.

Je puis d'autant mieux vous donner tous ces détails que j'ai un moyen sûr de vous les faire parvenir et de les dérober à l'active surveillance du gouvernement le plus curieux et le plus soupçonneux qui ait jamais existé. Vous me demandez ce que c'est que la nouvelle cour; ma chère, il n'y

a point de cour dans ces gouvernemens militaires : il y a des audiences d'éclat, des présentations d'appareil, des séances solennelles, des revues brillantes, mais aucuns rapports entre le maître et les individus : l'un est trop fier, trop défiant les autres sont trop soumis, ils sont tenus à une trop grande distance. On remarque quelque audace, quelque assurance dans la démarche de certains militaires; mais ceux-la sont les favoris du jour, ou parce qu'il servent mieux que d'autres les volontés du maître, ou parce qu'un succès nouvellement obtenu ou un exploit récent les recommande, pour un instant, à sa bienveillance et à ses égards; mais tout le reste est abject : on ne voit que des flatteurs et point de courtisans. Quand à la splendeur de la cour, elle frappe au premier coup d'œil; cette profusion d'or dans toutes les décorations, sur tous les habillemens, étonne, éblouit; mais il n'y a que le goût qui a droit d'être toujours admiré dans ce qu'il produit ou ce qu'il inspire, et l'on est bientôt fatigué de ces meubles plus remarquables par leur inutile richesse que par leur élégance, de ces lourdes et larges broderies qui semblent plutôt destinées à couvrir la gaucherie des parvenus qui les portent, qu'à ajouter aux grâces de la personne ou à la dignité du maintien. Au reste, on est à la cour comme à la parade : chacun prend son poste selon son rang, se tient ferme et droit jusqu'à ce qu'il ait été inspecté, et défile ensuite quand il a reçu le signal du départ. Les dames ont conservé beaucoup de la tournure française. Eh! quelle révolution, quelle tyrannie pourrait enlever à ce sexe aimable les charmes par lesquels il nous subjugue? Ne le voit-on pas, au contraire, briller par ses grâces et triompher par son courage et ses vertus, au milieu même des discordes de l'anarchie et des attentats du despotisme? Mais j'ai été beaucoup amusé de la différence qui existe entre les dames de l'ancienne cour et celles du nouveau régime. Les unes cherchent à rappeler ce qu'elles ont été, les autres à montrer ce qu'elles sont; et cependant toutes cherchent à s'imiter. Cel-

les qui étaient accoutumées aux grands airs, à l'étiquette, à la représentation, sentent qu'elles perdent en aisance ce qu'elles ont en majesté : on les voit essayer l'air d'abandon et d'assurance des autres, tandis que celles-ci, de temps en temps un peu vulgaires, modèlent sur leurs rivales leurs attitudes, leur démarche, leur port de tête. Ainsi la femme qui essaie de paraître impertinente est une dame de l'ancienne cour, et celle qui vise à la dignité est une novice appelée depuis peu aux honneurs de la présentation, et à peine initiée aux mystères de l'étiquette. Les parures! en vérité, je suis un pauvre juge en pareilles matières. J'ai vu des soieries, des velours de Lyon, des dentelles de Valenciennes, tout cela coupé à la française, pour orner des tailles élégantes et s'assortir à l'aisance et au mœlleux des mouvemens; enfin, j'ai cru voir bien des Adélaïdes... Mais, en examinant mieux, je n'ai pas trouvé ce naturel, cet air de bonté, de bienveillance qui la distinguent, enfin, ce je ne sais quoi qui annonce ce qu'elle est, par la naissance et la fortune, sans qu'elle paraisse s'apercevoir de ce qui frappe les yeux de tout le monde.

Venons à Napoléon, qui est votre héros, mais qui n'est plus tant le mien depuis que je l'ai vu de plus près. Grave et sévère, mais sans aucune majesté dans ses audiences publiques, il n'a de sourires que pour les militaires qui arrivent de l'armée, et encore ces sourires sont plutôt une grimace convulsive, que ses favoris cherchent à imiter, qu'un épanouissement gracieux de la figure. Il repond aux discours de ses corps constitués d'une voix basse, sourde, presque sépulcrale, d'un ton distrait, et avec une briéveté qui fait que quand il a cessé de parler on écoute encore, comme si l'on n'avait rien entendu. Il est cependant causeur, et même bavard; mais c'est lorsque, parlant de son système continental, il cherche à en prouver à des étrangers la nécessité et les avantages. C'est alors qu'il se croit profond et éloquent, et qu'on ne peut pas mieux lui faire la cour qu'en l'écoutant sans l'interrompre, en donnant seulement des signes

d'étonnement, d'admiration, et d'une approbation respectueuse. Il ne manquera pas de dire de son mimique interlocuteur, la première fois qu'il verra l'ambassadeur qui le lui a présenté: " Il a de l'esprit, des lumières, du sens, c'est un bon sujet; il en faut faire quelque chose. Eh! quoi, il n'est que conseiller, secrétaire ou capitaine! il mérite mieux que cela; écrivez à votre souverain. Combien de promotions n'ont pas eu chez nous d'autre cause? Je l'ai vu trois fois : la première, il me démêla dans la foule où je cherchais à me cacher, sachant qu'il n'aime pas qu'on se mette en avant pour attirer son attention. Mais j'étais sûr que je serais le premier qu'il voudrait découvrir. Il me parla de mon attachement à mon souverain, de mon administration.

" M. Montgelas, „ me dit-il sans me regarder fixement, ce qu'il ne fait jamais quand il veut paraître aimable, " vous êtes un bon serviteur; ce sont des hommes comme vous qu'il nous faut à nous autres monarques : je sais que vous êtes notre ami; j'ai souvent parlé de vous. Où logez-vous? Je dirai à Duroc qu'il vous fasse bien traiter. Vous avez vu les travaux que je fais exécuter pour l'embellissement de Paris et la commodité de ses habitans. Il faut s'occuper du peuple pour qu'il s'occupe de nous. Que pensez-vous de l'arc de triomphe, de la colonne?...„ Et sans attendre ma réponse, il se tourna vers un aide-de-camp de l'Empereur de Russie, auquel il dit, je suppose, les mêmes choses. Je fus invité, quelques jours après, au cercle de la cour; Napoléon arriva au moment où l'assemblée était complète; il commença par les dames, sans saluer l'impératrice; il leur parla à toutes; il jetait sur les jeunes un regard oblique, qui prouvait le désir, ou qui indiquait qu'il était au mieux avec elles; mais je ne lui vis jamais ce sourire qu'il ne réserve sans doute que pour ses braves. Quand il fut arrivé aux hommes, il appela son premier chambellan pour les lui faire connaître. Il passait sans saluer devant ceux auxquels il ne parlait pas; mais il s'avançait avec un léger mouvement de tête vers ceux auxquels il adressait la parole : je fus de

ce nombre. Il avança un peu dans l'intérieur du cercle et je le suivis. Il me parla de ses manufactures et des nôtres en homme qui répétait une leçon qu'il venait d'apprendre; sa volubilité était excessive et faisait honneur à sa mémoire. Oubliant un instant qu'il ne me consultait pas, et qu'il ne voulait qu'être entendu, je hasardai quelques remarques sur les caractères différentiels de l'industrie française et de l'industrie allemande ; il baissa la tête comme pour m'écouter, me regarda de côté, et me tourna le dos presque sur-le-champ. Le lendemain, il dit à notre ambassadeur : " Votre Montgelas est un excellent ministre, mais il est un peu pédant. Quand il eut fini le tour du cercle, il alla parler à l'impératrice, aux individus de la famille qui étaient là, tandis que divers groupes se formaient autour des dames, que sa présence semblait tenir dans un état de contrainte et d'effroi; car à peine osaient-elles répondre aux propos galans qu'on leur adressait. Je vis que Buonaparte n'avait par renouvelé la cour de Louis XIV. Bientôt les tables nombreuses qui étaient éparses dans le salon furent couvertes, comme par magie, de mets exquis : les chambellans, avec des listes à la main, appelèrent et firent placer tout le monde. Les tables étaient de quatre et six couverts, et parfaitement servies. Napoléon diparut après avoir vu tout le monde placé. J'ai su depuis qu'en général quand il se sent de l'appétit, il se fait servir à souper dans un appartement particulier, et qu'il fait appeler ou Duroc, ou ses aides-de camp, ou quelques jeunes gens de la cour, ou même des auteurs ou des comédiens. Alors il se met à une table particulière placée près de celle où sont assis ses convives : si leurs saillies l'amusent, il reste très-tard avec eux; il les met aux prises ensemble, et rit beaucoup des réparties que ces luttes produisent. En général il n'aime pas les jeux d'esprit, les épigrammes; il se plaît aux mystifications; et plus on arrache de bétises à un idiot qu'on provoque, plus il est content. Rapp, dont il a fait depuis un si grand seigneur, ne doit sa fortune qu'à sa bétise,

qu'à ses naïvetés; mais on se lasse de tout, et il est en exil à Dantzick, parce qu'il n'amusait plus son maître. Napoléon boit beaucoup dans ces petites orgies; et plus il rit, plus il a recours à sa bouteille de noyau de la Martinique, qui est sa liqueur favorite. Je n'ai pu découvrir si quelquefois des femmes étaient de ces parties. On m'a dit qu'il détestait la compagnie des femmes, qu'il agissait très-brusquement avec elles, et que l'influence de celles qu'il a, ou plutôt qu'il viole, n'allait guère au-delà du rapide intervalle pendant lequel il satisfait une frénésie à laquelle rien ne peut résister, mais à laquelle succède l'indifférence et presque le dégoût. On dit, cependant, que dans ses momens d'ivresse il a accordé des grâces, des faveurs, qui ont étonné la cour toute entière, qui sait combien peu il aime à obliger et à paraître bienfaisant. La troisième fois que j'ai vu Napoléon, il avait reçu de mauvaises nouvelles d'Espagne, et venait de passer en revue des corps qu'il envoyait dans ce pays. Il était entouré de généraux qui partaient et d'autres qui venaient d'arriver pour lui rendre compte des événemens de la campagne . car dans les occasions importantes, on a toujours soin de lui envoyer un officier de rang qui a assez vu et qui a assez d'intelligence pour répondre à ses mille et une questions sur chaque circonstance, chaque marche, chaque combat, chaque général et chaque corps. Ceux qui partent reçoivent de lui des promesses, des encouragemens, et un accueil assez gracieux; il semble considérer avec soupçon, avec inquiétude ceux qui arrivent. Il jette sur eux ce regard redoutable dont le feu sombre, l'immobile fixité et la pénétration concentrée semblent tenir son objet sous un charme irrésistible, deviner toutes les pensées, et suspendre en lui le principe de la vie et la puissance de la volonté. Quand il a, en quelque sorte, aspiré tout ce que peut avoir dans l'âme celui qu'il vient de scruter de cette terrible manière, il s'avance vers lui, lui fait quelques questions indifférentes, et le remet entre les mains de Duroc, qui ne le quitte pas qu'il n'ait eu la longue

audience dans laquelle, comme je vous l'ai dit, il subit l'interrogatoire le plus pénible et le plus minutieux. Des mains de Duroc, il passe dans celles des militaires espions employés par Savary, qui, au milieu du vin et des filles, surprennent les secrets qui ont échappé aux questions de l'empereur. Vous vous étonnez déjà sans doute de ce que je ne vous ai pas parlé de Joséphine, qu'on flatte beaucoup en disant qu'elle a votre tournure, vos grâces, mais qui a bien réellement votre air de bonté, et surtout votre manière de se mettre. Ce que je viens de vous dire est tout ce que j'en connais; elle parle peu, semble dans une espèce de contrainte, et donne tous les signes de la fatigue et de la souffrance. On lui montre en général peu d'empressement, et chacun en cela se modèle sur le maître. Je vous dirai, quand je vous reverrai, ce que je pense de Paris; qu'il vous suffisse de savoir que les monumens élevés par Napoléon portent l'empreinte de son caractère, qu'ils sont étonnans, effrayans, gigantesques, mais qu'ils sont sans proportions exactes et sans harmonie; que le genre de leur architecture est incohérent, bizarre, et que la construction en est si étrange, qu'en les approchant on craint d'être écrasé sous leurs ruines. Ce qu'il a fini l'ayant été sur des modèles depuis long-temps réalisés ou connus, est vraiment étonnant; c'est la seule chose qui plaise aux Français. L'aspect de Paris n'est plus ce qu'il était autrefois, la populace y est triste, les visages soucieux, beaucoup de fracas dans les environs de la cour, un grand silence, un triste repos dans les parties éloignées de la capitale. On m'a dit que la gaîté française s'était réfugiée parmi les espions de la police, parce qu'ils ne craignent personne, et que tout le monde les craint.

MONTGELAS.

N.º IX.

Espionnage extérieur.

(Suite.)

Lettres interceptées, etc., etc., etc.

A Dresde, je devais moins observer la cour sur laquelle Bourgoing et son sécrétaire d'ambassade donnent des renseignemens très-exacts, que connaître les rapports entre ce ministre et T*** et entre leurs épouses respectives. Au moyen de la lettre d'introduction enlevée au neveu de T***, qu'on retiendra, j'espère, assez long temps à Strasbourg pour qu'il ne vienne pas ici démasquer son ménechme, je fus parfaitement reçu de M. et de madame Bourgoing. Le cher neveu Albert, celui qui doit hériter de l'immense fortune du plus riche particulier de l'Europe, était atendu depuis longtemps, et quand on vit celui qui avait usurpé son nom accompagné du plus ancien chef de bureau des relations extérieures, on ne douta pas de l'identité. Madame Bourgoing m'accabla de questions sur Paris qu'elle regrette, sur la cour qu'elle ne connaît pas et où elle ne désire plus d'être admise depuis que la chère princesse de B*** en est comme bannie. " J'ai, ,, dit-elle, " des nouvelles plus récentes de la chère princesse que celles que vous pouvez nous donner. Elle vous aime comme si vous étiez son fils, mais elle se plaint de votre indifférence, et surtout de ce que vous manquez d'ambition. Si vous connaissiez son cœur, vous vous estimeriez heureux d'avoir une tante si bonne, si indulgente. Je veux vous lire sa dernière lettre; vous verrez sa sollicitude, sa tendresse pour son cher neveu, pour celui qui doit perpétuer la mai-

son de B***. „ Voici cette lettre dont il ne m'a pas été difficile de prendre copie. Je la laisse avec toutes ses fautes d'orthographe, pour lui conserver son caractère original et authentique.

“ Nous voisi revenu à Oteuil (Anteuil), ma chaire damme, bien maicomptant de V*** ou nous avons passés deu tristes moues, dans une des ele du chato, sant pouvoir communiquet avec le prinse royiale d'Aispangne qui ne san souciait guaire ni sai jean nonplus qui nous detaiste, quoiquil laugent dant nautre chato, se qui devres ce randre plu pauli à nautre aigard. Le prinse roiale ait come prisanniés, quart il na que deu personne avait lui qui ne le quit nis jour nis nui, et qui marche à sais cautais cant il ce praumaine, se qui me fandait le queur de voire ce povre prinse insi gardes et me donné ossi lidées que nous pourion bien aitre un jour come sa; puisque mintenan sais la maude de trété ensi les souverins et maime les prinses. Ah! ma chair damme, pourquoi some nous dant la quartégaurie de ses perçonâge! sa nous a portée malleure. Quart nou n'avont praisque pas û un momant de bons depuit que nous some prinse et prinsaisse. Imaginés ma chair que se tairible ampreur qui fésais si bone mine à mon mari cant il avez besoings de lui, le regarde toujour de travairs depui quil sait broullé avai lui, et maine lanvoi sercher pour lui fair des saines, cequi es bien male aprais tant de sairvice qui l'ont rendu audieu, ansorte quon lu arribues tou le male et quon lainsult. Croiriais vous quon lapelais à V*** le diable boueteu, le minega, et que les damme de provaince ne voulais pas me voir disan que je sui la fame d'un évaique; ci il étais encore ministre, sela ne serai pas ensi. On nou flatrai come on fi la premiaire foi que nous vainme issi. B*** na pas plus de rauqune qun poulait, il rie de ces chosses, mes moi je les sant. Come il savais que le prinse roiale navé que deu plas assé movait à son diné, et que come vous savé nous feson bone chaire, il lui fi proposé de lui permete de lui envoié quelque plas choisi, ce qui été trais honnaite, mes il parais que les prinse ansien

sons plu fiair que les nouvots, quart il refusa an disan quil naimez pas la quisinne des Tuilerie, se qui été male répondre, puisquil sais bien que nou some broulié avec elle. Anfain ma chair nous avont quité ce vilin endroi aprais avoir plusieur foué démandé à ce terrible ampreur de maitre faim a nautre eguezile. Ce Napauleon qui me fais une peur orible, quoiquil soit coze de mon mariage, se don lui nis moi ne nous sousion guaire, puisque sétais tout de maime entre lui et moi oparavant, eh bien, il nous ransone come si nous aitions des péis conquit. Vous savé combien nous avont de couzain, de petit couzain et otres parans parmi les aimigrais qui ont des plasse à la coure, eh bien, se vauleur là leur done des pension sur no biens, et maîme des gratification. Nous crainion bocoup que ce povre Albert, que jéme parsequil ait notre plu proche parant, soufre bocoup de tout ses saquirfisses, mes nous avont une bone some an resairve a Londre quon ne peu pas touché et qui cera une bone pouere pour la souef si on nous aute tout. Ce bon jeune home, nous le fésont voiagée jusqua ce que l'aurage se pace ou jusqua ce qun autre aurage dont B*** parle toujour, mes quil crin, viene a crévé, quart on ait bien malheureux et bien mécomptant paston. Vous le vairé et je vous le raicommande, et de lui dire combien je leme come ci jeté sa maire. A Oteuil, nous voyon peut de monde, Napauleon nous fesans espioné comme si nous étiont suspait, ce qui ce es bien dure depuis quon sai toutafait compromi. Se vilin Renault d'Angely, qui nous doigt tout, es notre plus grand enmie, ensi que Remuza qui es les porteuse de toute lé movaise comision à B***. Je voudret aitre partout alieure quici; en Russie, en Amérique, à Londres. Je croi que ce vilin Napauleon nous jouera un movai. tour. J'ai fet ladsus un rève qui ma fai une peur dont je ne suis pas ancaure revenue. „

Vous voyez par les radotages de la bonne dame ses frayeurs et ses opinions, qui sont sans contredit partagées par son époux. Il me restait à décou-

voir la lettre que Bourgoing avait reçue de mon oncle prétendu, et qu'on n'avait pu trouver sur le neveu Albert, à qui le fin renard n'en avait confié qu'une très-insignifiante, prévoyant, peut-être, qu'il serait fouillé. Bourgoing m'étudia pendant quelques jours, me sonda pour deviner jusqu'à quel point j'étais dans la confidence de son ami. Mon air de réserve et de discrétion, ma conversation riche sur tous les détails que j'avais reçus de T..., qui fut pendant si long-temps dépositaire des vues et des pensées de T***, ne laissèrent bientôt aucun doute à mon *très-habile scrutateur*. Il me prit à part, un matin que madame Bourgoing déjeûnait chez la comtesse de Bose son amie intime, et me dit : " Nous ne nous connaissons pas encore. Vous étiez dans la province et en Suisse lorsque j'etais à Paris, et d'ailleurs, je vous y aurais vu, qu'à peine pourrais-je me rappeler vos traits, à raison de ma vue basse. Lorsque j'ai quitté votre oncle, il était un des hommes les plus influens, un des ministres les plus courtisés de l'Europe; maintenant il est en disgrâce, et il jouirait comme il aime à jouir, en philosophe épicurien, de son immense fortune, s'il n'était constamment tourmenté par l'inquiétude, la jalousie, la haine du plus soupçonneux des humains, je ne dirai pas des tyrans, car c'est un mot qu'on ose à peine prononcer dans le silence de la retraite, ou dans la confiance de l'amitié, tant on est environné d'espions et de délateurs. T*** prévoit pour lui un sort misérable, et pour sa famille qui s'est réconciliée avec lui et qu'il porte dans son coeur, une proscription que les richesses qu'il lui laissera ne rendront que trop inévitable. Les despotes n'aiment pas mais ils ont des favoris, des complaisans, des Seïdes qu'ils se plaisent à récompenser quelquefois d'une maniere extravagante et aux dépens des hommes les plus riches de l'état. La fortune de votre oncle est donc une proie qui doit enrichir un jour un Savary, un Duroc, ou tel autre individu à qui son dévouement absolu aux caprices sanguinaires du tyran attirera sa faveur. On sait

que vous devez avoir la plus grande partie de cette fortune, et cela même peut compromettre votre sûreté et tromper les vues vraiment paternelles de votre oncle. Il a donc voulu à la fois vous mettre à l'abri des périls qu'il craint pour vous, et vous procurer l'instruction et les avantages que les voyages procurent aux jeunes gens. Vous irez séjourner quelque temps à Pétersbourg, où probablement vous serez en sûreté, à moins que Buonaparté, découvrant les motifs qui vous ont éloigné de la France, n'insiste pour que vous y retourniez. Votre oncle me charge en même temps de vous annoncer ses intentions, et de vous donner les conseils qu'elles rendent nécessaires. Vous deviez passer d'abord par Berlin, mais cela est inutile à nos vues, et pourrait devenir funeste. Vous ne verriez là que des douaniers et des espions. Peut-être aussi que Marsan a déjà reçu quelques ordres relativement à vous. Je ne vous croirai un peu en sûreté que quand vous serez à Pétersbourg; et si vous étiez inquiété, vous iriez sans balancer à Londres, où vous trouveriez l'hospitalité et la sûreté qui sont bannies du reste de l'Europe, et une somme dans les fonds, suffisante pour vous procurer non seulement l'aisance mais encore toutes les jouissances du luxe. A la cour de Russie, vous rechercherez, autant que vous pourrez, la société des hommes qui ont de l'influence sur l'Esprit d'Alexandre, afin que ce prince qui, quoique susceptible de courage et de grandeur d'âme, est sujet à abandonner un peu trop le soin des affaires de l'état à ses ministres, se rappelle votre nom, et empêche que vous ne soyez la victime d'un coup d'état, dans le cas où il serait demandé à Romanzow qui, sans aimer la France ni Napoléon, ne sait rien refuser à ce dernier. Kourakin, qui était ministre de l'intérieur, n'est plus en place; mais sa disgrâce n'est qu'apparente, et elle a été accordée à la jalousie de Romanzow qui craignait l'influence réunie des deux frères, et à l'inquiétude de Napoléon qui sait que Kourakin, qui est très-versatile, deviendra Anglais aussi facilement et avec aussi peu de

raison qu'il était Français il y a quelque temps. Evitez Caulaincourt qui est un mauvais homme, un vil exécuteur des plus atroces desseins, et que l'empereur Alexandre déteste. Voyez Lesseps, le doyen des diplomates, cœur droit, esprit borné, mais très-ami de votre oncle. Je lui écris, sans cependant lui dire nos craintes et nos vues. Il peut vous donner des conseils sur la manière de vous conduire. Il vous fera faire aussi des connaissances utiles et agréables, attendu qu'il est très-aimé de la classe moyenne, et surtout des négocians. J'oubliais de vous dire qu'Alexandre a des préventions contre votre oncle, et qu'il l'a long-temps regardé comme l'auteur de la dissolution de l'Europe et le conseiller intime de Buonaparte; mais il est à croire que maintenant il est désabusé de cette idée, car le système de décomposition générale a été suivi avec plus d'activité depuis la disgrâce de votre oncle, que pendant son influence qu'on a d'ailleurs beaucoup exagérée. Je vous donnerai la dernière lettre de votre oncle. Vous y verrez ses sollicitudes pour vous, ses craintes pour lui, les tribulations qui troublent la fin d'une existence si extraordinaire et si orageuse. Quant à moi, je suis ici sans être exposé aux désagrémens qui, dans d'autres cours, affligent tant de mes collègues qui ont des principes et de l'honnêteté. J'ai trouvé la soumission tout établie, et je ne suis pas obligé de recourir à des notes violentes ni à un espionnage révoltant pour assujettir la marche de ce gouvernement aux calculs et aux volontés de Napoléon. J'attends ici une de ces révolutions telles que celui-ci en opère tous les ans sur quelques états de sa création : mais cela aura lieu sans crise pour le gouvernement et sans honte pour moi qui serai à peine instrument secondaire dans ce changement. „

Vous pensez que je recueillis soigneusement toutes ces confidences du bonhomme, et que je n'insistai pas pour rester plus long-temps à Dresde, dès que je me trouvai en possession de la présente missive de mon oncle supposé.

*Lettre du prince de B*** à Bourgoing.*

Auteuil, le 22 janvier 1811.

Le courrier Fontaines est sûr; il vous porte cette lettre, vous pouvez lui remettre votre réponse lorsqu'il reviendra de Pétersbourg. C'est dans les plus obscurs des subalternes qu'on remarque ce souvenir du cœur ou de l'imagination, qu'on appelle reconnaissance. Il n'y a en point dans des rangs plus élevés; ou du moins quand on en trouve, c'est un phénomène moral. Si je n'avais pas connu Le Hoc, cet ami fidèle qui ne m'a jamais plus recherché que dans ma disgrâce, et qui m'a été enlevé par la mort, au moment où, n'étant plus occupé des affaires publiques, j'appréciais davantage les charmes de sa société, si je ne vous connaîssais pas, oh! combien je haïrais les hommes! Vous me félicitiez, dans une de vos dernières lettres, de mon retour dans ma retraite chérie, et vous compariez mes loisirs à ceux d'Horace. Comme on juge mal, de loin, les choses même qu'on connaissait le mieux quand on pouvait les observer de près! Eh quoi! c'est vous qui croyez aux charmes de mes loisirs, et à la possibilité de mon repos? Mon respectable ami, vos désirs trompent votre raison, et votre cœur obscurcit votre jugement. Non, je n'ai pas, je n'aurai jamais les loisirs d'Horace : je ne vis pas sous Auguste, et je ne suis pas protégé par Mécène... Mécène! combien de fois on m'a prodigué ce nom, que j'ai quelquefois mérité par la protection que j'ai accordée aux talens, mais qui ne s'appliquera jamais entièrement qu'à un ministre honoré de la confiance d'un souverain libéral et éclairé, et qui peut employer une partie des trésors de l'état à l'encouragement des lettres et des arts! Sous le régime où nous vivons, quelques récompenses pompeuses excitent l'émulation, mais ne l'alimentent pas; et en dotant d'une manière extravagante un petit nombre de talens heureux ou protégés, provoquent la jalousie des autres,

perdent, par un excès de découragement... Mais de quoi vais-je m'occuper, et dans quelles digressions s'égare mon esprit! Dois-je me rappeler que j'ai été ministre? En vérité, je conçois que d'Argenson; disgracié, mourut d'ennui et de douleur au milieu de sa magnifique retraite et de toutes les jouissances qui auraient dû lui faire oublier l'ingratitude ou l'inconstance de son maître.. Mais il l'aimait; et moi, puis-je aimer le mien? J'éprouve cependant qu'il est difficile d'oublier ce qu'on a été, lorsque surtout on ne vous le rappelle que par l'inquiétude avec laquelle on vous surveille, et par les caprices auxquels il faut se soumettre: alors la persécution ajoutée à l'ingratitude, froisse le cœur, décourage l'esprit, abat les facultés et empoisonne tous les instans de la vie. Je ne montre pas publiquement tout ce que j'éprouve, tout ce que je souffre; mais combien ces sourires de satisfaction, par lesquels je cherche à tromper la malignité, à décourager l'envie, coûtent à ma sensibilité! Et quand j'ai entendu dire autour de moi que je supporte ma disgrâce avec une fermeté stoïque, et que je jouis en épicurien de mon repos, je vois que j'ai rempli mon but; mais j'éprouve aussi que je suis loin d'avoir la tranquillité que j'affecte. Avant d'entrer dans les détails de ma situation, je dois vous parler d'un objet qui occupe vivement mon cœur et mes pensées. Vous connaissez ma fortune, je dois dire mon immense fortune, amassée par les calculs les plus hardis mais les plus sûrs, et due en partie à ma situation, qui m'a permis de prévoir les événemens de l'Europe, et de spéculer sur les chances financières qu'ils devaient produire. Tout le monde nomme celui qui doit en hériter, et moi seul je connais celui à qui elle est destinée si elle reste à ma disposition. Vous connaissez ce que, dans un moment d'orgueil, que j'ai payé bien cher, j'ai fait pour l'agrandissement ou l'illustration de ma famille. Je cédai, dans cette circonstance, aux instances de l'Empereur lui-même, qui, avec cette finesse qui n'appartient qu'à lui, voulant m'associer

à des rêves que je regardais comme extravagans, et se jouer ensuite de mon imprévoyance ou de mon erreur, me proposa d'allier la branche aînée de ma maison à celle de Courlande, et me fit entrevoir les suites éventuelles de cette alliance. A peine eus-je tombé dans ce piége, que je fus obligé de donner aux nouveaux mariés les moyens de soutenir leur rang avec éclat, et ce qui vous étonnera, c'est que tous les sacrifices que j'ai dû faire pour cet objet, me furent commandés par Napoléon lui-même, qui, avec ce sourire effrayant qui n'appartient qu'à lui, me disait : " J'ai promis à la duchesse, en votre nom, pour cent mille écus de diamans, un carrosse de parade, des chevaux, enfin tout ce qui doit lui montrer qu'en s'associant à votre famille elle a fait une bonne affaire. Plus, douze mille louis par an, sauf à augmenter si cela ne suffit pas. Que feriez vous de votre argent, si je ne me chargeais pas de l'employer ainsi? Vous avez un bon cœur, c'est vous rendre service que de l'exercer dans des actes de bienfaisance. „ Cette mystification, fait à un homme qui depuis vingt ans est appelé le mystificateur de l'Europe, amusa beaucoup la cour de Napoléon et celle des rois ses amis ou ses vasseaux. Malheureusement, je la vengeai par une autre, qui n'a que trop réussi, puisqu'elle a produit une disgrâce et éveillé dans le cœur le plus irritable, je n'ose pas dire une haine réelle, car je n'existerais plus; mais des soupçons, un mécontentement dont je serai peut-être la victime. On a beaucoup fait de conjectures là-dessus; personne n'a approché de la vérité : c'est un secret qui existe entre Napoléon et moi, et que nous ne sommes ni l'un ni l'autre disposés à révéler, lui par amour-propre, et moi par prudence. Le duc de Courlande (de notre façon) a donc été équipé, à mes dépens, d'une manière magnifique et digne d'un souverain; mais, oubliant ce qu'il me devait, il n'a presque pas mis de bornes à ses dépenses, et par conséquent à ses demandes, en général accompagnées de l'éternelle et fâcheuse remarque, que cela ferait plaisir à l'empereur. J'ai souvent cé-

dé,

llé, et quelquefois refusé ; mais en même temps j'ai pris des précautions pour punir l'indiscrétion de mon neveu, et dérouter la maligne générosité de l'empereur. J'ai fait venir près de moi un autre de nos neveux, jeune homme de beaucoup d'espérance. C'est lui que vous verrez dans quelques jours ; c'est à lui que je destine les sommes que j'ai placées à l'étranger, et dont vous seul connaissez le montant ainsi que les particularités. (*Ici sont les détails de la conversation de Bourgoing, tels qu'ils ont été rapportés par l'espion voyageur. Nous ne les répéterons pas.*)

Maintenant que je vous ai communiqué mes desseins et mes sollicitudes au sujet de ce cher objet de mes espérances, dont le bonheur futur embellit mon avenir, je vais vous tracer rapidement notre situation.

Notre situation ! Je ne vous dirai pas ce qu'elle était ni ce qu'elle aurait dû être, je vous l'esquisserai telle que je la vois, mais je ne ferai que l'esquisser : c'est un sujet trop affligeant pour que j'aime à m'y arrêter. Mon influence, celle de nos amis, de notre parti, est à peu près éteinte ; nous ne tenons plus au gouvernement que par nos souvenirs, que par quelques places qu'on nous a laissées, parce qu'on ne pouvait nous les ôter sans faire un éclat, ou parce qu'on n'a encore trouvé personne pour les remplir. J'ai ri de Siéyes, de Rœderer, de Marbois qui tous ont été trompés et même joués ; je rirais de moi qui ai été encore plus déçu qu'eux, si comme eux je pouvais être oublié, ou si les secrets dont je suis dépositaire n'éveillaient pas constamment l'inquiétude de Napoléon. Celui-ci a voulu prouver que les hommes qu'on croyait ses conseillers et ses guides, n'étaient que des agens auxquels il donnait l'impulsion, et qui n'avaient sur la marche des affaires qu'une influence réglée par sa volonté et calculée d'après leurs talens. C'est pour rendre cette preuve complète que, depuis ma disgrâce, il m'a presque toujours tenu éloigné du foyer du gouvernement, afin qu'on ne pût pas même supposer qu'il avait

recours à mes conseils. Et cependant, malgré la distance où il me plaçait, que de courriers ne recevais-je pas de lui pour des renseignemens, que tous ses commis réunis ne possédaient pas, et qui restent dans la mémoire d'un ministre qui a tout vu par lui-même, et auquel se rattachent toutes les branches de son administration? Napoléon ne veut pas des administrateurs, il ne veut que des commis; prenant pour de l'expérience ce qui n'est qu'une dangereuse facilité, il croit faire les affaires quand il ne fait que trancher les difficultés sans les résoudre. Il ne sait pas qu'une administration qui n'a pas d'ensemble, qui ne repose pas sur des principes stables, ne peut marcher long-temps, qu'elle éprouve d'abord des tiraillemens produits par l'incohérence de ses mesures, et qu'ensuite elle tombe dans une désorganisation que le despotisme peut bien pallier un instant, mais qui bientôt ne laisse que des ruines qu'il est impossible de rassembler. Si jamais, comme je n'en doute pas, cet homme applique au militaire ce qu'il a appliqué au civil, s'il veut des sergens et non des généraux, alors sa perte est inévitable et tout tombe avec fracas pour ne se relever jamais, ou pour être reconstruit sur un autre plan. Lorsque nous le portâmes au pouvoir, nous crûmes que tôt ou tard il serait saturé de gloire, et nous nous proposâmes de lui laisser le plaisir de gagner des batailles pendant que nous organiserions l'empire. Nous prenions sa pétulance pour un effet de sa jeunesse, son instinct despotique pour un résultat de l'habitude où il était de commander à des soldats; nous crûmes même que quelques petites cruautés qui échappèrent à la prudence dont il s'enveloppait, étaient excusables dans un homme qui avait assisté à tant de boucheries en Europe et en Afrique, et que tourmentait encore un reste d'effervescence révolutionnaire. Mais son caractère s'est dévoilé successivement d'une manière aussi alarmante pour l'exécution de nos projets, et pour la durée de notre systême, que nuisible à ses propres intérêts.

A mesure que cette activité qui le porte à vou-

loir tout connaître et tout conduire, s'est développée en lui, il a échappé à tous les conseils et a fini par franchir toutes les limites. Il a cru, comme tous les hommes qui ont un besoin irrésistible de dominer, qu'en prenant dans ses mains toutes les ramifications du pouvoir, il l'exercerait avec plus de vigueur, et il a regardé comme autant d'entraves que lui opposait notre ambition, ces calculs auxquels nous voulions assujétir sa marche. Ce n'est pas qu'il ne reconnaisse secrétement que nos efforts ont crée son autorité, et que nos conseils l'ont agrandie ; mais il la regarde maintenant comme solidement établie, et il croit, dans son aveuglement, que seul il est capable de la maintenir, et qu'il a plus à craindre de l'accroissement de nos prétentions que de la marche des événemens. Parce qu'il a assisté à tous les conseils, il croit avoir acquis toutes les connaissances, et parce qu'il a quelquefois relevé de ces erreurs, que les ministres commettent volontairement, pour que le souverain en attribue la découverte à sa perspicacité, il s'est cru plus éclairé qu'eux. S'il n'y avait que l'inconvénient de son amour-propre, la machine pourrait aller quelque temps d'après l'impulsion que nous lui avons donnée : mais son caractère! C'est là ce qui nous fait frémir tous; car si nous échappons à ses fureurs, nous serons enveloppés dans les catastrophes qu'il accumule et prépare autour de lui. Que penser d'un homme qui m'a trouvé trop scrupuleux pour servir ses projets, et qui a cru que Fouché était trop humain pour les circonstances actuelles? Champagny est moins que rien, il sert à tirer du porte-feuille les pièces qu'on lui demande; Duroc est le vrai ministre; Savary complette le trio qui gouverne la France, et qui aspire à dominer le monde. Dans quelles mains grands Dieux! sont donc tombées les destinées des hommes!

Il ne faut plus parler de constitutions, de droits, de garanties, de représentations du peuple : ces idées, ces mots le font frémir, et le lâche Regnault de St. Jean d'Angély, et cette autre femmellette

que Napoléon a décorée du titre de Duc de Bassano, sont les premiers à ridiculiser tous les principes pour le triomphe desquels nous avions ensemble combattu. Nous voulions bien, à la vérité, un peu de despotisme après une si grande révolution, mais aurions-nous jamais pu vouloir cette tyrannie sombre, jalouse, cruelle, impétueuse, incessante, qui brise ses propres instrumens, et qui ne veut que des bourreaux pour délégués? Cette réforme n'a encore dépravé que la tête de l'état, mais elle va s'étendre rapidement jusqu'aux dernières ramifications de l'administration, et alors l'oppression tombant sur tous les individus, elle deviendra intolérable, et produira une crise qui enveloppera tout l'empire dans ses terribles éclats. Les finances, la police, le culte, les affaires intérieures, tout est conduit avec une violence qui est également opposée aux vrais principes du gouvernement et au caractère des peuples. Si l'on a besoin d'argent, on fouille dans toutes les caisses, on bouleverse l'ordre de la comptabilité, on confond tous les emplois, on reçrute le trésor en imposant des rançons sur les tributaires, ou des taxes sur les administrés, qui tarissent les sources de l'industrie en appauvrissant toutes les classes, en desséchant tous les canaux. Si quelques résistances s'opposent à la marche aveugle et tyrannique de l'administration, tout est menacé, un voile de terreur enveloppe l'empire : innocens et coupables, tous tremblent à l'aspect d'un pouvoir qui se croit fort, parce qu'il est terrible, et irrésistible parce qu'il est emporté.

Cette marche peut réussir tant que le désespoir n'éveille pas dans les cœurs le besoin de la résistance; mais quand ce moment arrive, quand on trouve moins de péril à braver une tyrannie implacable qu'à se soumettre à ses exécutions, il n'y a bientôt plus de gouvernement; et la furie des peuples s'exerce sur ce qu'ils ont le plus redouté. La même frénésie a dicté les mesures qu'on a prises relativement au culte. Depuis le dernier attentat commis contre le Pape, pour s'emparer en même

temps du domaine de l'église, et en détruire à jamais le chef, il existe dans le clergé que nous avons eu tant de peine à amalgamer, une scission réelle et d'autant plus alarmante, qu'elle n'est plus ici produite par des doctrines qui admettent des disputes théologiques, mais bien par une séparation prononcée entre les prêtres qui se sont vendus effrontément à un despotisme qui ne veut plus de religion que celle qu'il va établir, de dogmes, que ceux qu'il va consacrer, et les fidèles adhérens de l'église, d'autant plus fondés dans leurs plaintes, qu'on a violé toutes les promesses qui leur avaient été faites, et introduit non pas seulement un schisme dans les doctrines religieuses, mais un système qui les bouleverse toutes. On ne me reprochera pas d'aimer le pape : mais, sans l'aimer, je ne voulais pas qu'il fût renversé, parce que c'est la persécution qui le rend puissant. Pour conjurer tous les périls accumulés par tant d'outrages faits à Dieu et aux hommes, on compte sur le devouement de l'armée, sur des succès militaires qui, à ce qu'on croit, justifient tout, ou du moins imposent silence aux plaintes et aux réclamations. Mais si l'armée commence à donner des signes non de mécontentement, mais de lassitude et de dégoût ; si ses chefs éclairés sur le sort qui les attend ou sur les droits que leur donnent leurs services, commencent à vouloir un repos honorable et flatteur, et des honneurs dont la durée ne dépende pas d'un caprice ; si la fortune abandonnant les drapeaux pour lesquels elle a eu une constance si extraordinaire..... Adieu, je vous abandonne aux réflexions que vous suggéreront ces hypothèses, et je m'estimerai heureux que vous me les communiquiez. Tout se trouble maintenant dans mon cerveau ; le passé me semble comme un rêve, le présent pèse sur moi, et l'avenir me remplit d'effroi.....

N.° X.

Espionnage extérieur.

(Suite.)

Je quittai Dresde comblé des bénédictions et des vœux de ce couple benin, et après avoir traversé des chemins affreux, j'arrivai à Pétersbourg. J'allai voir Lesseps avant de me présenter chez Caulaincourt. Je voulais qu'on épuisât toutes les conjectures sur ma personne, sur les motifs de mon voyage , avant de me répandre dans les cercles de la cour, et dans les assemblées de la capitale, et surtout qu'on se persuadât bien que je n'étais pas un émissaire de l'empereur Napoléon. Je restai donc à peu près caché, n'ayant pour moyen d'instruction que la conversation de Lesseps et pour délassement que la société mitoyenne à laquelle il m'introduisit. Je remarquai parmi les Russes qui n'ont pas ce masque si facilement emprunté par les courtisans, une haine profonde pour la France et le persuasion qu'avec des chefs habiles et une bonne organisation militaire la nation russe dominerait bientôt l'Europe. Cette idée peut avoir des suites funestes si elles se propage dans toutes les classes, et si on ne la déconcerte pas bientôt par quelque tentative éclatante et audacieuse. L'Empereur Alexandre est très-aimé, et s'il reprenait le caractère chevaleresque qui l'avait rendu successivement le partisan de l'Angleterre , l'allié de l'Autriche et l'ami de la Prusse, il est a craindre qu'il n'obtienne de la noblesse les plus grands secours et du peuple les plus courageux efforts. On remarque ici toutes les nuances de la civilisation. La populace en est le premier degré et la noblesse le dernier échelon; les nuances intermédiaires sont les plus intéres-

santes parce qu'elles montrent en quelque sorte les progrès graduels des sciences, des lumières, des arts et de l'esprit public. Si jamais elles s'amalgament entièrement avec les classes moyennes de l'Etat, et leur donnent une physionomie prononcée, les Russes deviendront un peuple, ils pourront un jour être les héritiers des Français et *briller à leur tour sur la terre.* Il n'y a pas de temps à perdre pour arrêter cette marche rapide qui entraîne vers l'indépendance une nation qui, lorsqu'elle n'était composée que d'esclaves et de tyrans, que de serfs et de nobles, n'était susceptible que d'une fureur aveugle, d'une ardeur sauvage; mais qui, en s'éclairant sous un gouvernement doux et paternel, s'organise insensiblement comme les autres sociétés européennes, et aura sur elles l'avantage de sa force et de sa simplicité natives.

Ce qui vient à l'appui de cette trop probable hypothèse, c'est le succès qu'a obtenu une adresse emphatique à la nation russe qu'on attribue à un vieux conseiller aulique et dans laquelle l'Empereur est ouvertement invité à rompre avec la France et le peuple russe à délivrer l'Europe. Ma prochaine dépêche contiendra cette pièce moins remarquable par les idées dans lesquelles il y a plus d'enflure que d'élévation, que par l'audace avec laquelle elle est écrite, et les injures peu déguisées qu'on y prodigue à l'empereur Napoléon.

Enfin, après avoir gardé une espèce d'incognito, j'ai vu Caulaincourt qui, parfaitement déçu par les précautions que j'avais prises pour qu'il partageât sur mon compte l'erreur commune, m'accueillit comme le neveu d'un ministre disgracié. Il ne put se refuser cependant à me présenter à la cour, ce qu'il fit d'assez mauvaise grâce, et sans m'adresser ensuite l'invitation d'usage. J'aime son dédain, parce qu'il m'a donné le droit et la faculté d'observer tout avec plus de liberté. L'Empereur me reçut froidement; mais je suppose que, disposé depuis en ma faveur par l'éloignement que m'a montré Caulaincourt qu'il abhorre, il eut l'intention d'effacer l'impression que m'avait faite son premier ac-

cueil par celui que je reçus de lui chez Madame de Nariskin à qui je fus présenté quelques jours après. Il me demanda si T.... (car il ne l'appelle jamais prince de B....), était aussi voluptueusement épicurien qu'on le lui avait dit, quelle maison il habitait maintenant, s'il déployait beaucoup de luxe et s'il était vrai que l'empereur Napoléon lui eût désigné un héritier. A cette dernière question, je répondis par la négative, et pour le satifaire sur les autres, j'appelai à mon secours tout ce que j'ai lu dans l'histoire, dans les romans, les *Nuits Arabes*, même les *Contes des Fées*, sur le luxe de la table et des ameublemens, pour m'aider dans la description que je donnai de la manière dont vit l'évêque sybarite. L'Empereur s'amusa beaucoup de mon récit. sans paraître en remarquer les invraisemblances. Cependant j'ai su depuis qu'il avait dit: „ Perigord m'a beaucoup fait rire; il débite ses gasconnades avec une confiance qui est plus piquante encore que leur exagération. „

On sait déjà, sans doute, que ce n'est guère que chez cette dame, que l'empereur rompt cette taciturnité qui depuis quelque temps est sa disposition habituelle. J'ai voulu en connaître la cause que je soupçonnais déjà, et avec cette adresse qui m'a toujours gagné la confiance des femmes, je suis parvenu à obtenir de la belle Nariskin les confidences suivantes: " J'espére „, me dit-elle un jour, " que vous n'êtes pas du nombre de ces vilaines gens qu'emploie Caulaincourt; non, vous n'en êtes pas, je m'en suis assurée; il ne vous aime pas, et au lieu de vous employer comme espion, il vous espionne. Chaque fois que je rencontre ce misérable en société, je lui trouve une odeur cadavéreuse, je m'éloigne de lui comme d'un reptile venimeux. Comment se peut-il que votre oncle ait permis qu'on nous envoyât un pareil monstre? Depuis qu'Alexandre a été forcé de l'admettre à sa cour, il ne peut supporter ces airs avantageux, cette effronterie qui est la dernière ressource des scélérats démasqués, et surtout cette affectation avec laquelle il porte le grand aigle de la légion d'hon-

neur sur la décoration de Saint-André, ce qui est à-la-fois une insulte pour les Russes et une preuve de sa mauvaise éducation. On le voit, on est obligé de le voir, puisqu'il représente cet empereur qui nous fait peur à tous; mais on est loin de le recevoir aussi souvent qu'il voudrait le persuader; et, combien de fois sa voiture, arrêtée devant le palais, a fait croire qu'il était chez l'Empereur, tandis qu'il ne faisait qu'en parcourir les vastes corridors, et redescendre ensuite au bout d'une heure, sans qu'il eût vu d'autres personnes que les gardes, les heyducs et les valets! J'ai vu souvent l'empereur Alexandre, qui a plus de caractère et de fierté qu'on ne lui en suppose, frisonner en voyant cet assassin prendre la main de l'Impératrice ou des grandes duchesses pour danser avec elles au bal de la cour. Il est hideux sous ses riches broderies; sa tournure est celle, non d'un brigand, il est trop lâche pour qu'on lui donne ce titre, mais d'un valet de bourreau. Son front chauve, ses cheveux noirs et gras, sa taille grande et maigre s'assortissent parfaitement à son caractère atrabilaire, envieux, orgueilleux et féroce. Malgré sa magnificence apparente, il est le plus avare des hommes; il fait de l'argent de tout, et quand il donne une fête, il en adresse à sa cour un compte double de ce qu'il y a dépensé. Voleur et assassin en même temps, voilà vraiment de belles qualités pour un ambassadeur! Vous avez été présenté, hier, chez la princesse Viasemsky, n'y retournez plus, cela vous nuirait : Caulaincourt n'en sort pas : il fait l'amour à la petite fille de la princesse qui se moque de lui, et confie tout ce qu'il lui dit à son époux qui en rend compte à l'empereur. Mais la vieille maman l'aime parce qu'il ressemble à un de ses anciens amans. Excepté cette maison-là, il n'est reçu nulle part. Je crois, en vérité, qu'il veut trancher du Napoléon, car il agit avec ses secrétaires et ses laquais comme on nous dit que cet empereur traite les personnes qui l'entourent. Mais ce qui est supportable dans l'un, parce qu'il est puissant et absolu, n'est plus qu'une méprisable insolence dans un subalterne. Il a le même

ton arrogant avec les ministres des puissances dépendantes de la France, qu'il traite à tous égards comme ses laquais, puisque dans les fêtes qu'il donne, il les oblige de se tenir debout et de servir des assiettes aux dames. Je sais bien qu'il y en a parmi eux qui méritent peu d'égards; je suis sûr cependant que Napoléon, malgré tout l'orgueil qu'on lui prête, se conduit mieux avec eux que cet impertinent valet. Laissons ce sujet sur lequel je n'ai insisté que parce que c'est la première fois que j'ai pu soulager mon cœur avec un Français, et dire ce que je pense de ce vilain homme. Notre Empereur vous aime, il aime votre gaîté, votre franchise qui le réconcilient, dit-il, avec votre oncle. Savez-vous que nous sommes très-effrayés, très-mécontens? Depuis le fameux mariage, on traite la Russie sans ménagemens. On veut enlever à notre Empereur toute liberté, on veut le brouiller entièrement avec les grands propriétaires, avec ses sujets, et cela dans un pays où les souverains ont beaucoup à redouter des intrigues de cour, s'ils provoquent trop de mécontentemens contre eux. Toutes ces considérations rendent Alexandre triste et soucieux, il n'aime pas le séjour de la capitale où il ne voit pas beaucoup d'empressement pour lui, où on l'accuse des maux qu'ont produits les concessions qu'il a faites à la France; il n'est bien nulle part; il est inquiet, tantôt il visite un port, tantôt une manufacture, un arsenal. Si on le heurte trop, on réveille son caractère qui a perdu un peu de son élasticité depuis les malheurs de la guerre. On a tout fait, depuis quelque temps, pour réveiller son énergie par l'insulte et la menace. Avec la connaissance qu'on avait de sa bonne foi, on a cru pouvoir tout obtenir de lui au nom des promesses qu'il a faites, des traités qu'il a conclus. On a su qu'il tenait beaucoup aux vues d'agrandissement indiquées par Pierre-le-Grand, et développées par Catherine, et dès lors on lui a offert les moyens de les réaliser. Mais tandis qu'on lui faisait ainsi employer ses forces, ou plutôt les épuiser dans des entreprises impolitiques, on lui a imposé des sa-

crifices réels pour des avantages imaginaires ; on lui a demandé de se lier à un système qui lui ôte toute popularité, et qui, bientôt le priverait, à raison du mécontentement public, de défendre son trône s'il était menacé. Voilà ce que je ne cesse de lui représenter; voilà ce que me dit sans cesse Strogonoff qui a entrepris de rendre l'Empereur au sentiment de son honneur et de ses intérêts. Vous sentez bien que je ne fais ici que répéter la leçon qui m'est faite, et que balancer autant qu'il est en moi, l'influence de Romanzow, qui a pour appui le parti français, et qui a tout obtenu jusqu'à présent de l'Empereur, par la peur qu'il lui fait de Napoléon. Mais son crédit baisse depuis quelque temps, et s'il ne fait pas volte-face, il sera bientôt disgracié. Je ne jurerais pas cependant que, voyant combien on est partout inquiet et mécontent de la direction qu'il donne au gouvernement, et combien il est difficile d'obtenir de notre Empereur les nouvelles concessions que demande Buonaparte, il ne changeât tout à coup de marche, et ne se fit près de son maître un mérite de l'avoir averti des périls créés par les mesures qu'il lui a conseillées lui-même. „

Voilà, en substance, ce que me dit l'aimable dame qui, vous le voyez, sait assez bien répéter sa leçon, et appartient toute entière au parti anti-français. Au reste, je sais que l'Empereur lui parle peu d'affaires, et que, quand elle veut l'en occuper, il lui dit : „ Je viens ici pour échapper aux pressentimens fâcheux qui me tourmentent, et non pour les y retrouver encore plus tristes et plus alarmans. „

En général, je crois que Caulaincourt a montré ici trop de despotisme, et quelquefois trop d'emportement, qu'il n'a pu se concilier la noblesse, et encore bien moins le peuple, et que par le ton qu'il a pris, il a donné trop tôt l'éveil sur les projets ultérieurs qu'on a sur la Russie. Son orgueil ne s'étend pas seulement sur des personnes qu'il faudrait ménager, mais il repousse encore, par sa hauteur, celles qu'il devrait employer. Tous les agens su-

balternes de l'ambassade, et ils sont très-nombreux, sont dégoûtés de la manière dont il les traite. Il reçoit leurs rapports sans les examiner, et leurs communications sans les approfondir. Les trois médecins qui avaient été dernierement envoyés par le ministre des relations extérieures, pour être placés chez des personnages influens de la cour, sont ici sans place et sans argent. Ils viennent faire leurs lamentations chez Lesseps qui leur donne quelques secours et entretient leurs espérances; car il sent de quelle utilité ces hommes peuvent être en Russie. J'ai fait parler, par R...., à Caulaincourt, pour qu'il s'occupât de cet objet, (car vouz pensez que je me tiens à une trop grande distance de monsieur l'ambassadeur, pour qu'il suppose que je m'occupe de pareils détails) il a répondu qu'il ne pouvait entrer dans de pareilles minuties; qu'il avait recommandé ces médecins à des dames qui les avaient trouvés trop vieux et trop graves, et que des seigneurs qui en auraient besoin, ne voudraient pas les prendre sur sa recommandation. " Je sais, „ a-t-il ajouté, " que le prince Dolgorouki a besoin d'un et même de deux médecins; mais il se gardera bien d'en prendre parmi des hommes qui, étant venus spontanément en Russie, sont, par là même, soupçonnés d'y avoir été envoyés pour un but politique, et sur le front desquels le mot *espion* est écrit en gros caractères. Qu'ils retournent à Berlin : qu'on leur envoie des passe-ports sous d'autres noms, alors je pourrai en tirer parti et les faire appeler en Russie de manière a déguiser leur mission et à la rendre utile. Je ne sais pas comment tout va dans les bureaux : si je demande des musiciens, on m'envoie des médecins; si j'ai besoin de danseurs, on m'envoie des auteurs. Je suis trois mois quelquefois, sans nouvelles et sans envois, et tout-à-coup je suis encombré de gens qui arrivent pour être employés par moi, de communications à faire, de notes à transmettre : tout va chez nous par sauts et par bonds..... „ Vous voyez que le sieur Caulaincourt fait le censeur et joue le mécontent.

Il me reste peu à faire ici, il y a peu d'élémens pour une tête active. La cour est enveloppée de pronostics qui lui donnent un triste aspect, parce qu'ils rendent le souverain soucieux. On se dit à l'oreille que Napoléon a des vues sur la Russie, qu'il cherchera à prendre Pétersbourg, pour faire oublier qu'il n'a pas encore conquis l'Espagne. Les vrais Russes disent : " Nous nous défendrons jusqu'au dernier soupir; nous imiterons les Espagnols et les Portugais. „ Les indifférents, les efféminés, les métis, et ceux-là sont en grand nombre, disent: " Mais cela est impossible; Napoléon est l'ami de cœur d'Alexandre. „

N.° XI.

Cercles de la Cour, Audiences, Entrevues, Entretiens, etc., etc.

Au cercle de la cour, le 12 avril au soir, l'empereur s'est approché successivement de tous les envoyés de la confédération du Rhin, et s'est entretenu avec eux de ce ton affable qui lui est si naturel. S. M. a dit ensuite quelques mots qu'on n'a pas entendus à l'ambassadeur de S. M. Prussienne, et tout à coup s'avançant vers l'ambassadeur de Russie, elle lui a parlé d'une voix haute et d'un ton ferme, ainsi qu'il suit:

« Eh bien! prince Kourakin, que me dit-on? qu'apprends-je? Quoi! votre empereur veut donc faire la paix avec les Turcs, avec ces coquins de Musulmans, qui sont autant les ennemis d'eux-mêmes que du systême européen! Il en est bien le maître sans doute; il est bien le maître d'abandonner ces riches provinces, ces positions militaires qui auraient appuyé la gauche de son empire sur l'Euxin, et dont la possession entrait dans le systême dont il a hérité du grand

Pierre et de la grande Catherine. Je les lui abandonnais ces possessions, je ne les lui aurais jamais redemandées, parce que je l'aime. Mon beau-père d'Autriche voyait cet agrandissement avec peine; je l'aurais calmé, je l'aurais indemnisé, parce que je voulais du bien à la Russie. La paix, si votre empereur la conclut, change entièrement mes intentions, parce qu'elle me dévoile les siennes. Sans doute, la paix doit être le but d'un souverain, mais il faut qu'elle vienne à la suite de quelques victoires, et le vôtre en a-t-il obtenu? J'ai vu des marches, mais point de batailles décisives; vous avez pris des forteresses sur le Danube, cela est vrai; mais il en reste encore à prendre, et d'ailleurs il vous faut des embouchures : les avez-vous? Dites à votre empereur que ce n'est pas par le repos qu'on conserve ou qu'on agrandit les empires. Depuis que le sort de l'Europe a été fixé par des batailles, il faut que les princes agrandissent leurs états par l'épée : il faut de grandes puissances; il n'y a que les grandes familles qui prospèrent. J'ai proclamé votre maître l'empereur du Nord, cela lui montrait ce que je voulais faire de lui, son existence était nécessaire à mon système; mais s'il veut en sortir, je changerai mes vues, je porterai à d'autres puissances les faveurs que je lui destinais. L'entrevue du Niémen avait laissé de bonnes dispositions dans le cœur de mon frère Alexandre, il m'avait promis de ne plus écouter les conseils d'un Strogonoff, d'un Soltikoff qui sont vendus aux Anglais; il m'avait promis de ne plus traiter avec les Anglais, d'annihiler leur influence! Point du tout : j'apprends qu'elle se ranime, et qu'on est tout Anglais à Pétersbourg. Un prince qui souffre chez lui une influence étrangère, n'est plus roi, il n'est que le jouet de quelques espions et de quelques flatteurs. Prince Kourakin, je gouverne par moi-même, je gouverne seul, je ne suis pas gouverné, j'ai beaucoup appris en gouvernant. J'avais donné à Erfurth, à mon frère de Russie, quelques conseils qui l'ont rendu puissant et respecté tant qu'il les a suivis; mais le parti anglais l'a gâté, j'ai peur

qu'il ne se repente. L'Autriche aussi était soumise au parti que les Anglais se font toujours partout où l'on reçoit leur or et où l'on croit à leurs promesses; voyez vous ce qu'elle était devenue; elle n'était plus qu'une puissance du second ordre. Voyez quel était l'état de ses finances, elle n'avait plus que du papier; voilà le cadeau que les Anglais lui avaient fait. Elle est rentrée dans le systême continental, et déjà elle y reprend son rang, et sa perspective financière est meilleure. Je lui ai fait des promesses que je remplirai, mais votre souverain n'en devait point être jaloux. Son empire est assez grand; il ne lui fallait que des positions que je lui donnais, et que je ne demandais pas mieux que de lui voir conquérir; mais il a pris peur et il a cessé de consulter son cœur. Malheur aux rois qui ne consultent pas le leur, et qui reçoivent des impressions étrangères à leurs affections et à leurs intérêts! Votre maître veut être neutre dans les mesures que j'ai cru devoir adopter pour ruiner l'influence anglaise. Cette neutralité le perdra, parce que, dans la lutte à la tête de laquelle je me suis placé, il faut que le continent ou l'Angleterre succombe. Le résultat n'est pas douteux, j'ai pour moi l'opinion et l'appui des peuples que la tyrannie anglaise mettait à contribution; je réussirai, parce qu'il est décidé que tous mes ennemis seront confondus, et parce que je venge les lois des nations. Malheur aux souverains qui s'isoleront de moi, qui conspireront contre moi, leurs trônes seront réduits en poussière. (*Ici l'empereur a frappé le parquet de son pied droit.*) D'où vient cette chaleur subite qui s'est emparée de votre cabinet? Pourquoi ces recrutemens considérables qui sont hors de proportion avec la population russe? pourquoi ces marches forcées? qui vous menace, ou qui menacez-vous? Je n'ai pas un soldat près de vos frontières, et le seul cadre d'armée que j'aie en Allemagne est à plus de cent lieues de votre frontière de Pologne. Veut-on me menacer? Dans quinze jours j'aurai cent cinquante mille hommes prêts à aller reprendre les positions que j'occupais

sur le Niémen, il y a trois ans. Si une armée française va à St.-Pétersbourg venger la paix du continent et disperser le parti anglais qui y domine, ce sont les Anglais qu'il faudra en accuser, et non pas moi. Je ne veux rien de l'Empereur de Russie, que me veut-il? Tout est en paix sur le continent, excepté quelques séditieux que les Anglais soudoient en Espagne, et que mes armées châtient. Croit-on saisir ce moment pour m'attaquer? Je n'ai pas plus de quatre-vingt-mille hommes en Espagne et en Portugal, et j'ai cinq cent mille combattans, sans compter mes fidèles alliés de la Confédération du Rhin. Croit-on me faire peur? croit-on que je renoncerai à mes projets sur l'Espagne et à mes mesures contre l'Angleterre? On se trompe; et en paraissent vouloir les contrarier, on ne fait qu'en hâter l'exécution. Il y a trois ans que les Anglais rendaient les peuples du continent leurs tributaires, qu'ils nous vendaient, au prix qu'ils voulaient y mettre, leurs marchandises et leurs denrées coloniales; aujourd'hui ils ne peuvent pas introduire dans les ports de l'Europe une once d'indigo, une livre de sucre, ni une pièce de calico. J'en excepte ceux de Russie qui sont prêts à devenir tout anglais. Ce n'est pas là ce que mon frère de Russie m'avait promis. Si les souverains ne tiennent pas les paroles qu'ils se donnent entr'eux, il n'y a plus de bonne foi sur la terre, il n'y a plus de garans de traités. J'avais cent cinquante mille hommes en Espagne, quand l'Autriche m'a attaqué la dernière fois; sur les bords de l'Elbe j'ai décidé de châtier l'Autriche, et un mois après j'étais à Vienne, où je rentrais pour la seconde fois. Qu'on ne me force pas d'apprendre la route de Saint-Pétersbourg. Quand je serai dans cette capitale, je n'en sortirai pas que je n'aie repoussé l'empire des czars dans les déserts de Sibérie ou du Kamschatka. Il ne convient pas à la France, qui existe comme puissance prépondérante en Europe depuis quinze cents ans, de se laisser insulter par un empire qui commence, et qui, il y a cent cinquante ans, n'était connu que par la cruauté de ses czars et la barbarie de ses

habitans.

habitans. Je sais qu'on ne tient pas ce langage à l'Empereur de Russie dans la coterie de la Nariskin; je sais qu'on l'environne de l'idée de sa puissance. Eh bien! si l'on m'y force, je dissiperai cette illusion d'une manière terrible.

Les braves d'Austerlitz et d'Eylau ne sont pas encore dans la tombe, ils sont pleins de courage et d'ardeur, ils sauront bien retrouver sur le Niémen les positions que je n'avais abandonnées que parce que mon frère de Russie m'avait promis son amitié et avait, en quelque sorte, juré de ne jamais se battre contre moi. Je croyais alors en avoir fini avec lui; mais, s'il veut encore me forcer à prendre l'épée contre lui, je ne la quitterai pas aussi facilement que quand, gagné par ses promesses, je me retirai moi, et mes soldats des avenues de Pétersbourg. Ce sont les femmes qui ont perdu les souverains. Toutes les princesses qui ont été gagnées par les Anglais ou par leurs amis, ont payé bien cher ces erreurs, elles les ont pleurées amèrement. Les femmes sont destinées par la nature à faire des enfans et à les élever : voilà tout ce que nous devons attendre d'elles; si nous leur permettons d'aller au-delà, le sceptre tombe en quenouille. Ecrivez à votre cour, dites-lui que sa politique me déplaît, que ses mouvemens m'inquiètent, qu'il faut y faire cesser l'influence des femmes et des favoris que l'or des Anglais a éblouis et gagnés. J'ai besoin de repos, je ne veux pas de guerre, le bonheur de mes peuples demande tous mes soins; mais si on m'interrompt dans les mesures que je prends pour l'établir, il sera ajourné, mais il n'en sera que mieux établi après. En attendant, je puis compter sur leur zèle, et ils ne permettront pas que leur empereur soit insulté au milieu des loisirs qu'il consacrait à jeter les bases de leur prospérité et de leur grandeur future. Quant à vous, prince Kourakin, je vous excepte, parce que je vous connais, je sais que vous aimez la France et mon système. Vous pouvez encore sauver votre maître, en lui répétant franchement ce que je vous ai dit, et en lui faisant le tableau du dévoûement que mes peuples montrent

pour ma personne et de leur coopération sincère dans toutes mes mesures contre les Anglais.„

Napoléon, attirant ensuite dans le milieu du cercle le prince Kourakin, lui tint le discours suivant d'un ton moins élevé mais encore assez haut pour être entendu de la plupart des personnes présentes. " Dans le fait, vous avouerez, mon cousin Kourakin, qu'on a inspiré de fausses frayeurs à votre empereur. La prise des villes anséatiques est une suite naturelle du système continental approuvé et même exécuté par lui jusqu'à un certain point. Ces villes étaient autant de repaires de contrebandiers, autant de dépôts pour les marchandises anglaises; rien n'eût été plus indécent aux yeux de l'Europe que d'avoir laissé subsister toutes les transactions clandestines et scandaleuses qui avaient lieu au mépris de mon pouvoir et de nos conventions. Ce n'est pas par ambition que je m'en suis emparé, et même dans un temps paisible leur indépendance m'aurait été utile : mais il me faut des ports, des embouchures, des matelots, des navires pour conduire la guerre maritime, et tout doit céder à ce grand but. Votre empereur se plaint que je dépouille sa famille, parce que j'ai pris les états du petit prince d'Oldenbourg et forcé celui-ci de se réfugier en Russie. Mais pourquoi s'obstinait-*il* à les refuser, comptant sur la protection de votre empereur? Dois-je faire à des princes qui maintenant ne seraient pas grands seigneurs en France, des demandes qu'ils osent me refuser, et surtout dois-je leur laisser croire qu'il est une puissance sur la terre qui ait le droit d'intervenir entr'eux et moi, et le pouvoir de m'arrêter dans la marche que je me suis tracée? De tout temps les hommes et leurs propriétés ont été sacrifiés à ce que vous appelez dans votre ancien jargon diplomatique la raison d'état. Aux yeux des fondateurs de grands empires, les hommes ne sont pas des hommes, ce sont des instrumens qu'ils employent, des sujets qu'ils font obéir, des soldats qu'ils font tuer; le droit de propriété devient nul aussi quand il s'oppose à leurs calculs, il n'y a plus alors de pro-

priétés; mais des territoires qu'ils modèlent à leur gré, qu'ils divisent, qu'ils agrandissent sans s'inquiéter du froissement des intérêts individuels. Je sais bien que vous n'êtes pas à la hauteur de ces principes dans votre cour, et que chacun y plaint cette pauvre maison d'Oldenbourg que je dépouille impitoyablement : mais j'aurais donné à cette pauvre maison des indemnités ailleurs, si son obstination ne l'avait pas rendue indigne de ma protection et de mes faveurs. Je l'aurais sortie de ma sphère d'activité; je l'aurais envoyée sur les rives du Bosphore, ou je l'aurais déposée dans mon royaume d'Illyrie, en attendant que je puisse lui donner des indemnités sur le Phase; car voilà mon frère de Perse qui renvoie mon ambassadeur pour complaire aux Anglais, et qui par-là s'expose à mon courroux. Prince Kourakin, rien ne nous résiste; nous avons été armés d'un pouvoir auquel tous les autres pouvoirs doivent céder. Je ne demande pas à détruire les trônes d'Europe : non, prince Kourakin, cela n'est pas dans mes intentions, car je porte dans mon cœur tous ceux qui les occupent; mais si on se ligue contre moi, si non seulement on me refuse sa coopération, mais même si on cherche à m'arrêter par des obstacles, des intrigues, des résistances, alors je me dois à moi-même, je dois aux intérêts de mes peuples, au succès de mes plans, à la stabilité de mon empire, de châtier ceux qui m'insultent et d'anéantir ceux qui mettent mon système continental en danger. L'Europe serait en paix depuis long-temps si les grandes puissances avaient voulu s'entendre avec moi. Mais au lieu de cela, elles se sont coalisées, pour protéger des intérêts qui n'étaient pas les leurs, pour recouvrer des territoires sur lesquels elles n'avaient aucuns droits, et surtout pour faire prospérer le monopole commercial et la tyrannie maritime des Anglais. Les petits pouvoirs ne sont que des demi-souverains, parce qu'ils ont besoin de la protection des grands pouvoirs, et que le prince qui ne sait pas, ou ne peut pas se protéger, n'a pas l'intégrité de la souveraineté. Il faut donc qu'ils appartien-

nent à une grande puissance dont ils doivent épouser les querelles, suivre les mouvemens, adopter les principes, pour prix de la protection qu'ils en reçoivent. Ainsi, quand j'ai partitionné l'Allemagne, je n'ai fait qu'user de mon droit de protection. Je me serais contenté de la France telle qu'elle était quand je me suis chargé de ses destinées, mais les guerres qu'on m'a faites m'ont prouvé qu'il fallait entièrement refondre l'Europe sur un nouveau modèle, et d'après de nouveaux principes; et dès-lors toutes mes entreprises ont eu pour but de faire exister les autres souverains comme moi, puisqu'ils ne voulaient pas me laisser établir comme eux. Il en a coûté à ma sensibilité pour exécuter, dans toute son étendue et dans toutes ses ramifications, ce plan de réorganisation générale; mais si les souverains écoutaient leurs affections particulières, ils seraient souvent en péril et ne pourraient surtout exécuter les réformes nécessaires. Si donc j'ai mis les petits états intermédiaires dans la situation où ils doivent être relativement à moi, cela ne doit pas inquiéter les grands états. J'aime les grands souverains, moi, et je l'ai prouvé lorsque j'ai laissé subsister la Prusse pour plaire à votre empereur, et lorsque j'ai répudié une femme que j'aimais, pour en prendre une dans la famille de mon frère d'Autriche. Je sais que votre empereur a vu cette alliance avec inquiétude, mais d'abord il doit savoir qu'il n'a pas droit de s'en plaindre, puisque s'il avait su vaincre ce faux orgueil d'un individu de sa famille, nous eussions alors été plus intimément liés; ensuite, il ne faut pas qu'il se persuade que j'envisage l'Autriche et son chef sous un point de vue différent depuis que je leur tiens de plus près. Cette considération ne me fera renoncer à aucun principe, pardonner aucun outrage ni céder à aucune résistance. Il faut que tout ait une marche uniforme, ou bien qu'on s'attende à être brisé à mesure qu'on s'expose à être heurté par moi. Ecrivez tout cela à votre cour. „

(L'empereur a parlé avec beaucoup de volu-

bilité dans cette occasion. Le prince Kourakin l'a écouté avec un sang-froid inaltérable, et l'a salué profondément après avoir attendu quelques minutes pour s'assurer que S. M. n'avait plus rien à dire).

N.° XII.

Archives de l'Empire, pièces historiques.

Buonaparte, sous-lieutenant au régiment de la Fère, artillerie, à son cousin Aréna (1), à Ajaccio en Corse.

Auxonne, ce 12 mai 1791.

Mon chair cousin (2),

Le régiment est ici depui un mois, mais je ne croie pas que j'y reiste longtemps, car on me pairsecute et j'aie manque daitre asassine par de camarades qui ont prie querrel avec moi pour mon patriotisse. Imagine-toi, mon chair cousin, que je me promenait hier sur les bords de la Sone, lorsque tout a coup trois se sont jete sur moi et voulais me précipité dans la riviere disan que puisque jétai trop lâche pour me batre avec eux il voulais mé noueyer; qu'il pensais que cétais rendre servisse a

---

(1) C'est celui que Buonaparte a fait, depuis, fusiller, sous prétexte de conspiration contre sa personne, mais, dans le fait, pour se venger de ce qu'il l'avait fait s'évanouir quand il fit luire à ses yeux un poignard, dans la salle de Saint-Cloud, le 18 brumaire.

(2) Buonaparte n'avait encore ni secrétaires, ni conseillers qui puissent lui faire ses lettres ou lui corriger ses fautes d'orthographe. Il n'était pas, alors, l'envoyé de la Providence, mais un très obscur sous-lieutenant d'artillerie qui avait très-mal profité de l'éducation que le roi de France lui avait fait donner, par charité, dans une école militaire.

la France que de me tué comme une baite ferosse, car il voiais par mes propots que javait un caractere attrosse. Heureuseman un patriotte de mes amis qui es cordonié a Auxonne parus et vin à mon secour, se qui me sova la vie, et se qui es certeneman un gran servisse, et je lui ez promie que quant je le pourrez je lui temouegnerez ma reconesance, et comme s'est un jauli garson, je me propause de le mariez a une de mes seures car : entre patriote nous some tous égos et il ne faut pas aitre fiair, vu qun cordonié bien établis en France es plu qun quelqun qui est nauble en Corse. Et daillieure jez aprit que ma seure Eliza avez fet un enfant avec un clair de mon pere, et quil ne voulez pas lépousée parse quil disais que étais une grande coquine et quelle lavez elle meme agassé, se que je croie bien, car les fames sont chode dans note famille, et come les Français ne son pas si jaloux que les Corses, et que dailleur ils eme les étrangères je ne doute pas je ne place ma seure avantageuseman, jantans pour une demoisele qui a fai un fos pas. Insi je te pris de l'addressée a M. Veuillemain, mêtre cordonié ru du Parc à Auxonne, pour aitre remise a monsieur Buonaparté, sous-lieutenant du régiment de la Fere, artillerie, 5.e compagnie. Dans le cas ou je serez partie, se qui se pourrez bien, je prierez une damme de mes amis qu est la fille du bedoz de la parouesse que jeme panse quil ne croie pas plus en Dieu que moi, de ce chargez delle, mais de bien enpaichez que les plumets des militaires ne lui tourne la taite jusquà ce quelle soit marié come je le desire.

(1) Je suppose que la petite Paulette, quoique je fusse bien jeune quand je l'ai quittée, dont je me rappelle la jolie figure et l'excessive vivacité, n'a pas oublié celui qu'elle appelait son frère Nana ; elle est encore trop jeune pour avoir eu des aven-

---

(1) Nous rétablissons l'orthographe dans la suite de cette lettre, n'ayant voulu que donner à ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas la lettre interceptée de Napoléon à Joseph, une idée de l'ignorance de ce tyran.

sures, et comme je prends à elle un intérêt particulier, dis-lui, pour l'engager à être sage, que je vais bientôt partir pour la Corse, et je lui amènerai un joli petit mari. Il y a long-temps que je n'ai eu des nouvelles de la famille, qui au reste, excepté toi, qui es mon ami d'enfance, m'intéresse peu : je suppose que mon grand-oncle Arrighi, qui était très-vieux quand on m'a envoyé en France, est mort maintenant; je t'avoue que je n'en serais pas fâché, car j'ai toujours sur le cœur deux fiers coups de pied qu'il me donna, parce que j'avais volé ses boucles de jarretière. Je suis curieux de savoir ce qu'est devenu ce grand monsieur, par le crédit duquel j'ai été placé à l'école militaire, et à l'aspect duquel nous étions toujours obligés de quitter la chambre, quand il venait visiter ma mère, qui était toujours très-rouge quand il la quittait. Il faut que tu saches que j'ai eu, à ce sujet, une querelle très-vive avec Abatucci, quand j'étais à l'école militaire. Celui-ci n'avait-il pas répandu dans l'école que j'étais un bâtard; que ma mère avait eu quatre enfans d'un M. de Marbœuf, gouverneur de notre île, ce monsieur, sans doute, dont je viens de te parler; ensorte qu'on ne m'appelait plus dans l'école que le bâtard, ce qui m'irrita si fortement, qu'un soir j'attendis, dans l'obscurité, Abatucci, au moment où il sortait de l'école de mathématiques, et je lui portai un coup de canif qui, au reste, ne fit que lui effleurer les côtes, qui furent garanties par un cahier de papier, qu'il avait sous son habit. Je dois dire qu'il s'est conduit, dans cette occasion, en brave garçon; il se contenta de me donner quelques soufflets, sans mentionner jamais cette circonstance qui m'aurait fait chasser de l'Ecole. Au reste, j'ai comparé les dates, et il n'est pas possible que je sois l'enfant de ce Marbœuf, car je suis né en 1769, et il n'est venu en Corse qu'en 1770. Et d'ailleurs, comment peut-on m'appeler bâtard, puisque je porte le nom de mon père? J'avais écrit à ma mère, pour qu'elle m'envoyât une dixaine d'écus, que je dois, à Besançon, à l'auberge où je mangeais, et

où j'avais crédit, parce que la fille du gargotier avait des bontés pour moi et qu'elle adoucissait son père à mon sujet. Aujourd'hui, je veux rendre cette somme, parce que je me suis brouillé avec la demoiselle en question qui est une coquette, et que je ne veux rien lui devoir. N'ayant pas reçu de réponse, et me trouvant extrêmement pressé, et même menacé d'avoir cet argent retenu sur ma paye, j'ai écrit à mon cousin Arrighi, qui est prêtre-desservant à Saint-Eustache, pour lui exposer ma situation; il m'a envoyé, sur-le-champ, un louis, qui m'a fait un plaisir que je ne puis te dire, attendu qu'avec six francs, que j'ai empruntés de la fille de mon ami le bedeau, j'ai pu me libérer. Cet Arrighi est un bon parent, c'est dommage qu'il soit prêtre. Maintenant, il faut que je te parle de la situation de mon esprit et de mes projets. Je ne peux pas rester au régiment, on m'y déteste trop, La révolution a fait de moi un tout autre homme, et il y a des momens où je me sens une envie irrésistible de tuer et même de voler; car si j'aime les principes qui sont maintenant adoptés en France, je déteste les Français.

" Maintenant, que je t'explique les impressions, les idées nouvelles que je dois à la révolution. Lorsque j'étais à l'Ecole, j'aimais la solitude, non pour étudier, mais pour me livrer à mes réflexions; cependant, j'étais loin de connaître alors les sensations que j'éprouve aujourd'hui. Je me livrais à une mélancolie sans objet, sans cause, à une misantropie qui me peignait mes camarades comme autant d'ennemis ligués contre moi. J'avais bien quelques accès de rage, mais c'était quand, par espiéglerie ou par malignité, les autres élèves interrompaient ma solitude; et je me souviens qu'un jour, leur intrusion m'avait tellement transporté de fureur, que je courus sur eux l'épée à la main, et les mis en fuite par cette irruption soudaine. Mais depuis que la révolution a éclaté, mon sein fermente, mon cœur palpite, ma tête s'exalte. Je lis avec délices les catastrophes qu'elle produit, mais avec le regret de n'y pas prendre part. Mes

journées se passent dans des vœux sanguinaires, et mes nuits dans des visions effrayantes. Je ne sais ce que je veux, parce que mon ambition est sans bornes; je ne sais qui je hais, parce que j'éprouve, pour à peu près tous les hommes, une aversion indéfinie. Je veux des richesses immenses, une gloire extraordinaire, et je me sens presque anéanti sous l'impression de tant et de si grands désirs. J'ai besoin de me rappeler à chaque instant que je vis dans une société qui n'est pas encore désorganisée tout-à-fait, où l'on respecte encore quelques lois et quelques convenances, pour ne pas déchirer en pièces tout ce qui me déplaît, pour ne pas saisir comme une proie tout ce qui me convient. J'ai été élevé parmi les Français, et aux dépens des Français; et, malgré cela, je les hais; je les hais, parce qu'ils m'ont fait du bien; je les hais, parce qu'ils ont subjugué mon pays. — Si je veux coopérer à leur révolution, si j'en ai adopté avec enthousiasme les doctrines les plus folles, ce n'est par aucune similitude de vœux ou de sentimens avec eux, c'est parce que j'aime cette perspective de désordres, d'agitations, d'assassinats, qui en seront la suite. Je commence à concevoir qu'il est des hommes qu'une destinée irrésistible, qu'un instinct impérieux entraînent dans ce que la société est convenue d'appeler des crimes et de punir comme tels, quoique souvent ils soient le résultat de l'exaltation la plus généreuse et de l'audace qui fait les grands hommes. J'ai beaucoup réfléchi là-dessus, et je pense que, dans un temps de révolution, les hommes sont ramenés à l'état naturel, et que celui qui en tue le plus, acquiert le droit de les dominer tous. Voilà ma doctrine à moi, et je veux la mettre en pratique, attendu que je ne suis point retenu par de vains scrupules; que je suis au-dessus de ces remords pusillanimes, auxquels des âmes timides peuvent seules céder; que je veux jouir dans le sang, dans le pillage et dans la vengeance. Je vais quitter le régiment, où je n'ai point d'amis, où, au contraire, chacun me donne des signes non équivoques d'a-

version; je vais partir pour la Corse, aussitôt que j'aurai les moyens de faire ce voyage. Si mes compatriotes brûlent comme moi du feu du patriotisme et de la vengeance, nous profiterons des circonstances actuelles pour produire une commotion en faveur de notre indépendance; mais s'ils craignent de courir les chances de ce mouvement, si j'encours leur haine en cherchant à l'exciter, alors je reviendrai en France, comme général des insurgés Corses, comme pàtriote à grandes vues, et je trouverai moyen de briller parmi les aventuriers auxquels la révolution offre une perspective de gloire, d'avancement et de fortune. Attends-toi à me voir bientôt.

N. B.

N.° XIII.

Police générale de l'Empire.

Second rapport à S. Exc. M. le duc de Rovigo.

Monseigneur,

IMMÉDIATEMENT après avoir reçu les ordres de V. Exc. concernant les affreux placards et les affiches atroces dont, depuis quelques semaines, les principaux et les plus populeux quartiers de Paris ont été infestés... (Oui, monseigneur! infestés: car, avec une adresse et une activité qui avaient jusqu'à ce jour déjoué la surveillance et les mesures de la police, ces brandons incendiaires avaient été attachés à tous les murs, et attiraient tous les regards par les funestes étincelles qui en jaillissaient); je me suis porté, animé d'un zèle nouveau, vers le lieu qui m'avait été assigné, savoir, le garde-meuble et ses environs. Je me suis placé, avant le lever de

l'aurore, dans un point angulaire, duquel mes regards plongeaient dans plusieurs rues à la fois, ayant devant moi un panier de gâteaux de Nanterre, afin de pallier l'objet de ma situation ; et avant que la lumière parût, je m'occupai de réflexions profondes sur l'importance de ma mission et la nécessité de son succès, cherchant à me rappeler tous les artifices divers dont j'avais été le témoin durant mes fonctions. Cependant les premiers rayons du jour commençaient à paraître, et déjà ils éclairaient la scène de rébellion que j'étais destiné à dévoiler. Plusieurs murs offraient des imprécations contre l'empereur. Je les ai consignées dans mon procès-verbal, je ne les repéterai pas dans cette lettre, ma plume s'y refuse : c'est bien assez d'avoir été condamné à la cruelle tâche de les confier au papier qui semblait à regret les recevoir : car tout, jusqu'aux êtres inanimés, se révolte contre ce qui outrage ou menace l'empereur. Mais je ne voyais personne qui pût fixer mes conjectures : quelques ouvriers passaient de temps en temps, mais sans paraître remarquer les mots incendiaires écrits sur les murs. Je commençais à m'inquiéter de cette monotonie qui était loin de me promettre des découvertes, lorsque j'ai vu entrer dans la rue de la Concorde, une femme, en apparence dans un état de grosesse, laquelle s'appuyait fortement sur un gros bâton, et de l'autre sur l'épaule d'un enfant qui me parut avoir douze ans. Je n'eus d'abord aucun soupçon ; mais cette femme s'étant arrêtée plusieurs fois contre les murs, et ayant vu l'enfant qui l'accompagnait comme grimper autour d'elle par un moyen que je ne pouvais concevoir, je ne découvris que graduellement la manœuvre suivante. Ladite femme avait attaché à sa ceinture un tabouret mobile qui la faisait paraître enceinte. Lorsqu'elle s'arrêtait, elle feignait de s'appuyer contre la muraille, tandis que l'enfant fixait au siége du tabouret le bâton qu'elle tenait à la main, lequel offrait ainsi audit enfant un moyen de s'élever assez haut pour afficher des placards imprimés. Lorsque l'opération était faite, l'enfant se glissait à terre entre la femme et le mur, et le ta-

bouret, séparé de son pied, reprenait sa première apparence. Je ne délibérai pas, et m'élançant d'une encoignure d'où j'avais observé cette manœuvre, je sautai d'abord sur la femme, et la saisis par ses habillemens qui me restèrent tous dans les mains, tandis que l'individu qui en était couvert s'échappa avec une rapidité extraordinaire, vêtu d'une veste blanche et d'un pantalon de-même couleur. Je saisis l'enfant; mais je m'aperçus qu'il était aveugle, et, après avoir employé tous les moyens prescrits pour obtenir de lui des aveux, je vis que l'état d'imbécilité où il était, rendait toute révélation impossible; et, ne voulant pas être rigoureux sans nécessité, je renonçai à toute opération ultérieure sur le physique de cet individu que je fis déposer à l'hospice de la Pitié, pour y attendre les ordres de V. Exc. Voici l'affiche exécrable que j'ai arrachée moi-même, au moment où déjà il y en avait eu trois exemplaires placardés sur les murs.

PLEUREZ, PARISIENS!

« Cet enfant pour lequel on cherche à exciter votre enthousiasme, qu'on vous représente comme devant à jamais assurer votre repos; qu'on a fait roi dès qu'il a vu le jour, et auquel on promet le sceptre de l'univers; cet enfant a poussé des cris, a versé des larmes dès le premier moment de sa naissance. Hélas! s'il a le cœur insensible de son père, s'il ressemble à cet homme que rien n'émeut, que rien ne touche; s'il ne doit appartenir à l'humanité que pendant la rapidité de son enfance, pleurez, pleurez, Parisiens!

« Eh! quel motif pourrait exciter votre joie ou vos espérances? Seraient-ce ces fêtes dans lesquelles se déploie la splendeur d'un trône élevé sur les ruines de votre indépendance et de votre prospérité? Ces fêtes dureront quelques jours; mais de longues misères et d'incurables souffrances y succéderont. Au moment même où l'on paraît ne s'occuper que de vos plaisirs, on vous surveille, on vous espionne, on désigne vos en-

fans pour la guerre, on s'apprête à vous demander un tribut de nouvelles victimes humaines; et leurs cris pitoyables se font entendre immédiatement après ces chants de triomphe et d'alégresse dont retentissent les palais et les promenades de la capitale.

" Pleurez, Parisiens! oui, pleurez! La naissance de cet enfant rendra-t-elle votre tyran moins implacable? Adoucira-t-elle ce cœur qui ne vous a jamais montré que de la haine et du mépris? Arrêtera-t-elle cette ambition dont les Français sont les tristes instrumens? Non: cet événement ne fera qu'accroître vos misères, parce qu'il agrandit les vues de son ambition. Tant qu'il a cru ne céder son héritage qu'à des successeurs indirects, il a, peut-être, pénétré moins avant dans l'avenir, et songé davantage aux jouissances du présent, mais aujourd'hui qu'il peut s'enorgueillir d'un rejeton, il va bouleverser le monde, pour transmettre à son fils un empire dont les bornes soient aux confins de l'univers, et qui se compose de toutes les nations subjuguées et avilies.

" La guerre! la guerre! tel est plus que jamais son cri de ralliement. Que lui importe que les forces et les ressources de la France s'épuisent dans ces interminables conflits suscités et ranimés sans cesse pour satisfaire sa rage contre l'espèce humaine et contre toutes les institutions sociales! La France ne doit-elle pas partager le sort des autres pays? Ne doit-elle pas être confondue avec tous les peuples esclaves dans une dénomination commune? Enfin ne doit-il pas être dans les vues et dans la politique de Napoléon, que la nation qui a été l'instrument de sa grandeur, perde dans l'avilissement, dans la misère, et même dans un anéantissement presque total, la réminiscence de ce qu'il était quand elle le porta au pouvoir, et de ce qu'elle a fait pour l'y maintenir?

" Pleurez, Parisiens! il n'y a plus de France, il n'y a plus de nation française. Tous les Français qui succombent dans les batailles, sont autant de vic-

times agréables au tyran, tous ceux qui survivent sont autant de témoins importuns de sa première obscurité, d'instrumens de sa première élévation, qu'il voudrait faire disparaître de la surface de la terre, parce que leurs souvenirs mortifient son amour-propre, et leurs services inquiètent son ambition. Croyez-vous qu'il élevera son fils dans des sentimens différens de ceux qui le dirigent, qui l'inspirent lui-même depuis qu'il est arrivé à la suprême puissance? Croyez-vous qu'il lui dira de régner par la douceur, la clémence et la justice, quand toute sa conduite a prouvé qu'il regardait la terreur comme l'unique base de l'obéissance, comme l'arme la plus efficace de l'autorité; quand il a poursuivi de son implacable vengeance jusqu'aux individus les plus obscurs, quand tous ses actes ont été constamment marqués au coin de l'oppression et de l'injustice? Dira-t-il à son fils: „ C'est au milieu des désordres révolutionnaires de la France que j'ai commencé ma carrière, et c'est en tuant des Parisiens que je suis sorti de l'obscurité et que j'ai mérité de commander une armée. Depuis ce temps les Français ont tout fait pour moi, pour moi qui fus dans tous les temps leur bourreau impitoyable. Ils espérèrent dans ma jeunesse; ils crurent qu'ayant acquis quelque gloire militaire, je ne voudrais pas la ternir en imitant les monstres auxquels je succédais. Je les ai trompés. J'ai été aussi endurci dans le crime que si j'y avais vieilli. J'ai répandu sur cette brave et malheureuse nation la désolation, la honte et la misère. C'est à vous, mon fils, à guérir les blessures que je lui ai faites, à lui donner en bonheur tout ce que votre père a reçu d'elle en gloire et en puissance. „ Lui tiendra-t-il un tel langage? L'élevera-t-il dans de tels principes? Non: une telle conduite, qui serait le fruit du repentir d'une âme élevée, ne sera jamais celle de votre tyran. Il formera son fils pour le despotisme; il l'accoutumera à compter pour rien la vie des hommes; il lui dira que la pitié est un sentiment indigne du cœur des rois; et pour lui prouver qu'on peut tout oser quand on exerce un grand

pouvoir, il lui citera ses attentats et votre tolérance, sa tyrannie et votre avilissement. „

Pleurez, Parisiens.

Par un Français ennemi du tyran et du Corse.

Très-humble supplique pour la place d'agent principal des Tortures au bureau de la police générale.

Telle est, monseigneur, l'adresse atroce que j'ai eu le bonheur de soustraire aux regards de la multitude, toujours empressée de lire ce qui accuse ses maîtres. Si dans cette circonstance j'ai fait preuve de quelque activité et de quelque discernement; si dans le rapport dont j'ai fait précéder l'affiche ci-jointe, je me suis élevé, ainsi que j'ose le croire, au-dessus du vulgaire des inspecteurs, oserais-je solliciter de V. E. les hautes fonctions de directeur des épreuves, tortures, etc. etc., qui se trouvent vacantes par le départ de......, chargé d'une mission pour Madrid. Croyez, monseigneur, que vous ne pouvez admettre près de votre personne un individu plus pénétré que je le suis des hautes qualités de V. Exc., et des talens éminens qu'elle déploie dans le département honorable et important que lui a confié un grand homme qui se connaît en hommes. Monseigneur, j'ai besoin d'activité, et j'ai la conscience que je trouverai à exercer la mienne sous la direction de V. E. Déjà toutes les branches de la police sont ranimées, depuis que monseigneur en tient les rênes. Une funeste torpeur, engendrée sous votre prédécesseur, commençait à glacer l'imagination des agens supérieurs, et à paralyser les moyens des subalternes. Les prisons menaçaient de rendre leurs victimes et semblaient refuser d'en recevoir de nouvelles; les instrumens de torture, ces puissans préservateurs de l'ordre, gissaient à peu près

dans l'inaction, lorsque votre excellence, en paraissant, a tout régénéré, et même, si j'osais soulever le voile dont votre modestie s'enveloppe, j'oserais dire qu'elle a perfectionné l'art des tourmens, par des découvertes qui honorent son génie. C'est ce génie dont j'ose ambitionner de seconder les vues vastes et profondes. Monseigneur, je suis sans pitié, je n'ai jamais versé de larmes, jamais poussé un seul soupir; au contraire, quand je vois des humains se livrer à une telle faiblesse, je m'indigne, et ma fureur s'en allume davantage : ce qui est une qualité bien précieuse, pour l'emploi que je sollicite.

Je n'ai jamais rien aimé, Monseigneur, mon cœur n'est susceptible que d'admiration : celle que j'éprouve pour vous, Monseigneur, est, je vous jure, bien vive et bien sincère. Comme il n'est pas juste, cependant, que j'obtienne la place éminente que je sollicite, sans donner des preuves de ce que je suis et de ce que je peux, je prie votre excellence de m'admettre à démontrer, par ma vie entière, que je suis incapable d'une lâche commisération, et par quelques épreuves préliminaires, que j'ai une grande sûreté d'exécution. Ma vie, je puis la détailler en peu de mots, car elle fut remplie de peu d'événemens. Avant la révolution, j'étais ce qu'on appelait communément *rat-de-cave*, et à ce titre la terreur de tous ceux qui étaient soumis à mes recherches, au commencement des troubles de la France, je me mêlais à tous les excès, pour pouvoir les dénoncer après les avoir provoqués. J'ai été deux fois juré du tribunal révolutionnaire, et j'ai prouvé mon insensibilité en faisant assassiner tous les partis, à mesure que les chances de la révolution les soumettaient à ma décision. Depuis l'établissement de la monarchie, par le grand Napoléon, j'ai été successivement employé contre toutes les factions diverses que sa majesté a écrasées. J'étais greffier du tribunal qui a jugé à mort Aréna et ses complices; j'étais huissier de la commission qui siégeait à Vincennes; j'ai vu mourir Pichegru, Wright;

j'animais

j'animais la populace, lorsque Georges fut exécuté, et dernièrement j'ai fait, sur la torture, un rapport qui m'a valu une lettre honorable de la part de la commission du mécanisme de la torture, instituée par sa majesté. Je demande préliminairement à mon admission, qu'on m'accorde la faveur d'un travail particulier, en présence de son excellence, espérant que par ma manière d'opérer sur les sujets, quelque soit leur âge ou leur sexe, je mériterai une approbation qui fera mon orgueil.

Signé CAMBEROUSSE,

Inspecteur de police du 2me arrondissement.

Renvoyé à P...., sous-chef de nos bureaux, qui s'assurera de la capacité du pétitionnaire, pour l'emploi qu'il sollicite.

Signé DUC DE ROVIGO.

Rapport en conséquence de l'ordre précédent.

Nous avons examiné scrupuleusement le sieur Camberousse, et nous l'avons employé dans l'application de diverses tortures à des individus d'âge et de sexe différens. Nous l'avons trouvé ferme dans tout ce qui concerne les tortures par tiraillemens, par brûlement, par pression et par aspiration. Il a la main sûre, l'œil sec et le cœur froid. Quand il est en rapport d'action avec des individus de son sexe, il procède sans émotion et avec une persévérance imperturbable qui a mérité tous nos éloges. Mais nous avons cru voir une légère inattention dans sa manière, une espèce d'indécision dans ses mouvemens, lorsqu'il a eu à répéter les mêmes épreuves sur des adolescens et des femmes. Cette tache légère sera facilement effacée par plus d'expérience et d'habitude, d'au-

tant qu'il promet de faire des progrès utiles dans la torture par le brûlement, à raison de l'habileté avec laquelle il saisit les nuances de la douleur, et employe les gradations de l'expédient. Il a même trouvé le moyen de produire autant d'effet au moyen de l'huile dont il enduit les membres du patient, que lorsqu'on était obligé d'affecter les os de celui-ci jusqu'à la calcination, ainsi que cela eut lieu dans le cas de Pichegru. Ce perfectionnement est d'autant plus précieux, qu'il préviendra ces traces de torture qui restaient sur les membres des patiens, et qui obligeaient quelquefois à prendre, à l'égard de ceux-ci, un parti violent mais nécessaire, pour qu'ils n'excitassent ni l'indignation ni la pitié publique.

Nous croyons, en conséquence, que le pétitionnaire annonce toutes les qualités réquises pour remplir dignement les fonctions importantes qu'il ambitionne.

Signé P......

Approuvé, *signé* DUC DE ROVIGO.

N.º XIV.

Police générale de l'empire.

Rapport à S. Exc. Mgr. le duc de Rovigo.

MONSEIGNEUR,

Conformément aux ordres que j'ai reçus de V. Exc., par rapport à des affiches incendiaires qui, depuis quelques semaines, ont été placardées sur les murs de Paris, j'ai inspecté lesdits murs et j'ai trouvé des choses horribles contre l'empereur et le gouvernement (1), qui font frissonner. Les unes

---

(1) On excusera ce janotisme dans un rapport fait par un agent subalterne de la police.

étaient écrites en rouge et d'autres étaient imprimées. Je vais rendre compte successivement de celles que j'ai recueillies et des circonstances qui ont accompagné mes découvertes. Et d'abord, je me suis porté au Palais Royal à sept heures du matin, que j'ai exploré avec le plus grand soin, examinant tous les piliers sur toutes les faces, lesquelles portaient en plusieurs endroits : *J'aime les oranges mais sans l'écorce* (*sans les Corses*), *point d'étranger pour maître ! vive l'ancienne France ! point de parvenus couronnés.* Tous ces blasphêmes me parurent écrits de la même main, et comme il y avait dans ce moment-là peu de passans, je dépêchai un des barbouilleurs attachés à l'inspection pour effacer les placards. En même temps je me tins à l'écart pour flairer ceux qui pouvaient en être les auteurs. Je vis arriver un enfant de dix à douze ans, marchant en apparence avec des crosses; et comme il n'était pas accompagné, je commençai à soupçonner quelque chose et je me mis sur sa piste. Arrivé à l'angle occidental, je le vis se retirer dans un coin obscur, et dans un clin-d'œil joindre ses crosses dont il fit une échelle par un mécanisme ingénieux. Il l'appliqua contre un des piliers, et avec une rapidité inouïe, il écrivit en très-grosses lettres une des imprécations mentionnées plus haut. Je le saisis, ainsi que cela est détaillé dans mon procès-verbal, et je trouvai sur lui deux boëtes de fer blanc, l'une remplie, d'un liquide rouge, et l'autre de colle pour afficher des placards; lesdites boëtes étaient perforées de deux trous pour admettre les pinçeaux qui servaient d'instrumens pour toutes ces horreurs. Outre cela, je trouvai autour du corps du jeune quidam, entre la chair et la chemise, plusieurs affiches imprimées, ayant pour titre en gros caractères : RÉJOUISSEZ-VOUS, PARISIENS; desquelles affiches séditieuses j'ai joint un exemplaire pour l'instruction de V. Exc.; et, comme ledit Quidam ne répondait à aucune question, contrefaisant, comme si il était sourd et muet, je le menai en l'hôtel de V. Exc. dans la chambre des aveux, pour le faire déboutonner; mais comme

je n'obtins que des larmes et quelques grincemens de dents, ce qui n'était pas assez, j'approchai la plante de ses pieds d'un feu très-ardent qu'on tient toujours allumé à cet effet, et après avoir observé les gradations d'usage, je rendis la douleur si forte que le sourd et muet prétendu commença à chanter la game, et déclara : " Qu'un homme habillé en militaire qu'il ne connaît pas mais qu'il reconnaîtrait fort bien, si ledit militaire lui était confronté, l'avait un jour pris à l'écart, comme il se promenait avec les autres enfans de la Charité dont ledit jeune Quidam faisait partie, et lui ayant mis une pièce de quinze décimes dans la main, lui dit de le suivre, ce qu'il fit; et depuis il l'a tenu à l'écart dans une maison située entre deux jardins, l'exerçant continuellement à écrire diverses sentences, ainsi qu'afficher des placards. — Qu'après avoir été traité de la meilleure chère et avec la plus grande bonté, il fut un soir conduit par le dit militaire près de la galerie du Muséum, et là exécuta divers placards et affiches de manière à mériter les applaudissemens de celui qui l'avait formé à ce genre d'exercice. Ici s'arrêtent les renseignemens que j'ai pu obtenir, quoique j'aie employé tous les moyens d'usage pour voir si ce jeune Quidam n'avait plus rien à déclarer, attendant les ordres de votre excellence pour procéder plus rigoureusement si V. Exc. le décide dans sa sagesse.

Réjouissez-vous, Parisiens.

" Oui, réjouis-toi, multitude imprévoyante, sans honneur et sans courage — énivre-toi de ce vin qui coule à grands flots — contemple d'un œil stupide ces torrens de lumière qui t'éblouissent de toutes parts; foule d'un pied gai et léger ces gazons où t'appelle une musique voluptueuse – remplis ces salles où les premiers acteurs de la France te préparent des jouissances gratuites — prête-toi aux

vues du despotisme en célebrant les orgies de la servitude !

„ Ce vin qui abrutit ta raison, qui égare tes esprits, c'est du sang, c'est le sang des fils de la France, des enfans de la patrie, ce sont les larmes des familles auxquelles des mains ennemies, impitoyables, enlèvent sans relâche des êtres, objets de leur amour et de leur espoir; c'est du sang et des larmes, te dis-je, que le tyran te donne pour t'abreuver.

Ces feux qui éclatent dans les airs et dont brillent les palais ou plutôt les antres du despotisme, ces feux dont tu admires les effets éblouissans, brûleront un jour tes demeures, dévoreront tes cadavres; ils sont l'image terrible des ravages que dans d'autres contrées le tyran qui te flatte et qui t'amuse, en attendant qu'il te déchire, a répandus, avec une furie qui, un jour, provoquera contre lui et contre toi la vengeance des nations.

„ Hélas ! tandis qu'il fait illuminer ses palais, on réduit en cendres, ailleurs, par ses ordres sanguinaires, la chaumière du pauvre; on couvre de ruines fumantes un pays qui n'a pas voulu accepter son horrible et dégradante tyrannie.

„ Ce sol paré de fleurs et de verdure, où tout t'invite au plaisir et sur lequel se dispersent tes groupes joyeux, ce sol sera un jour, et bientôt peut être, inondé de sang par lui, souillé par ses fureurs et désolé par ses exécutions. Quand il aura dévoré toutes les proies qu'il est allé chercher à l'extérieur, avec cette soif de sang qui dessèche sans cesse les entrailles du tigre; quand les victimes étrangères manqueront à sa rage ou y échapperont, c'est sur toi qu'il exercera son féroce instinct; c'est sur les nouveaux-nés, les mères et les vierges de la France qu'il se précipitera à la tête de ses bandes effrénées.

„ Réjouis-toi maintenant, car alors sera venu le moment où la pitié s'enveloppera dans l'ombre pour cacher des larmes dont s'indignerait la tyrannie, où le désespoir cherchera la profondeur des bois pour troubler leur silence de ses rugissemens

solitaires, où la vertu n'aura d'autre perspective que l'échafaud et d'autre asile que la tombe.

» Tu l'as déjà vue en partie cette époque formidable, mais tu n'en as vu qu'une esquisse imparfaite; c'est lui, c'est le tyran qui doit compléter la punition des lâches et des parjures.

» Et vois s'il n'a pas déjà sacrifié plus de victimes que dans leurs affreux égaremens les tyrans révolutionnaires n'en immolèrent. Le système de ses assassinats est assujéti à un calcul toujours croissant, à une marche constamment progressive. Il enveloppe des générations entières, il frappe sans distinction, il agit sans relâche, et comme l'a dit M. de Fontaines, dans un moment où il cédait au cri de sa conscience, *il moissonne les générations dans leur fleur.* Le tyran te donne des fêtes pour célébrer ses victoires, son mariage, la naissance d'un fils; mais à quoi servent ses victoires, si elles ne lui donnent que de nouveaux prétextes pour immoler des Français? Qu'espères-tu de son mariage, si loin de le rendre l'ami des têtes couronnées dont il le rapproche ou de la famille souveraine à laquelle il l'associe, il n'a fait qu'ajouter à sa haine contre tous les souverains, et que confirmer ses projets hostiles contre l'Autriche? Que peux tu attendre de la naissance de ce fruit du concubinage et de l'adultère qu'il appelle le Roi de Rome? N'a-t-il pas fait précéder cet événement d'un attentat qui prouve qu'il méprise, qu'il foule aux pieds tout ce qui est sacré parmi les hommes? N'a-t-il pas dépouillé le Pape pour asseoir un bâtard au capitole? N'a-t-il pas envahi les propriétés du St. Siége pour former un apanage à ce rejeton dont il a salué la venue d'une manière si éclatante? Ses victoires ne lui inspirent donc que plus d'ardeur pour de nouvelles guerres; son mariage n'est donc qu'un moyen pour de nouvelles catastrophes; la naissance de son fils n'est qu'un signal pour de nouvelles usurpations, et toutes les fêtes par lesquelles il annonce ces événemens heureux pour lui, ne sont que le prélude de nouvelles hecatombes....

(Signé) *Un Francais ennemi des tyrans et et du Corse.*

Pour copie conforme à l'imprimé, saisi sur le jeune Quidam qui contrefaisait le boiteux.

(Signé) COTERET, inspecteur de police du sixième arrondissement.

N.° XV.

Séance du Conseil d'Etat, du 26 janvier 1811 (1)

L'EMPEREUR entre brusquement dans la salle; il jette sur tous les conseillers présens des regards farouches; il ouvre ou plutôt déchire les dépêches qu'il trouve sur sa table, à laquelle il fait des entailles en grinçant des dents d'une manière hideuse; il tombe ensuite dans une rêverie profonde, pendant laquelle il prononce involontairement les mots de sac... prêtraille, f..... calotins, infernale canaille, hypocrites, bigots.... Et comme ce dernier mot est prononcé plus haut que les autres, Bigot Préameneu, qui est présent, s'écrie : " Sire, Bigot est au conseil ; que voulez-vous de Bigot ?.... „ Napoléon répond : " Et quoi ! ai-je nommé Bigot? qu'il aille se faire..... avec les autres. „ Puis, se ravisant, il dit d'un ton assez doux : " Bigot, je vous fais ministre des cultes. — Sire, Portalis occupe cette place; votre majesté ne peut l'avoir oublié. — Portalis est un imbécille, si toutefois il n'est pas un traître; et comme je ne veux à mon service ni traîtres ni imbécilles, je le chasse. Qu'on aille chercher Portalis. Vous Rovigo, allez visiter ses papiers. „

Rovigo part avec un empressement qui fait sourire son maître. Portalis, qui ignore qu'on l'a mandé, entre dans la salle presque au même instant, fait un profond salut à Buonaparte, et allait prendre place, lorsque celui-ci lui dit d'une voix sombre : " Arrêtez, Portalis; restez où vous êtes. „ Il le fixe

(1) Nous garantissons l'authenticité de cette scène, qui est fidèlement rapportée, à l'exception de la date et de quelques accessoires.

ensuite pendant plusieurs minutes, comme s'il voulait scruter sa dernière pensée. Portalis, que ces regards effraient et confondent, baisse les yeux, pâlit, et se sentant prêt à défaillir, s'appuie sur le dos d'une chaise. " Ne vous appuyez pas, „ lui dit Napoléon, " restez debout; vous devriez être à genoux : c'est la posture qui vous convient. — Sire...... — Point de Sire; je vous défends de parler. „ On entend dans le Conseil, qui est très-nombreux ce jour-là, un murmure confus. Buonaparte se lève, et mettant le poing sur la hanche, il s'écrie : „ Je crois que vous murmurez, canailles! „

Le silence le plus profond règne partout, et l'expression de l'inquiétude et de la terreur est sur tous les visages; chacun baisse les yeux, dans la crainte d'échanger avec son voisin un regard qui serait mal interprété par l'empereur.

Après une pause d'un quart-d'heure, pendant laquelle celui-ci a parlé très-bas à Locré, qui prend de temps en temps des notes sur son genou, il se lève, et descendant de son estrade, il s'assied sur un fauteuil en face de Portalis, qu'il interroge de la manière suivante : " Savez-vous ce qui s'est passé avant-hier dans l'église de Notre-Dame? — Sire... — Ne balbutiez pas, répondez sans détour; il y va de votre tête. — Sire, je le sais. — S.... D...., vous le saviez, et vous ne m'en avez pas instruit sur-le-champ! Vous souvenez-vous de votre serment, qui est que vous me dévoilerez tout ce qui pourra se tramer contre moi et contre l'Etat? Vous souvenez-vous de mes ordres, qui sont que les hommes que j'emploie près de moi doivent, à tous les instans du jour et de la nuit, m'instruire des faits qui m'intéressent et qui viennent à leur connaissance? — Sire, je me rappelle mes sermens, et je connais mes devoirs. (1) — Vos sermens, vous les avez trahis; vos devoirs, vous les avez oubliés. Comment osez-vous garder le silence, quand on m'avilit publiquement, quand on prononce dans

(1) Nous supprimons les juremens et les blasphêmes qui, dans cette séance, ont échappé à Buonaparte plus fréquemment que de coutume.

la chaire le nom de votre empereur, de votre maître, avec des imprécations infâmes? Comment n'êtes-vous pas saisi d'indignation? comment n'accourez-vous pas pour invoquer ma vengeance contre le scélérat qui a eu la coupable audace de prononcer l'excommunication contre moi? Lâche, traître, misérable, vil avorton politique! vous que je n'ai conservé que par un certain respect pour la mémoire de votre père; idiot, fanatique, mauvaise commère, qui me faites des homélies au lieu de rapports, qui cajolez les prêtres, au lieu de les surveiller! Est-ce ainsi que vous faites la police des cultes? Quoi! un écervelé s'avise de monter en chaire et de lire une excommunication foudroyée contre moi par un vieillard imbécille et impuissant, et vous gardez le silence! et vous ne jetez pas au fond d'un cachot, les pieds, les poings liés, le forcené qui a eu cette audace sans exemple! Dites, dites, est il vrai que l'acte d'excommunication de l'évêque de Rome contre moi a été lu avec assurance, d'une manière distincte et précise, devant une audience nombreuse qui a gardé le plus profond silence? Est-il vrai que cette exécrable rapsodie a été lue en pleine église par un membre du chapitre métropolitain, un vicaire-général? — Sire, cela est vrai. — Qu'avez-vous fait, en conséquence? — Rien, sire; j'ai cru qu'en sévissant ouvertement contre un homme qui a cru, dans cette occasion, remplir un devoir sacré, ce serait l'environner de l'intérêt qui s'attache ordinairement à un martyr, et j'ai pensé devoir ensevelir dans l'oubli.... — Dans l'oubli, dis-tu! dans l'oubli! ah! tu verras si cela sera enseveli dans l'oubli. Dans l'oubli! en vérité, c'est par trop d'audace. Dis, traître, dis-moi si rien de ce qui blesse la vénération, l'obéissance qui sont dues à ton Empereur doit être enseveli dans l'oubli; si, au contraire, il ne doit pas être puni de la manière la plus éclatante et la plus formidable? Sais-tu comme je l'ai enseveli dans l'oubli? J'ai fait saisir le scélérat ce matin, comme il allait à l'autel, et tout revêtu de ses habits, je l'ai fait conduire dans une voiture

couverte à Bicêtre, où il est parmi les fous. Quant à toi, disparais de ma présence, et va attendre mes ordres à Rochefort, où je te mets en surveillance. „ Portalis verse des larmes; il veut parler : les sanglots l'en empêchent. Buonaparte jette sur lui un regard du plus profond mépris, et dit : “ Qu'on chasse cette femmelette. „ Portalis est enlevé par les huissiers, qui sont entrés sur un signal qu'a fait l'empereur. Pelet de la Lozère demande à parler. “ Sur quoi ? „ lui dit Buonaparte d'un ton sévère — “ Sire, j'ose croire que Portalis.... — Quoi ? que croyez-vous ? Oseriez-vous l'excuser ? quelqu'un oserait-il l'excuser dans cette enceinte ? Pelet, retirez-vous, et attendez mes ordres pour reparaître au Conseil. „

La séance est levée presque au même instant, et Buonaparte se retire sans nommer aucun conseiller d'Etat pour l'accompagner.

N.° XVI.

Ordre secret de Son Exc. monseigneur le duc de Rovigo, *aux quatre inspecteurs-généraux de la Police de l'Empire.*

L'Empereur se rendant après-demain pour assister à la fête que lui donne sa bonne ville de Paris, vous êtes plus particulièrement requis que jamais de prendre toutes les précautions préliminaires qui doivent garantir la sûreté de la personne de Sa Majesté, durant sa marche à travers les rues, pendant le temps qu'elle demeurera dans les salles de l'Hôtel-de-Ville.

Vous ferez explorer, dès que cet ordre vous sera parvenu, tous les endroits par lesquels doit passer le cortège. Vous vous assurerez que, dans les maisons qui bordent les quais, il n'y ait point de mouvement extraordinaire que vous ne puis-

siez expliquer, point d'allées, de venues, autres que celles qui ont lieu communément. Vous placerez autant que possible dans chacune de ces maisons qui ont des balcons, ou des fenêtres au premier étage, percées très-bas, un de vos agens surveillans stationnaires qui examinera les gestes, scrutera les regards de ceux des spectateurs qui montreront le plus d'empressement pour voir l'Empereur. Si lesdits agens surveillans voient quelques personnes suspectes, ou autour d'eux, ou sous les fenêtres des maisons où ils seront placés, ils avertiront sur-le-champ les autres agens répandus sur le passage de l'Empereur, en faisant flotter dans l'air le mouchoir blanc, liseré de noir, qui est le signal du *péril.* S'ils ne remarquent rien, ils se contenteront de déployer de temps en temps le mouchoir blanc, signal de la *sécurité.* Aussitôt qu'un des agens ambulans aura vu le signal du *péril*, il se portera au lieu d'où il est parti; et après avoir interprété les signes de l'agent stationnaire, il levera son chapeau dans les airs, ce qui est le signal du *secours.* C'est autour de la voiture de l'Empereur que doit s'exercer surtout la plus exacte et la plus active surveillance; chaque agent de *cortége*, placé par échelons sur la route, s'y réunit à mesure que la voiture passe à sa hauteur, et tout en ne perdant pas de vue l'objet de sa continuelle attention, il doit animer du geste et de la voix les spectateurs indifférens ou distraits, et crier vive l'Empereur, autant que lui permettra la force de ses poumons; s'il remarque dans certains individus de l'opiniâtreté à garder le silence, il doit sur-le-champ faire le signal d'*examen* en dirigeant son bras gauche vers l'individu à scrutiner, et mettant son chapeau sur sa poitrine; ce qui est pour les agens de *haie* un ordre de l'entourer et de ne le pas perdre de vue qu'ils n'aient connu l'état, la demeure et les opinions de la dite personne. Lorsque le cortége aura passé, les agens stationnaires dans les maisons, les agens ambulans sur les places feront parler, autant que possible, les personnes avec lesquelles ils se trouveront. Ils les entretiendront

de la bonne mine de l'Empereur, de son air de santé, de l'espoir qu'il vivra long-tems; ils parleront des malheurs qui affligeraient la France si elle venait à le perdre, de l'avenir heureux et paisible que promet aux Français la naissance du Roi de Rome, etc., etc., etc. Après la cérémonie, et lorsque leurs services ne seront plus nécessaires, tous les agens feront leur rapport sur ce qu'ils auront observé, en ayant soin de mettre sur chacun de ces rapports, qui pourraient contenir quelque renseignement d'une nature alarmante, une croix allongée, qui est le signal de *découverte.*

Service intérieur de l'Hôtel-de-Ville.

Les agens de cortége auront soin d'entourer la voiture à quelque distance, lorsque S. M. en descendra, et ensuite, conjointement avec les gardes, d'assurer entièrement les derrières de l'Empereur, lorsqu'il passera du perron à l'escalier de l'Hôtel-de-Ville. Les agens surveillans de l'intérieur ne quitteront plus des yeux la personne de l'Empereur, dès qu'il sera entré dans les salles; ils auront soin de placer les dames de la cour, les femmes des militaires, des maires et des préfets en front de la ligne que l'Empereur doit parcourir. Ils se tiendront toujours de manière à être vus de Sa Majesté, lorsqu'elle parcourra les appartemens, et auront soin, lorsqu'ils n'auront rien remarqué qui doive l'alarmer, de placer leur main droite sur le cœur, ce qui est le signal de *dévouement.*

(Signé) Duc de ROVIGO.

N.° XVII.

Police générale de l'Empire.

Troisième rapport à S. Exc. Mgr. le duc de Rovigo.

MONSEIGNEUR,

Je n'avais pas besoin des ordres redoutables que V. Exc. nous a transmis de la part de l'empereur, ni de ses flatteuses promesses, pour remplir avec zèle la mission que j'ai reçue de découvrir le nouveau moyen employé par des factieux pour placer des affiches incendiaires qui, depuis quelque temps, semblaient comme tomber des nues. Jamais leurs adresses n'ont été plus audacieuses, ni leurs stratagèmes plus ingénieux, et je conçois que S. M. I. ait cru devoir rendre les inspecteurs généraux de la police responsables sur leurs têtes, s'ils ne découvraient pas, dans quarante-huit heures, les moyens par lesquels les affiches sont maintenant placardées sur les murs. J'étais dans la rue des Bons-Enfans, en face de l'hôtel d'Europe, vers quatre heures du matin, lorsque j'ai vu une espèce de bateau fait en osier, descendre d'un des étages de la maison, et lorsqu'il fut parvenu à douze pieds du sol, la personne qui était dedans donna un coup de sifflet, et ledit bateau resta stationnaire. Je vis ensuite le quidam appliquer une affiche contre le mur, et donnant un mouvement d'oscillation à la machine d'osier, fixer la corde à des crampons de fer attachés au mur pour cet effet, ce qui lui donna successivement les moyens de placer deux autres affiches, mais à une plus grande hauteur que la première, ce qui n'empêchait pas qu'on ne pût les lire, à raison de ce qu'elles étaient

imprimées en caractères beaucoup plus gros que l'autre. Le panier remonta presque aussi rapidement qu'il était descendu. Je fis, sur-le-champ, un signal pour rassembler mes escouades, et sans frapper à la porte de la maison, ce qui aurait donné l'éveil, je la fis enfoncer, selon les procédés d'usage dans de pareilles occasions. Après une recherche exacte, je ne trouvai aucunes traces ni la machine d'osier ci-dessus mentionnée, et comme je n'avais pu remarquer si c'était au cinquième, au sixième, ou au septième étage que l'individu afficheur appartenait, je me décidai à arrêter tous les habitans de ladite maison, afin de ne pas manquer les coupables. J'ai déjà employé, sans succès, les moyens coërcitifs préliminaires, pour les faire déboutonner; mais j'attends, pour forcer la dose, la présence et les ordres de V. Exc. Voici, Monseigneur, l'affiche nouvelle enfantée par la malveillance.

Régnera-t-il?

« Français, vous avez eu, pendant votre terrible révolution, des exemples frappans de la justice de la Providence. Si le trône a été renversé, si le meilleur des rois a péri sur l'échafaud, ceux qui ont été la cause directe, comme les instrumens actifs de ces attentats, ont péri misérablement, depuis les factieux qui ; dans l'assemblée constituante, exagerèrent l'opinion, attaquèrent les droits de la couronne et ébranlèrent le trône, jusqu'aux brigands qui ont versé le sang le plus pur et le plus noble de la France. Croyez-vous qu'aprés avoir ainsi manifesté sa vengeance, le ciel soit sans colère et sans foudre contre le tyran qui vous opprime et son infâme postérité? Vous avez vu son prédécesseur, Robespierre, tomber comme s'il eût été frappé par un bras invisible et tout-puissant; vous l'avez vu s'anéantir au milieu de ses partisans éperdus et de ses ennemis, effrayés eux-mêmes du coup qu'ils lui avaient porté. Pouvez-vous croire, après ce que vous avez vu, que les succès du crime

puissent être durables, quelques grands ou quelqu'éclatans qu'ils paraissent? Mais, dira-t-on, Robespierre n'était qu'un démagogue fougueux, que le chef d'une faction, il devait tomber tôt ou tard, par sa propre violence, ou sous les coups d'une faction contraire, tandis que Buonaparte a pris rang parmi les souverains, qu'il est entouré d'une garde nombreuse, protégé par une armée dévouée, servi par des généraux fidèles, craint de toute l'Europe, et obéi dans ses vastes états.... Français, plus son élévation est grande, plus sa chute sera terrible. Il aura vécu, il aura triomphé, il sera parvenu à une hauteur immense, pour être un exemple éternel des catastrophes réservées aux brigands qui désolent la terre et qui bravent les lois divines et humaines.

La révolution française, si terrible dans sa marche, si etendue dans ses ravages, ne pouvait se terminer par le supplice ou la chute de quelques factieux; quelques catastrophes d'un genre subalterne ne suffissaient pas pour épuiser sa vigueur et signaler sa fin. Non, un si redoutable fléau devait s'arrêter par des obstacles presque aussi puissans que l'impulsion qui l'a répandu sur le monde, et cette tempête dont la furie a déraciné tant de trônes, bouleversé tant d'états, asservi tant de peuples, doit, dans les derniers efforts de sa violence, effrayer les humains par des mugissemens formidables, et lancer sur le monstre qui les torture, la foudre que recèlent encore les nuages amoncelés. Nous avons vu des météores sulfureux s'élever un instant dans l'horison, y répandre une lueur trompeuse, et empoisonner l'atmosphère. Créés par les vapeurs malfaisantes qui s'exhalent de la terre, ils ont d'abord paru comme un point lumineux, que l'œil de l'homme pouvait à peine apercevoir; ensuite ils se sont étendus et ont importuné, plutôt qu'ébloui, nos yeux de leur éclat imposteur; tout à coup ils ont disparu, ne laissant après eux aucune trace de leur existance. Eh bien, cet astre qu'adore un vil troupeau de flatteurs, que saluent des peuples esclaves, qui semble vouloir

éclipser les soleil lui-même; ce corps lumineux, que les regards abusés de tant de mortels contemplent comme un planète nouvelle qui va donner une nouvelle direction au systême physique du monde, s'évanouira comme ces comètes, qui, après avoir promené dans l'azur des cieux leur sinistre lumière, cessent de déranger l'ordre établi, et se perdent dans un océan de feu.

„ Non, il ne régnera pas, ce rejeton autour duquel se pressent, par ordre du tyran, tous les corps de l'état. S'il vit, ce sera pour voir la chute de son odieux père, pour maudire l'instant où il ouvrit l'œil, enfin pour déplorer les crimes qui, de son berceau, ont fait un trône. Les tyrans sont comme les animaux malfaisans; ils peuvent se reproduire, mais c'est rarement que leur race prospère: la prévoyante nature ayant opposé de salutaires obstacles à la conservation des espèces qui sont les ennemies naturelles des autres êtres vivans. Il est contre les vues de la Providence, que le tigre sorte souvent de son antre, et qu'il multiplie au milieu des pays populeux; ce n'est que par des accidens rares, qu'il quitte le désert, qu'il répand l'effroi dans les riantes prairies, qu'il mêle ses hurlemens au chant des oiseaux, ou qu'il souille de sang les fleurs et la verdure. De même les monstres qui entretiennent contre l'espèce humaine une rage toujours active, ne paraissent sur la scène du monde qu'à des époques éloignées, qu'à d'immenses distances; et si on lit l'histoire, on trouvera que dans toute la succession des siècles, aucun tyran, quels qu'aient été ses forfaits, n'a égalé Buonaparte, et qu'il faudra encore parcourir une période aussi longue que celle qui s'est écoulée avant lui, pour que la nature enfante son pareil. Rassurez-vous, Français; vous n'êtes pas dévoués à l'éternelle honte, à l'affreux tourment de voir cette race mortifère jouir sur vous d'un empire permanent, donner son nom odieux à une dynastie, et perpétuer dans les siècles le souvenir de vos égaremens passés et de vo-

tre

tre avilissement actuel : rassurez-vous, Français, le prétendu roi de Rome ne régnera pas.,,

Par un Français, ennemi du tyran et du Corse.

N.° XVIII.

Corps Législatif.

Le Corps Législatif est assemblé, depuis deux heures, en comité secret, par ordre de l'empereur qui lui a fait annoncer un message. En attendant qu'il leur parvienne, les membres se regardent sans oser parler, n'ayant rien à l'ordre du jour, et ayant reçu une défense expresse de s'occuper d'autres objets que de ceux qui leur sont indiqués de la part de l'empereur, ou qui ont pour but de contribuer à sa gloire. *Valetteaux* (1), des Côtes du Nord, demande la parole pour une motion de grande importance. Le président lui enjoint de s'asseoir, en lui disant qu'il n'est pas d'usage qu'une motion quelconque soit faite sans qu'elle ait été communiquée, par écrit, au bureau, et appuyée de trois membres. La formalité étant remplie, et les législateurs *Soulier*, *Soufflot* et *Frontin* ayant appuyé la motion de leur collègue *Valetteaux*, celui-ci procède en ces termes :

Législateurs !

" C'est à genoux que je devrais faire la proposition que je vais vous soumettre : car il s'agit de

(1) Nous croyons que les noms cités dans cette séance sont supposés. Au reste, le choix en est si heureux, que nous n'avons pas cherché à nous assurer de leur réalité, de peur d'être obligés de les supprimer.

donner à notre empereur une marque profonde de respect, et de montrer à l'univers tout l'intérêt que nous prenons au grand événement qui vient d'avoir lieu... (On murmure.) Oui, législateurs ! ce n'est qu'à genoux que nous devons parler du grand Napoléon et de tout ce qui le concerne; et, pour montrer combien peu je m'inquiète des murmures, je m'agenouille, et vous invite à découvrir vos têtes. " Le plus profond respect règne dans l'assemblée, et tous les membres se découvrent; quelques-uns se mettent à genoux, mais ce n'est pas la majorité.

Valetteaux continue : " Qu'il est beau, législateurs, ce mouvement simultané qui vient de vous porter à vous découvrir ! Et j'espère qu'à l'avenir, chaque fois qu'il sera question de l'empereur ou de quelque chose qui concerne son auguste personne, vous lui donnerez tous la même marque de respect. Un grand événement a eu lieu, je n'ai pas besoin de vous le rappeler : tous vos cœurs ont deviné d'avance quel est celui dont je viens vous entretenir. Uu fils est né au héros qui est digne de gouverner le monde : il le gouvernera, gardez-vous d'en douter. Je ne dirai pas tout ce que la naissance de cet auguste rejeton promet de bonheur à la France et d'avantages au monde. Je laisse aux conseillers d'état, à ceux qui nous communiquent les grandes pensées du souverain, cette tâche bien au-dessus des forces et des attributions d'un membre du Corps-Législatif... (Murmures.) Je m'inquiète peu des murmures : je connais nos attributions; je ne me livre point à un orgueil inconstitutionnel. Je demande que le Corps Législatif nomme une députation de dix membres, pour aller porter au roi de Rome les hommages du Corps Législatif. „

Robinet, d'Ile et Vilaine, se lève pour combattre la motion; il la regarde comme injurieuse au Corps Législatif, ou au moins comme prématurée. Il ne croit pas qu'il soit de la dignité des législateurs d'aller complimenter un enfant au berceau, ou tout au moins, il pense qu'auparavant il faut

régler le cérémonial d'introduction au roi de Rome; ce qui, ne pouvant être fixé que par le maître des cérémonies de S. M. l'empereur et roi, oblige le Corps Législatif à ne pas prendre l'initiative dans cette affaire. Le président déclare que, vu la situation actuelle de l'assemblée, qui, ayant déjà attendu trois heures le message annoncé, donne des signes de lassitude, il remet au lendemain la discussion. Un huissier, qui arrive dans le même moment, annonce que l'empereur permet aux législateurs de se retirer; qu'il a changé d'avis; qu'il ne se propose pas de leur faire aucune communication ce jour-là. La séance est levée.

Le lendemain, le président *M.....* prend le fauteuil avec tous les signes de la douleur et de l'abattement; plusieurs membres s'empressent autour de lui, et l'interrogeant sur la cause de la situation où ils le voient. " Vous ne le saurez que trop tôt, leur dit-il; il m'est défendu de parler maintenant, j'attends les ordres de l'empereur. „ Sur-le-champ, toutes les conjectures s'éveillent: on croit successivement que Buonaparte a eu une indigestion de pastilles, un accès de fureur qui l'a fait évanouir, que son érésipèle a reparu; qu'il y a peut-être eu un attentat contre sa personne; qu'il a imaginé ou découvert une conspiration; que l'impératrice a reçu quelque coup de pied dangereux; que le petit roi de Rome est mort de la coqueluche, que les armées françaises ont été battues en Espagne; que la flottille de Boulogne est sous les eaux, etc. etc. etc. M.... répond à toutes ces questions par un signe négatif. Enfin on annonce un message. Un homme d'assez mauvaise mine, portant une livrée bleu et or, entre, le chapeau sur la tête, va se placer à côté du président, et lit la pièce suivante :

„ *De par l'Empereur*, le grand-maître des écuries de S. M., après avoir pris les ordres de son auguste souverain, enjoint au nommé Cauchois, premier palefrenier de l'écurie n°. 2, section des chevaux de monture, de se rendre, à cheval, au

Corps-Législatif, et de lui signifier qu'il est enjoint aux législateurs d'envoyer, sur-le-champ, une députation de dix d'entr'eux, pour venir complimenter, à genoux, le roi de Rome, ou plutôt sa nourrice. Le palefrenier Cauchois entrera ensuite dans la voiture du président, et introduira la députation, attendu qu'il a l'honneur d'être le frère de la nourrice de S. M. „ M..... invite l'introducteur de la députation à se retirer dans la salle des ambassadeurs, pendant qu'il rendra compte à l'assemblée de ce que l'empereur a daigné lui dire au sujet de la motion qui a été faite la veille par son collègue Valetteaux, des côtes du Nord, et appuyée par les législateurs Soulier, du Mont-Blanc; Soufflot, de l'Yonne; et Frontin, de l'Eure. „ Messieurs, „ dit-il, „ j'ai reçu l'ordre d'être fidèle dans mon récit, et quoiqu'il doive en coûter à mon cœur en blessant votre amour-propre, je ne puis, sans manquer aux devoirs qui me lient envers mon souverain, omettre la moindre des circonstances de mon entrevue avec S. M., ni une seule des paroles qu'elle a daigné m'adresser. Mais auparavant, je vais nommer la députation qu'il vous est ordonné d'envoyer à l'illustre enfant. Elle sera, en conséquence, composée des législateurs Bavoux de la Sesia; Beguin, du Cher; Bourlier, de l'Eure; Chiavarina, du Pô; Chiron, du Finistère; Goblet, de Jemmapes; Godaille, du Lot et Garonne; la Hure, de Jemmapes; Pardessus, de Loir et Cher; et Séné, du Var.

Messieurs, je me suis transporté, hier, pour rendre compte à Sa Majesté l'Empereur et Roi de ce qui s'était passé à la séance. J'ai trouvé l'Empereur au moment où il revenait de la chasse. Il a daigné, en passant, me donner sur les jambes un coup de cravache amical, en me disant : „ Je vous ai fait attendre, vous autres, mais vous êtes faits pour cela : je suppose que vous vous êtes tous regardés comme des buses, et qu'aucun de vous n'a eu l'esprit, pour tuer le temps, d'entretenir l'assemblée d'une de mes victoires, ou de la plus remarquables de mes vertus. „ J'observai respectueusement à S. M. que

si nous ne l'avions pas fait, c'est qu'aucun de nous ne se sentait capable d'arriver à la hauteur du sujet; que cependant nous nous étions occupés d'une chose qui concernait de très-près son auguste personne. « Comment, comment? » a-t-il dit avec impatience. — « Sire, une proposition a été faite par notre collègue Valetteau. » — « Valetteau, » a-t-il répété, " cela est fort drôle; est-ce que vous avez parmi vous un homme de ce nom-là „? et il a souri. — " Sire „ ai-je ajouté, " cette proposition que, pour plus de respect, notre collègue a faite à genoux, et que tous les autres membres ont écoutée la tête decouverte.... „ — " Pourquoi pas à genoux: „ a dit brusquement l'Empereur. — " Sire.... „ — " Pourquoi pas à genoux, vous dis-je, a-t-il répété d'un ton plus ferme. — " Sire, plusieurs d'entre nous étaient agenouillés. „ — " A la bonne heure, a dit S. M. en se radoucissant. — " Sire, cette motion avait pour but de proposer au Corps-Législatif de nommer une députation de dix membres, pour aller complimenter votre auguste rejeton, le roi de Rome; et, aujourd'hui, nous devons délibérer là-dessus, après, toutefois que le grand-maître des cérémonies aura réglé le cérémonial de notre admission. „ — " Ainsi, „ s'est écrié l'empereur avec furie, " vous avez hésité! vous n'avez pas accueilli, par des acclamations unanimes, cette proposition! Ah! les canailles, je leur apprendrai leur devoir. Quoi! ce que vous auriez dû regarder comme une faveur inappréciable, vous en avez fait l'objet d'un ajournement! Non, gredins, vous ne le verrez pas, mon roi de Rome, ce n'est pas pour un ramas de plébéiens, de va-nu-pieds, comme vous êtes la plupart, que je mettrai mon fils en spectacle. Mais vous vous présenterez à sa porte, coquins! et vous solliciterez en vain l'honneur d'être admis en sa présence: vous ne verrez que sa nourrice. Allez dire cela au corps que vous présidez. Je vous enverrai demain, mes ordres, et Ségur vous remettra les discours que vous serez supposé avoir prononcés dans cette occasion, afin que vous les répétiez à votre sac....

tribune, et que vous les insériez dans vos registres. ,, — " Sire, ,, ai-je dit à S. M. au moment où elle se retirait, " le Corps-Législatif sera consterné d'avoir encouru votre disgrâce. ,, — " Ce n'est pas à vous, M....., ,, a répondu S. M. " que j'ai adressé tout ceci; je vous estime, je sais que vous m'êtes dévoué; mais une fois pour toutes, apprenez à ces canailles, que quand on leur propose de rendre au trône un hommage quelconque, il ne faut pas hésiter. Je ne leur demande pas un respect senti, un amour véritable : non, je m'inquiéte peu de leur sincérité; ce qu'il me faut, ce sont les symptômes de l'exaltation, du dévouement. Beaucoup de fracas, comte M......, beaucoup de phrases; des transports, des extases, et ensuite l'Europe s'écrie : " Comme les Français aiment Napoléon!... ,, L'Empereur m'a quitté ensuite en riant aux éclats, ce qui m'a fait croire qu'il était désarmé. Maintenant, messieurs de la députation vroudront bien m'accompagner, et à mon retour, nous aurons une séance publique pour lire *le Compte rendu*, et les discours que S. M. aura daigné me faire adresser.

La députation part : elle est introduite par le frère de la nourrice de S. M. le roi de Rome. Une jeune fille assez fringante se présente, et demande ce que veulent ces messieurs. Tous répondent : " Nous venons mettre nos hommages aux pieds du roi de Rome et de sa nourrice. ,, — " Messieurs, ,, leur dit obligeamment la demoiselle, " vous venez dans un mauvais moment : les médecins ayant déclaré qu'il fallait purger le roi de Rome par sa nourrice, cette dame a pris la dose, et ne pourra vous accorder que quelques instans. ,, Enfin la nourrice se présente, d'un air assez leste, et sans attendre que la députation ait parlé, elle leur dit : " En vérité, messieurs, je suis bien fâchée de ne pouvoir vous admettre près de mon auguste nourrisson, mais il ne m'est permis de le laisser voir qu'à des princes; encore l'archi-chancelier est-il formellement exclus. L'enfant est bien, quoiqu'il me tiraille à me faire jeter les hauts cris. Mais on dit

qu'il tient cela de famille, et qu'à six mois, son père mordait, battait, égratignait sa nourrice. Adieu, messieurs, je suis pressée. „ Les législateurs se retirent. M. Bavoux, en tête, et M. Séné par derrière.

N.° XIX.

Rêve de Buonaparte, le lendemain de la naissance de son fils.

Il est trois heures du matin, D.... et S..... ont été mandés près du lit de leur maître, qu'un rêve pénible auquel a succédé la vision qui le fatigue habituellement, a jeté dans une grande agitation. „ Pourquoi, „ leur dit-il, " faut-il que j'expie, par des souffrances cruelles, les momens de bonheur que j'éprouve ? Hier, j'étais dans l'ivresse ; mais à ces émotions de délire ont succédé des rêves affreux, chargés de pressentimens funèbres, cette vision, cette cruelle vision qui m'obsède chaque fois que quelque événement heureux me survient, ou que quelque accident fâcheux me menace ; je l'ai encore eue cette nuit, et elle me quittait, lorsque je vous a fait appeler. Je ne parle qu'à vous de ces terreurs indéfinissables auxquelles je suis sujet, autrefois je les confiais à J......., qui ne manquait jamais de les calmer ; mais je ne puis les dire à l'impératrice actuelle, qui en écrirait à son père, et qui, d'ailleurs, trouverait mon côté faible et pourrait bien en abuser. C'est à vous, D...., qui ne me quittez presque jamais, et qui êtes plus particulièrement chargé de la sûreté de ma personne, c'est à vous, S..... , que j'ai mis à la tête de la police générale, et qui devez veiller sur tout ce qui menace l'empire et moi, que je crois pouvoir dévoiler ces faiblesses. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma disgrâce

punirait celui qui oserait parler, et que ma disgrâce, c'est la mort. F.... a été indiscret, il n'est ou ne sera plus. L'impératrice venait d'accoucher; j'avais vu le nouveau-né, ce premier chaînon qui attache aux siècles futurs l'existence de ma dynastie; je l'avais vu déposé dans le berceau donné par la ville de Paris; j'avais entendu les médecins répondre de sa vie et de celle de l'impératrice, j'avais vu sur le visage de tous mes entours une satisfaction, dont la vivacité ne pouvait être feinte. Je m'étais couché, sentant que j'étais vraiment empereur: car qu'étais-je, lorsque je n'avais pas de descendant direct? Un conquérant couronné, un soldat heureux; le créateur d'un empire éphémère. Les illusions nouvelles, ou plutôt les perspectives immenses, que cet événement offre à mon imagination, l'ont occupée assez avant dans la nuit; tout à coup mes pensées ont pris une autre direction; les images douces se sont perdues successivement dans de vagues idées, et j'ai cru dormir. Quelle transition brusque! Tout m'est présent comme si j'étais encore sous l'impression de cette longue, de cette terrible chimère, et j'ai peine à croire que quelque puissance surnaturelle, quelqu'agent supérieur ne se soit pas emparé de mes sens et de mon esprit, pour les pénétrer de la prescience, du plus affreux, mais peut-être, hélas! du plus réel des avenirs. J'ai tout à coup senti en moi comme deux êtres qui, malgré leur identité, éprouvaient des sensations distinctes, et dont l'un souffrait et était affecté des événemens qui survenaient à l'autre. J'étais placé sur un point dont la hauteur me tenait à une grande distance de celui où un autre moi se trouvait soumis à toutes les révolutions qui peuvent affliger la vie d'un homme. La lumière la plus importune m'environnait, tandis que le moi qui était le jouet de la destinée paraissait nager dans l'obscurité. Au moyen de cette intuition, j'ai conservé un souvenir très-clair de ce long épisode trop suivi, je vous le répète pour que je le croie une déception produite par le sommeil. Je me suis trouvé transporté tout-à-coup sur ce rivage bien

connu de moi, où la fortune fit tout pour ma gloire, et d'où elle me donna les moyens d'échapper, pour venir ici remplir ma destinée. Je planais sur l'Arabie déserte, l'océan de sable avait disparu, je ne vis plus qu'une mer de sang qui enveloppait les pyramides et n'en laissait paraître que les pointes, sur l'une desquelles une main invisible me plaça. Comme je jouissais, à la vue de cet immense amas de sang qui de toutes parts touchait aux bornes de l'horison, je m'y sentis précipité, et une voix formidable me cria : " Bois ce sang dont tu es si avide, rafraîchis-en tes entrailles plus desséchées que celles du tigre ; quand tu seras saturé, tu le diras „ En effet, j'étais comme balancé dans le fluide que j'avalais à longs traits. Une soif brûlante dévorait mes entrailles, et plus je cherchais à l'apaiser, plus je la sentais augmenter. J'éprouvais en outre une rage formidable qui fermentait dans mon sein, et ma haine contre le genre humain était portée au plus haut dégré de frénésie. Je me vis seul alors dans la création, et je crus qu'un nouveau déluge avait englouti tous les mortels excepté moi. Cet océan se dessécha à mesure que j'étanchais ma soif, et bientôt je me trouvai transporté dans une plaine immense, parée de tous les charmes de la nature et du bonheur. Le ramage des oiseaux, le parfum des fleurs, le murmure des ruisseaux, les zéphirs les plus légers, tout semblait concourir à flatter les sens et à égayer l'imagination. Ce tableau de félicité et d'innocence me déplaisait, je n'aimais pas ces gazons fleuris, je détournais mes yeux de ces groupes qui les foulaient d'un pas gai et cadencé ; je sentais en moi l'instinct de la destruction...... La même voix que celle qui auparavant m'avait fait entendre ses terribles accens, me dit : " Tu es revêtu d'une puissance sans bornes : si ces images te déplaisent, fais-les disparaître.... „ Je fis un signe : la foudre éclata de toutes parts, le paysage et ses enchantemens s'étaient évanouis, j'étais dans un désert qui offrait des traces de tous les fléaux dont le monde peut être affligé : les ruisseaux étaient teints de sang, et des cadavres cou-

vraient entièrement la terre dépouillée de verdure. Je me trouvai encore élevé dans les airs, et je vis que ce tableau de désolation s'étendait du Volga jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir, et de la Baltique jusqu'aux Dardanelles. A mesure que d'un vol rapide je parcourais dans toutes les directions cet immense espace, la foudre s'allumait sous mes pieds et tonnait en mille éclats sur les mortels effrayés. Leurs voix lamentables, en parvenant jusqu'à moi, flattaient agréablement mon oreille, et je trouvais même des délices dans l'odeur qu'exhalaient les cadavres putréfiés qui, gissant sur le sol, produisaient un effet très-pittoresque par la bigarrure de leurs habillemens. Je crus voir toutes les nations éteintes en même temps. Cet aspect m'inspira de ces sensations solennelles que ceux qui changent la face de la terre peuvent seuls connaître et apprécier. Ensuite un vaste silence me sembla envelopper l'univers; la foudre avait cessé de gronder, l'atmosphère était brûlante, l'air se refusait à mes poumons oppressés, ou plutôt il semblait y convoyer des torrens de feu. Je me trouvai bientôt à la porte de mon palais. Mes soldats remplissaient les cours : ils étaient immobiles et silencieux. Un homme, que je reconnus pour Conégliano, parcourait les rangs, et semblait les haranguer en leur montrant les fenêtres de la salle du trône. En ce moment, L....... sortit du palais, accompagné d'une foule immense de généraux, d'officiers disgraciés par moi; il tenait en main un poignard : " Le tyran est mort, ,, s'écriait-il, " nous sommes vengés!..... ,, Et comme quelques officiers de mes gardes s'élançaient sur lui, il s'écria d'une voix formidable : " Sur vos têtes, n'avancez pas, soldats! gardez vos rangs. ,, Je voulus m'écrier : " Arrêtez l'imposteur, soldats! je ne suis pas mort. ,, Ma voix se perdit en sons inarticulés; personne ne me reconnut, personne ne voulut me reconnaître. Je vois un de mes aides-de-camp s'avancer vers moi, je pense qu'il me voit : " Camarade, ,, crois-je lui dire, " est-ce que Napoléon est méconnu des braves qu'il a si souvent

conduits à la victoire? Est-ce que je perdrai, par une imposture, le fruit de mes travaux, de mes services et de mon génie? „ Je ne fus point entendu, et je le vis se cacher derrière une des colonnes du péristyle, tirer de son sein mon portrait enrichi de diamans, et, après l'avoir brisé en mille pièces, se rendre en toute hâte vers le groupe à la tête duquel j'avais vu L....... En ce moment, M........, L......., S..., arrivèrent dans l'enceinte du Carrousel, et furent salués par les acclamations de presque tous les militaires présents. M........ était vêtu d'un uniforme blanc, et portait une fleur de lis d'or à son chapeau, à la place de l'aigle de la légion d'honneur. Je m'arrachai à ce spectacle importun; et, à travers une foule immense, dans laquelle je ne vis aucun des costumes dont j'avais revêtu les hommes qui sont employés par moi, je me rendis à la salle du trône. Le trône était couvert d'un drap de velours noir, et sur les degrés qui y conduisent, je vis trois cadavres: l'un, frappé d'un coup de feu, c'était le vôtre, S.....; l'autre percé d'un coup de poignard, c'était le vôtre. D....; l'autre avait la tête séparée du corps, et je reconnus celle de R...... Je m'avançais pour enlever le drap mortuaire dont le trône était couvert; à peine l'eus-je soulevé, que je me trouvai enveloppé dans ses replis, et fortement étreint dans les bras d'un squelette qui, m'attirant sur lui, m'étendit sur ses os putréfiés, et d'une voix sépulcrale, dont je ne puis rendre l'effet, me dit: " Viens; dors près de moi: dans mes bras est le repos, et dans mon souffle l'oubli. „ En même temps deux lèvres froides me donnèrent un baiser empoisonné, et je m'évanouis. En sortant de cet état d'insensibilité, je me trouvai dans un des donjons du château de Vincennes. J'étais vêtu d'un habit de galérien, une chaîne de fer était attachée à ma ceinture, et à l'extrémité de cette chaîne, au lieu du boulet que traînent les galériens, était fixée une tête sanglante; c'était celle d'H....., le commandant de Paris. Sur une table était un crucifix, à côté duquel on avait placé deux vases; je m'avançai pour voir ce qu'ils contenaient,

dans l'un était un cœur, et dans l'autre du sang. Comme je reculais avec effroi, un homme, d'une figure hideuse, parut, et me dit avec un sourire affreux: " Eh quoi! Buonaparte manque de cœur! Monstre! bois ce sang, c'est celui d'un de tes favoris; dévore ce cœur, c'est celui de la femme que tu as le plus aimée, si toutefois tu es susceptible d'aimer. „ En ce moment, il voulut porter le vase à ma bouche, mais une autre voix cria: " Arrête, c'est assez pour son supplice qu'il ait connu l'horreur qu'inspire la vue du sang humain! „

En ce moment la voûte fut illuminée de mille flambeaux, et je vis apporter quatre cercueils, qui furent posés sur autant de mausolées; ils contenaient les restes du duc d'Enghien, de Pichegru, de Georges et de Wright. Un prêtre vénérable, dont la figure m'était inconnue, s'avança vers moi, et me dit: " Napoléon Buonaparte, voilà quatre de vos victimes; elles ont été assassinées par vos ordres; vous avez violé toutes les lois divines et humaines; priez pour désarmer la vengeance céleste: celle des hommes vous attend; elle va faire de vous un exemple nécessaire. „ " Je suis empereur, m'écriai-je, je ne dois compte qu'à Dieu de ma conduite. Quels mortels seraient assez audacieux pour la juger et la punir? — Napoléon Buonaparte, „ me répliqua-t-il avec beaucoup de douceur, " vous n'êtes plus rien; les pompes, les vanités de ce monde vous ont abandonné; vous n'êtes qu'un pécheur, un grand pécheur: oubliez vos dignités usurpées, pour lesquelles vous avez commis des forfaits qui seront l'objet de l'exécration et de l'horreur des races futures; vous avez encore quelques momens pour vous repentir. Ah! songez qu'un seul instant d'un véritable remords peut vous sauver et vous rendre plus pur encore que ceux qui vont être vos juges. „ Le dirai-je? je sentis mon cœur défaillir: cette voix touchante, cette douce exhortation m'attendrirent; et, pour la première fois, des larmes de sensibilité, de repentir, coulè-

rent de mes yeux, qui n'ont jamais versé que les pleurs brûlantes de la rage. " Mon fils, me dit alors le prêtre, en me serrant dans ses bras tremblans, oh ! quel exemple vous allez donner aux hommes, si vous vous laissez toucher par la grâce; ne fermez pas votre cœur à ses inspirations, ne vous abandonnez pas au désespoir ; vos crimes sont grands, et cependant vous pouvez dans quelques heures assister aux concerts des anges. Mon fils, recevez avec résignation, avec humilité, avec confiance, les secours de la religion, qui console, et les bienfaits du Dieu qui pardonne. „ Je cédai, malgré la rébellion qu'excitaient dans mon cœur les brillantes illusions du passé; j'appliquai mes levres tremblantes aux parties du crucifix qui représentent les cinq plaies de Jésus-Christ, et je commençai ma confession. Le prêtre m'écouta avec bonté, m'interrompant quelquefois par ses sanglots. Quand j'eus fini, il me fit répéter un acte de contrition, qui donna à mon repentir, jusque-là purement humain, quelque chose de céleste; et lorsque, par une absolution générale, il m'eut réconcilié avec l'Eglise, avec les hommes et avec moi-même, il me dit : " Mon fils, je vais vous quitter, jusqu'au moment où vous serez prêt à entrer dans l'eternité; supportez avec résignation les épreuves qui vous sont encore réservées. Ah ! puissiez-vous être purifié par elles, et confirmé dans les dispositions que vous venez de me montrer ! „ A ces mots, il me quitta : deux hommes, vêtus de longs manteaux noirs, s'emparèrent de moi, me raserent la tête, et, après m'avoir ôté ma chaussure, m'ordonnèrent de les suivre. Je vis un cortege immense qui entourait les cercueils dont je viens de parler, et j'entendis se succéder, sans interruption, des chants funèbres, dans lesquels je distinguais des lamentations douloureuses. On se mit en marche; je suivais, les pieds nus, le cercueil, sur lequel était inscrit le nom du duc d'Enghien, et, de temps en temps, mes guides faisaient arrêter la marche, tandis que je répétais à voix haute et intelligible la formule suivante, qu'ils m'a-

vaient remise imprimée en gros caractères : " Je demande pardon aux Français d'avoir trempé mes mains dans le sang de leurs maîtres légitimes ; j'espère humblement que le mien satisfera la juste vengeance des hommes. „ J'entendais le son intermittent des cloches, parmi lesquelles je distinguais le bourdon de Notre-Dame, qu'on avait sonné pour moi dans une circonstance bien différente de celle-ci ; je répétais avec componction les litanies des morts. Enfin, le cortége arriva devant le portail de Notre-Dame ; le clergé était assemblé sur les dégrés. Après que les cercueils furent entrés dans l'église, un évêque se mit entre moi et la grande porte, et dit à haute voix : " Ce pécheur que je vois ici est-il digne d'entrer dans le temple du Dieu saint? „ En ce moment un prêtre, que je reconnus pour celui qui m'avait confessé, s'avança lentement, fit une génuflexion, et dit : " Dieu a daigné visiter le cœur de ce pécheur ; accordez-lui l'entrée de l'église. „

Je vis alors sortir par une des portes latérales de l'église, un cortège d'hommes vêtus d'uniformes, les uns rouges, les autres bleus, au milieu duquel était un cercueil portant pour inscription le nom du capitaine Wright : " Mettez-vous à genoux, me dit un de mes guides, et prononcez la formule que je vais vous lire : „ " Je demande pardon à la nation anglaise d'avoir fait lâchement assassiner, après l'avoir inhumainement torturé, le brave capitaine Wright, qui aima mieux périr dans les plus affreux tourmens, que de rien faire d'indigne de son caractère, du corps auquel il appartenait, et du peuple, dont il était un des plus courageux défenseurs. „ Je ne pus d'abord prononcer ces mots que d'une manière faible et inarticulée ; mais on me les fit répéter jusqu'à ce que ma voix devenant plus assurée, ils eussent été entendus des Anglais qui étaient là présens. Ceux-ci me regardèrent avec calme, et sans me donner aucun signe de pitié ni de haine, ils suivirent le cercueil qui renfermait les restes de leur compatriote. J'entrai dans l'église : l'office des morts avait commencé : sur la tenture

noire qui tapissait les murs, étaient mille fois répétés les mots suivans : “ Les fidèles sont invités à prier pour les victimes de la longue et sanglante révolution qu'il a plu à Dieu de terminer par un acte de sa clémence et de sa justice. „ Les prières publiques cesserent; un prêtre monta dans la chaire et dit d'une voix forte et solennelle : “ Mes frères, la vengeance du ciel est désarmée; saluons l'aurore d'une ère nouvelle, dans laquelle refleuriront la religion et les lois; pardonnons à nos ennemis, et n'empêchons pas le coupable qui est devant nos yeux de participer à la clémence divine; ne jetons pas le désespoir dans son cœur, par des imprécations que réprouve la charité chrétienne : qu'il meure en paix avec Dieu et avec les hommes. „ Ah! comme je me sentais petit devant tant de magnanimité! Je ne craignis pas de laisser éclater toute ma sensibilité; je poussai des soupirs, je répandis des larmes, et mes sanglots purent être entendus dans toutes les parties de l'église. On ôta la chaîne qui ceignait mon corps, et l'affreux trophée qu'on y avait attaché; on me jeta sur la tête un drap mortuaire, et après m'avoir fait marcher pendant quelques minutes, tandis qu'on répétait autour de moi les prières des agonisans, on me découvrit la tête, et je me vis dans une salle voutée, en face d'un amphithéâtre où siégeaient une vingtaine d'hommes à figure vénérable et à cheveux blancs, revêtus du costume de l'ancienne magistrature de France. “ Mettez-vous à genoux, me dit celui qui paraissait les présider, et écoutez votre sentence : Napoléon Buonaparte, vos crimes ont été commis en face de la terre épouvantée, au mépris de toutes les lois divines et humaines foulées aux pieds par vous avec une audace et une perversité dont on ne croyait pas le cœur d'un homme susceptible; ici la notoriété rend toute instruction inutile, et les formalités ordinaires ne seraient qu'une vaine dérision. Délégués pour rendre à la justice son cours interrompu par vous, nous n'avons qu'à vous annoncer qu'un de ses premiers actes est dirigé contre vous, et que le tribunal vous

condamne à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive, à une potence haute de soixante pieds, en face de l'arc triomphal élevé par vos ordres sur la place du Carrousel. „ On m'ôta sur-le-champ la casaque ignoble dont j'étais revêtu, pour me couvrir des magnifiques habits dont j'étais si fier le jour de mon couronnement, et l'on me fit monter dans le carrosse qui m'avait servi lors de cette fastueuse cérémonie. Ce costume, cette voiture, où brillaient l'or et les pierreries, bannirent en un instant tous mes remords, toutes les dispositions chrétiennes qui s'étaient insinuées dans mon cœur; je fus saisi d'une rage presque surnaturelle, et j'accablai des plus affreuses imprécations la foule qui se pressait pour être témoin de mon supplice. On me mit un bâillon, et j'allais suffoquer, lorsque j'arrivai au pied de la potence.

Entre cette potence et l'arc triomphal, était un monument carré, de pierre brute, haut de trois pieds et long de six, portant l'inscription suivante : „ *Ci-gît Napoléon le Féroce, usurpateur du trône de France, oppresseur de l'Europe, ennemi de l'humanité, qui n'a laissé que le souvenir des plus grands forfaits, sans qu'aucun acte de vertu ait, pendant le long espace qu'il a brillé d'une funeste gloire, prouvé qu'il appartenait à l'espèce humaine. O vous! qui vous arrêtez pour contempler cette tombe où repose celui dont la formidable activité a tant troublé le monde, songez au néant des choses humaines, songez à la vengeance céleste, qui n'a jamais épargné ni les rebelles, ni les pervers.* „ Le prêtre qui m'avait confessé s'approcha de moi, comme mes yeux étaient fixés sur cette effrayante inscription; je le repoussai avec horreur; je portai les mains à mes oreilles pour ne plus entendre ses accens séducteurs, résolu de mourir encore plus par l'excès de ma rage, que par les effets du supplice. Mes yeux, qu'avait attirés l'inscription, se portèrent ensuite autour de moi, et je vis avec surprise que j'étais entouré de toute ma garde, qui ne donnait aucun signe de pitié ni de mécontentement; et dont les armes baissées semblaient

blaient annoncer qu'elle avait renoncé à me venger. M...., revêtu d'un uniforme éclatant, mais qui n'était pas celui de mes maréchaux, s'avança alors sur un cheval blanc, et donna le signal à l'exécuteur, qui me hissa avec une poulie qui était attachée au haut de la potence... En ce moment, l'obsession a cessé, j'ai été éveillé par le bruit de la sonnette qui m'annonce qu'une dépêche importante vient d'être glissée dans la boîte qui est à la tête de mon lit. Après avoir examiné, pendant quelques minutes, mon lit, mon appartement, m'être assuré que j'étais encore possesseur des attributs de la souveraineté et de la clé de mon trésor particulier, j'ai visité ma cassette aux dépêches secrètes. Ici, messieurs, s'arrêtent mes confidences; je ne vous dirai pas le contenu de ces dépêches: qu'il vous suffise de savoir qu'elles formaient un étrange contraste avec le rêve, la vision, je ne sais quoi, qui venait de m'agiter. „

N.º XX.

Club des Flatteurs.

Ce club a tenu sa première séance dans une des salles de l'Institut, sous la présidence de Regnault de Saint Jean d'Angely. Comme cette réunion était en quelque sorte spontanée, et qu'elle avait lieu à la suite d'une assemblée de l'académie française, le club était peu nombreux; mais on n'y remarquait que des individus distingués par une grande réputation littéraire, ou par les places importantes qu'ils occupent. L'unanimité des suffrages ayant porte Regnault de Saint Jean d'Angely à la présidence, celui-ci a ouvert la séance en ces termes:

« Messieurs,

« Depuis long-temps j'étais occupé de la grande pensée sur laquelle repose le principe de cette réunion unique dans les annales du monde, et qui honorera à jamais le siècle dans lequel des hommes supérieurs au vain préjugé de leur dignité, se sont empressés de la former. La flatterie contre laquelle s'élèvent des philosophes cyniques ou des esprits vulgaires, a été souvent utile et jamais pernicieuse; et combien de fois, en louant les princes des vertus qu'ils n'avaient pas, elle en a déposé le germe dans leur cœur! Mais ce ne sera pas ici l'effet qu'elle aura à produire; car quelle est la vertu dont ne soit pas doué le grand homme qui est l'objet du culte auquel nous allons donner une direction plus élevée et des formes plus régulières? Depuis long-temps il fallait un foyer d'où pût jaillir sans contrainte l'expression de tous les sentimens que notre grand empereur inspire à ceux qui l'approchent. Eh bien, messieurs, ce foyer, vous venez de l'établir; c'est à vous, à votre zèle, à cet instinct qui nous a réunis simultanément, que sera due cette institution destinée à recueillir, à encourager, à perpétuer les témoignages de l'admiration publique. Qu'il m'est doux à moi, qui, comblé des bienfaits du héros qui nous gouverne, regarde comme le plus grand qu'il ait pu m'accorder, l'avantage de l'approcher quelquefois, et de contempler de mes yeux éblouis les étonnantes qualités dont il brille; qu'il m'est doux, messieurs, d'avoir été appelé, par vos suffrages unanimes, à vous présider! Il est donc vrai que mes faibles tentatives pour rendre à Napoléon un hommage digne de lui, pour exprimer les grandes pensées que quelquefois il m'a chargé de développer, pour peindre les bienfaits de son administration, m'ont valu l'estime publique, puisque je me trouve, sans m'y attendre, et sans l'avoir sollicité, à la tête de cette illustre réunion. Ah! messieurs, si la plus grande félicité dont l'homme puisse jouir n'était pas de vivre sous l'empire de Napoléon,

je dirais avec transport, en recevant cette marque de votre estime : " J'ai assez vécu. „ Mais vivons, messieurs, pour nous associer à l'éclat d'un si beau règne, pour en faire comprendre les merveilles à nos contemporains, et les transmettre à la postérité. „ On demande l'impression de ce discours qui est accueilli avec la plus grande faveur. Un membre observe que rien ne peut être imprimé sans avoir été préalablement censuré par la police. Délibéré qu'il sera fait une députation au duc de Rovigo, pour lui demander de ne pas assujétir à des formalités, à des délais qui ne pourraient que la refroidir, l'expression de l'enthousiasme qui anime le Club des Flatteurs, et de permettre à cette réunion dont on ne peut suspecter la loyauté, de publier sur-le-champ le résultat de ses séances. On procède la discussion d'un réglement provisoire; médité d'avance par le président.

But de l'institution du Club des Flatteurs.

Cette institution a pour objet de réduire la flatterie en systême, et de rechercher dans les annales des empires les modes divers employés pour flatter les souverains, afin de déterminer celui qui est le plus digne du grand Napoléon. Elle rassemblera dans ses archives tout ce qui a été publié en l'honneur de ce puissant empereur, après toutefois que ces pièces auront été revisées et corrigées par son comité suprême; afin d'en faire disparaître les incorrections, les inconvenances, et leur donner la teinte d'exaltation qui pourrait quelquefois y manquer. Le club s'occupera principalement de célébrer les vertus, les talens, les qualités et les victoires du grand Napoléon, et pour prévenir la confusion, ainsi que pour traiter chaque sujet avec l'étendue et la profondeur nécessaires, il ne sera permis, dans chaque séance, de s'occuper que d'un seul des traits dont brille le caractère ou le règne de l'empereur, et en même temps pour que chaque membre arrive préparé à ces importantes discussions, le calendrier du club indiquera, pour

chaque séance, d'une manière invariable, la vertu, la qualité, le talent, la belle action ou la victoire de S. M. qui devra être célébrée ce jour-là, et comme la vertu qui distingue le plus éminemment notre auguste empereur est la *clémence*, la première séance régulière du club sera entièrement consacrée à rechercher, à faire ressortir les nombreuses occasions dans lesquelles S. M. I. se livrant à sa grandeur d'âme et à sa vive sensibilité, a donné des preuves éclatantes de clémence.

Composition du club. Principes généraux d'admission, de rejection et d'exclusion.

1o. Seront admis, sans examen et par acclamation, tous les individus qui prouveront que par un acte, discours ou écrit quelconque, ils ont reconnu la suprématie, l'excellence et la prédestination de Napoléon, antérieurement au 18 brumaire; que lorsqu'il massacrait à Toulon, ils ont prédit sa grandeur à venir; que lorsqu'il mendiait à Paris, ils voyaient en lui un futur potentat; que lorsqu'il mitraillait les Parisiens, ils le proclamaient déjà le plus grand des héros; enfin, que dans toutes les exécutions terribles, mais nécessaires, qu'il a ordonnées, il a été plus utile à l'humanité que s'il eût montré une politique timide ou une clémence déplacée.

2°. Seront admises de même, par acclamation, toutes lès personnes qui sont honorées de la faveur de l'empereur, sans distinction d'état, depuis le grand-maréchal du palais jusqu'au cuisinier ou au palefrenier de S. M. I.

3o. Seront admis, après avoir été balottés, les individus qui ont attendu l'élévation du grand Napoléon, pour lui prodiguer leurs hommages, lui consacrer leurs talens, lui dévouer leur existence: lesdits individus étant obligés de prouver qu'ils ont écrit au moins cent pages d'éloges, en prose ou en vers, pour célébrer les vertus et les triomphes de leur souverain.

4°. Seront admis, en outre, les individus auxquels l'empereur aura souri, ou dit un mot flatteur dans une audience publique, ou dans quelqu'occasion éclatante.

5°. Seront membres du club tous les princes créés par le grand Napoléon, ceux qui sont en alliance ou amitié avec lui, et leurs premiers ministres.

6°. Seront rejetés tous les individus, quels qu'aient été leurs services antérieurs, ou quelles que soient leurs fonctions actuelles, qui, après avoir joui de la confiance de l'empereur, l'ont perdue; qui, après avoir occupé des places dans le ministère, ont été disgraciés; tous ceux auxquels l'Empereur aura adressé en public un regard sévère ou un mot dur, ou qu'il aura semblé négliger à dessein, soit en ne les regardant pas pendant trois audiences de suite, soit en ne les invitant pas à ses chasses, ou en ne les nommant pas pour l'accompagner dans ses palais.

7°. Seront exclus tous les membres qui auront laissé écouler un mois sans flatter l'empereur et sans montrer, d'une manière remarquable, le respect, l'admiration dont chaque membre du club ne doit jamais cesser d'être pénétré pour cet illustre prince.

Devoirs généraux des Membres.

Dans les cérémonies publiques auxquelles l'Empereur daigne assister, les membres du club, qui ne sont pas autour de son auguste pesonne, doivent exciter, si non par eux-mêmes, du moins par ceux qui sont sous leur influence ou dans leur dépendance, l'enthousiasme public sur le passage de Sa Majesté. Il leur est aussi enjoint de se répandre, autant que possible, dans les cafés qui avoisinent la route que suivent Sa Majesté et son cortège, et d'y raconter les bienfaits que le règne de S. M. vaut à la France et à l'Europe. Si, dans la chaleur de leurs récits ou de leurs éloges, ils éprouvent quelques insultes, reçoivent quelque

blessure ou quelque châtiment manuel, ils en rendront compte à la prochaine séance du club ; et leurs noms, ainsi que les outrages qu'ils auraient pu souffrir, seront mentionnés honorablement dans les registres du club, inscrits sur un tableau particulier qui sera suspendu dans le lieu des séances.

Il est expressément enjoint à chaque membre de vouer à l'exécration tous les peuples, toutes les puissances et tous les individus qui déplaisent à Sa Majesté impériale Napoléon premier, et ceux desdits membres qui inventeront des imprécations nouvelles, seront dispensés, pendant six années, de la contribution annuelle qui doit être levée pour subvenir aux frais de l'institution.

Ces articles ayant été accueillis par acclamations, un ministre disgracié a demandé la parole, et a prononcé le discours suivant :

" Je n'ai pas besoin de dire que mon cœur a tressailli de joie (si toutefois la joie peut encore en approcher), lorsque j'ai vu se former la réunion dont la pensée appartient à l'homme illustre qui la préside. (*Ici le président sourit avec dédain.*) Eh ! qui mieux que moi a su employer le langage de la flatterie, et charmer par lui le cœur et les oreilles du grand homme qui nous gou verne ? Que de sourires j'ai fait éclore sur ses lèvres impériales, et combien de fois sa noble tête m'a donné des signes d'approbation qui faisaient ma puissance et mon orgueil ! Hélas ! ces momens de faveur sont évanouis, et à peine maintenant puis-je obtenir dans une année un regard qui ne me terrasse pas par l'explosion du dédain et de la colère. Mais parce que je suis victime d'une inconstance dont je respecte les motifs, et qui ne change que trop souvent les affections des souverains, dois-je pour cela être exclu d'une réunion à laquelle j'appartiens par ma vie entière. Messieurs, j'ai flatté le peuple, j'ai flatté les Jacobins, j'ai flatté le Directoire, j'ai flatté les consuls, j'ai flatté le perroquet de l'impératrice Joséphine, j'ai flatté le chien de la princesse Pauline, j'ai flatté le singe de la princesse Elisa, j'ai flatté l'Empereur : eh ! qui de vous a flatté autant

que moi? et en faveur de mes anciens services ne doit-on pas oublier ma disgrâce actuelle? L'article par lequel vous excluez de votre sein les individus disgraciés, appartient aux plus hautes combinaisons de la sagesse et de la prévoyance; mais avec la conscience de mes droits, je réclame en ma faveur une exception qui ne peut m'être refusée. Eh! d'ailleurs, songez, messieurs, qu'un mot heureux, qu'une circonstance habilement saisie, qu'une fantaisie même de notre auguste Empereur peuvent me rendre la faveur que j'ai perdue; et qui de vous ne se repentirait pas d'avoir jusqu'à ce moment heureux enchainé ma voix et empêché ses accens de se mêler aux vôtres! Eh! messieurs, je vois parmi vous celui qui m'a remplacé au ministère: a-t-il été épargné plus que moi? et parce qu'il n'est plus ministre, l'éloignerez-vous de votre sein? Etre déplacé n'est pas être disgracié; veuillez, messieurs, comprendre cette distinction. „

Un assez long silence règne dans l'assemblée. Hauterive demande à répondre à l'opinant; celui-ci le regarde avec étonnement; mais Hauterive, sans se déconcerter, procède de la manière suivante:

“ Messieurs,

“ Les exceptions tuent les règles, et si lorsque vous n'êtes pas encore organisés, vous dérogez aux grands principes qui ne sont qu'indiqués dans votre réglement provisoire, vous manquez votre but, vous commettez un meurtre politique sur vous-mêmes. Eh quoi! le maître que nous servons, ne doit-il pas être flatté jusque dans ses caprices? Ne devons-nous pas proscrire ce qu'il rejette, aimer ce qu'il adopte? Plus son inconstance parait tenir de l'ingratitude, et plus nous devons y applaudir. Quel mérite aurions-nous, si nous n'avions à proclamer que les actes de sa justice et de sa bienveillance? En vérité, je suis étonné que le préopinant, qui est un homme d'un sens rare et d'un tact exquis, ait débité tant de paradoxes dont lui-même sent l'inconvenance et le ridicule. Il nous

a offert la probabilité de sa réintégration dans la faveur de notre auguste maître. Rien de mieux : je ne combats point cette hypothèse; mais quand elle se réalisera, il sera temps de l'appeler dans votre sein, et je serai les premier à proposer qu'on l'y admette, et à l'applaudir quand il y entrera; mais jusque-là, messieurs, soyons sévères; si l'on punit un général, parce qu'il a été malheureux, ne faut-il pas de même proscrire un courtisan, parce qu'il a été disgracié ? „

Le discours d'Hauterive est applaudi avec transport, et le président l'invite à venir prendre place au bureau, comme secrétaire.

L'ex-ministre se retire avec toutes les marques de la confusion; il est suivi du duc de Cadore, qui ne juge pas à propos de courir les chances d'une discussion. Un membre, dont nous n'avons pu savoir le nom, demande la parole pour une motion d'ordre. " Je vois ici, „ dit-il, avec une espèce d'étonnement, M. F......., connu, à la vérité, par les discours d'apparat qu'il a adressés à S. M. I. au nom du Corps-Législatif, mais soupçonné à juste titre d'avoir quelquefois mêlé l'ironie à la louange, et de n'avoir pas employé, en flattant notre auguste maître, ce langage franc qui ne laisse aucune prise à la malignité, et qui ne prête jamais à l'équivoque. Et je croirais, messieurs, que l'Empereur, à la pénétration duquel rien n'échappe, a voulu déplacer ce louangeur maladroit ou mal intentionné, lorsqu'il l'a porté de la présidence du Corps Législatif à la tête de l'Université impériale. Je demande si ce n'est pas là une disgrâce déguisée, surtout quand on considère que si M. F....... avait eu des intentions prononcées, personne n'était plus propre que lui a donner à la flatterie des tournures variées, des couleurs vives, et un langage plein de verve et d'élégance. Je demande au moins qu'on suspende son admission. „

" Messieurs, „ s'écrie Regnault de St.-Jean-d'Angély, " un courtisan est comme la femme de César, il ne faut pas même qu'on le soupçonne.

F...... se retire la tête haute, et avec une démarche assurée.

" Messieurs, „ dit un membre qui demande la parole sur le réglement, " je vous propose, comme article additionnel, de consacrer aussi quelques-unes de vos séances à faire l'éloge des personnes que l'empereur honore depuis longtemps de sa faveur particulière; ce sera un culte secondaire que nous lui rendons dans les objets de ses affections, et je propose qu'on consacre une séance extraordinaire à célébrer les vertus morales et les talens politiques et militaires de l'illustre Roustan, Mameluck confidentiel de S. M. l'empereur et roi. „

Un membre trouve quelqu'inconvénient dans cette proposition, parce que, comme il est possible que les personnes qui jouissent de la confiance de l'auguste Napoléon tombent en disgrâce, le club se trouverait dans la dure nécessité ou de rétracter ses éloges, ou d'être en opposition avec les goûts de l'empereur.

Arrêté que les séances extraordinaires du club seront consacrées à l'éloge des personnes que l'empereur Napoléon honore de sa confiance et admet dans son intimité; mais que quand sa majesté leur retirera sa faveur, leurs noms seront biffés du registre, ainsi que le procès-verbal des séances dans lesquelles on aura célébré leurs vertus, etc. etc.

Arrêté en outre, par forme d'amendement, que sur la demande de deux membres, il sera fixé une séance extraordinaire dans laquelle on rétractera ces éloges avec la faculté d'y substituer telles accusations qu'on jugera convenables.

Un membre a proposé de s'adresser au grand maréchal du palais, pour qu'il fût permis au Club des Flatteurs de tenir ses séances aux Tuileries, dans l'emplacement destiné aux valets de pied, sans cependant que ceux-ci puissent être obligés de céder la place lorsque les assemblées auront lieu, attendu qu'ils pourront y rester comme associés étrangers. Cette proposition ayant été adoptée, la séance a été levée au milieu des embrassemens de tous les membres.

N.º XXI.

Les lettres suivantes ont été communiquées par ordre, le 18 août, au cercle de la cour à Trianon.

Lettre écrite de la main de l'Empereur Napoléon, à l'Empereur François.

Otto m'écrit, mon frère et cher beau-père, qu'une scène scandaleuse a eu lieu à votre cour le jour qu'il a voulu célébrer, conformément à l'étiquette établie par moi, l'anniversaire de ma naissance. Les femmes de vos courtisans se sont absentées, dit-il, de Vienne ce jour-là, en sorte que le bal qu'il avait préparé n'a pas eu lieu, et que n'ayant pu faire danser les femmes, il a fait dîner les maris. Vous imaginez bien que je me...... de ce que pensent ou font ces bégueules, mais je ne suis pas également indifférent à la manière dont vous réglez votre cour, et dont vous faites respecter votre gendre. Si la même chose avait eu lieu chez moi, relativement à vous, j'aurais banni une partie de ces caillettes, et envoyé les autres pour quelques jours à la Salpétrière. C'est ainsi qu'on gouverne. J'ai eu de la peine à organiser ma cour, mais les obstacles que j'ai rencontrés m'ont appris qu'il n'est rien dont on ne vienne à bout avec de la fermeté et du caractère. J'avais des individus de tous les partis à concilier, il fallait que je confondisse des duchesses avec des servantes, les femmes de mes généraux avec les dames de l'ancienne cour. Comment serais-je parvenu à amalgamer tout cela, si j'avais consulté tous les scrupules, cédé à toutes les fantaisies, et donné l'essor à toutes les répugnances de cette foule bigarrée qu'il était de mon intérêt de

de réunir autour de moi? C'est en mettant ma volonté à la place de toutes les prétentions, que je suis parvenu à former un ensemble vraiment satisfaisant. Quant il s'agit d'obéissance, je ne fais nulle distinction entre le dernier de mes sujets et le plus distingué de mes maréchaux. Aux yeux d'un souverain, tous les hommes sont égaux, parce qu'un même devoir les lie à lui, et s'il pardonne une faute à raison du rang de celui qui l'a commise, il n'est bientôt plus qu'un mannequin que ses entours dirigent à volonté. Si quelques femmes de la populace de Vienne s'étaient concertées pour m'insulter, votre ministre aurait fait grand bruit de leur audace et de leur châtiment; mais comme cette conspiration s'est tramée entre les dames à paniers et à falbalas, ces messieurs ont gardé le silence, et ne vous ont conseillé aucunes mesures de rigueur. Aussi voyez comme vos états sont gouvernés. Lorsque mes grenadiers et mes mameloucks étaient à Vienne, je les ai forcés de respecter ces mêmes femmes qui m'outragent; qu'elles tremblent, ces misérables, car un jour je pourrai bien les livrer aux derniers goujats de mon armée. J'ai été généreux, moi, je ne me repens pas; non, je ne me repens pas de vous avoir donné personnellement des marques de mon estime; mais si on oublie ce qu'on a dû à ma modération, je serai bien forcé de montrer ce qu'on doit attendre de ma colère.

Sur ce, je prie Dieu, mon frère et cher beau-père, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Signé Napoléon.

Lettre de Madame N... à Madame V..., à Vienne.

Trianon, 21 août.

Mon Dieu, ma chère, quel terrible homme que cet empereur Napoléon! Mais, dites-moi, qu'avez-vous fait, qu'ont fait les dames de Vienne, pour exciter sa colère? Imaginez-vous qu'il entra, hier,

dans la chambre de ma chère princesse, au moment où je lui lisais un nouveau roman de Lafontaine. Il sauta sur le livre, maudissant tout ce qui est Allemand, en me saisissant par les deux mains, il me força à une pirouette qui lui donna l'occasion de me faire un affront avec son pied. C'est ainsi qu'il traite tout le monde, quand il est en fureur. Des exclamations de rage lui échappaient contre notre auguste empereur et les dames de sa cour : non, ma chère, je ne vous répéterai pas tout ce qu'il disait; je voudrais pouvoir l'oublier. Cet homme n'a pas plus d'éducation qu'un Pandoure...... Cela est bien dur, d'avoir quitté une cour aussi polie que la nôtre, pour venir recevoir des coups de pied dans celle-ci. Sans faire attention à la grossièreté dont il s'était rendu coupable, il s'est mis à appeler nos ministres des ganaches, nos généraux des vieilles perruques, nos archi-duchesses des mijaurées, et nos dames de la cour des catins, et bien d'autres mots que je ne puis redire. La chère princesse le regardait d'un air étonné, mais nullement ému. “ Madame, lui a-t-il dit, “ votre père se perd ; sa cour n'est qu'une pétaudière, où chacun fait ce qu'il veut. Cela ne me convient pas; il faut que cela change : je veux que tout marche différemment. Quoi! des.... (oh! je ne me répéterai pas ce mot) auront impunément refusé d'assister à un bal donné pour célébrer l'anniversaire de ma naissance! Quoi! cette insulte m'aura été faite, en face de l'Europe, par des..... péronelles, qui me doivent le peu d'honneur qui leur reste! Voilà ce que c'est que de s'unir à des familles dégénérées : elles se laissent insulter dans leurs propres alliances. Il me prend envie d'envoyer Rustan à Vienne, avec quelques Mamelucks, et de faire fustiger ces impertinentes en plein cercle, Jour de D.... , c'est ainsi qu'on me traite, quand je prépare pour vous des fêtes qui feront l'étonnement de l'Europe; quand j'en ai donné, pour la naissance de notre fils, qui surpassent tout ce que les temps anciens et modernes offrent de plus magnifique en ce genre! A quoi me sert de rivaliser de galanterie avec mes prédécesseurs,

si le sexe même que j'honore par ces fêtes m'insulte par ses répugnances. Madame, madame, cela marchera bientôt différemment ; j'ai encore deux ou trois de mes frères les souverains à châtier. „ Et il s'est retiré brusquement ; et moi, par ordre de l'impératrice, je vous écris cette lettre, pour que vous la communiquiez à notre intermédiaire. Mon Dieu! mon Dieu! quand reverrai-je ma chére ville de Vienne!!!

Signé N....

N.° XXII.

Les apparitions.

(Buonaparte, dont l'Europe continentale subit le joug odieux, et qui inspire à tous les hommes, même les plus prévenus contre lui, un secret effroi, est lui-même sujet à des terreurs puériles, et il emploie, pour les calmer, des moyens auxquels tout être sensé rougirait d'avoir recours. Après la répudiation de la veuve Beauharnais, il se retira à Trianon, et, lorsqu'on le croyait occupé de ses vastes projets, il était occupé, avec sa sœur Pauline, à consulter le destin dans un jeu de cartes. On négociait, dans ce temps-là, son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise ; et craignant que quelque accident ne le fit manquer, il avait recours aux talens divinatoires de sa sœur pour calmer ses inquiétudes. Nous ne faisons cette observation, qui ne sera démentie par aucune des personnes qui connaissent Buonaparte, que pour montrer que nous ne nous sommes pas écartés des régles de la vraisemblance, lorsque nous lui faisons rendre compte des apparitions qui l'obsédent.)

Il était trois heures du matin : tout était calme dans la palais ; tout, excepté le cœur du tyran qui l'habite. La princesse Marie-Louise, relevée de couches depuis peu, partageait le lit de Buonaparte ; un bruit extraordinaire la réveille, elle croit entendre une conversation dans la couche même

où elle repose. Saisie d'une émotion inconnue, elle voit, à la lueur de la flamme bleuâtre qui, pendant la nuit, éclaire l'appartement, Napoléon gesticulant, non en maître qui commande, mais en esclave qui supplie, se lever tout endormi, se jeter à genoux, et dire, d'une voix dont les accens lui sont étrangers, puisqu'elle est adoucie par ce que l'humanité peut ajouter de touchant au langage de la douleur : " Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré pour les êtres doués d'intelligence, au nom du Dieu qui nous créa ; cesse, ah ! cesse de me poursuivre de tes terribles admonitions, et d'élever devant moi des fantômes dont les formes tour à tour bizarres, gigantesques, effrayantes, toujours présentes à mon imagination, soit que je veille, soit que je dorme, me donnent des jours sans plaisirs et des nuits sans repos. La constante obsession dans laquelle tu me retiens, a éteint à mes yeux toute la nature, empoisonné toute mon existence, et me rendant importunes des jouissances que je ne puis partager, augmente chaque jour ma haine; que dis-je ? ma rage contre mes semblables. „ Ces mystérieuses paroles répandent le trouble et l'effroi dans le cœur de la princesse; elle saisit Buonaparte par le bras : mais celui-ci toujours endormi et toujours obsédé, continue ainsi son étrange discours : " Quelle est cette main ? elle n'est pas glacée comme celle qui s'appesantit si souvent sur moi, et qui repand dans mes membres les convulsions de l'agonie et le froid de la mort. Ah ! ne la retire pas, cette main caressante, et laisse-moi la conviction que ton bras infatigable est enfin désarmé. „ En ce moment il s'éveille, et se sentant pressé par la main tremblante de la princesse, il lui dit d'un ton assez doux : " Ah ! c'est vous, Marie-Louise ! j'étais bien tourmenté, cruellement tourmenté, quand vous m'avez éveillé ; c'est bien, je vous en remercie, vous venez de me procurer la seule sensation agréable que j'aie connue depuis bien des années. Ecoutez-moi, vous ne dormez pas, je ne dormirai plus : je vais vous dévoiler un cœur que personne ne connaît, et vous

expliquer des emportemens que tout le monde redoute. Je ne vous aurais pas fait ces confidences sans la sensation que votre voix douce et votre tremblante main m'ont causée lorsque l'apparition terrible qui m'obsède s'est évanouie. Une magicienne m'a dit que je cesserais d'y être assujetti lorsque je trouverais une femme qui, sans être effrayée de mon caractère et de ma renommée m'aimerait pour moi seul, et désarmerait, par son innocence et sa pureté, le courroux formidable qui me poursuit. Vous êtes peut-être cette femme; j'aime à croire que je l'ai trouvée en vous; mais si vous ne l'étiez pas, hélas! Marie-Louise, il me faudrait en chercher une autre. Ecoutez : je vais vous conduire à travers toute ma vie, en partant du moment où je pus me rendre compte de mes sensations et de mes affections.

J'étais en Corse; j'avais douze ans; je couchais dans une maison voisine de la mer; nous étions en été, le jour avait été chaud; mais une brise rafraîchissante venait me carresser doucement; pour la première fois je sentais l'influence des objets dont j'étais entouré. Le bruit des vagues qui venaient frapper mollement le rivage, le murmure des zéphirs me causaient des émotions inconnues : enfin, j'existais réellement. O princesse Marie-Louise! ce moment fut délicieux, mais il fut rapide, il n'est plus revenu depuis. Tout-à coup une lumière douce éclaira la chambre où j'étais, et je crus respirer un air embaumé, Une voix, dont le charme est encore présent à ma mémoire, m'appela trois fois par mon nom, et presqu'aussitôt je crus voir au milieu d'un nuage argenté; une jeune fille à peu près de mon âge, d'une figure céleste et vêtue d'un tissu léger qui voilait, sans les cacher, des formes charmantes. " Napoléon ,, me dit-elle, " considère-moi bien; j'ai ton âge; je suis liée à ta destinée; je t'apparaîtrai quelquefois : il dépend de toi de me voir toujours sous ma forme présente; malheur à toi, malheur au monde, si jamais elle s'altère. ,, Funeste avertissement! et combien peu j'étais capable de sentir alors tout ce qu'il avait de

solennel et d'effrayant pour moi. D'autres impressions effacèrent en partie celle-là; j'oubliai les mystérieuses paroles et la suave apparition, et deux jours après je m'embarquai pour la France. J'arrivai à l'école militaire de Brienne : j'avais vécu jusque-là très-isolé, et la vue d'une si grande quantité d'élèves excita en moi une aversion pour mes semblables, que je n'avais pas connue dans le silence de la solitude. A mesure que j'avançais en âge, je sentais en moi un changement extraordinaire; je n'aimais de mes études que la partie qui m'enseignait l'art de détruire les hommes, et de nos amusemens que ceux qui offraient le simulacre de la guerre. Les cris joyeux de mes camarades, leurs jeux bruyans me fatiguaient, et je cherchais tous les asiles où je pouvais échapper à leurs ébats importuns. Un jour, fatigué des observations de tous ces jeunes gens qui me reprochaient mon caractère sauvage, et qui menaçaient de venir m'enlever de l'endroit où je me retranchais comme dans une forteresse, je me saisis d'une vieille épée pour m'en servir comme d'un moyen de défense. Il y a des prédestinations. je ne puis en douter; il y a des hommes qui sont nés les ennemis naturels de leur espèce, et qu'un instinct irrésistible entraîne à la destruction de leurs semblables. Lorsque j'eus dans les mains cet instrument de vengeance, je sentis fermenter en moi une rage inconnue; mes yeux éblouis croyaient déjà le voir teint de sang, et dans un délire furieux, j'imaginais que je le plongeais mille fois dans le sein des assaillans que j'avais à redouter. Bientôt j'entendis le tumulte de cette jeunesse gaie et impétueuse; et, sans attendre qu'elle vînt violer ma retraite, je me jetai sur elle avec l'aveuglement de la fureur : je fus bientôt désarmé et laissé seul dans un état d'étourdissement. Quand je recouvrai mes sens, je m'indignai de l'indulgence de mes camarades, et je regrettai qu'elle ne m'eût laissé contr'eux aucun motif de haine. Car, ô princesse Marie Louise! la haine est l'élément dans lequel mon cœur palpite avec liberté, et goûte les seules délices auxquelles
il

à soit sensible. La nuit suivante (c'était encore une nuit d'été, mais un peu orageuse), un bruit semblable aux sons vagues d'une harpe dont les cordes seraient frappées par le vent, m'éveilla en m'inspirant une terreur secrète; et j'aperçus au milieu d'un vapeur rougeâtre, une jeune fille vêtue d'un tissu bleu, et dont les traits me rappelèrent celle qui m'avait apparu en Corse quelques années auparavant; mais la teinte naïve de l'adolescence avait fait place à un air de chasteté sévère. Je cherchai en vain ce sourire céleste qui m'avait charmé la première fois, et je reconnus à peine sa voix, lorsqu'elle me dit d'un ton grave : " Napoléon, cesse de nourrir de funestes pensées; l'innocence de ton premier âge s'est évanouie, et avec elle une partie des charmes dont j'étais douée : je te le répète, nos destins sont communs; malheur à tous deux si tu te livres à tes passions. „ Le dirai-je? je ne fus nullement touché de cet avertissement, et l'idée qu'en me rendant coupable je ferais le malheur d'un être qui semblait d'une nature supérieure à la mienne, domina dans l'impression qui me resta de cette mystérieuse visite.

Plusieurs années s'écoulèrent, pendant lesquelles je ne fis rien pour changer ces dispositions haineuses qui s'étaient manifestées en moi dès le premier moment que je m'étais trouvé au milieu d'une grande réunion d'hommes; ceux-ci, comme avertis par leur instinct, cessaient de me rechercher; et, accueilli par l'indifférence des uns, repoussé par la répugnance des autres, je n'attendais qu'un moment favorable pour donner l'essor aux fureurs qui faisaient bouillonner mon sang.

Pendant tout l'intervalle qui s'écoula jusqu'en 1790, je ne fus plus visité par cette apparition; mais les traits célestes qu'elle m'avait offerts, la première fois, étaient sans cesse présens à mon imagination, et produisirent dans mon cœur une espèce de passion idéale, la seule qui ait jamais fait sur moi quelqu'impression durable; parce qu'elle se rapporte aux seuls instans de ma vie que je me rappelle avec plaisir. La révolution française avait éclaté, j'en

avais adopté avec transport les principes et vu avec plaisir les ravages. Bientôt fatigué des querelles que j'avais avec mes camarades au sujet de mes opinions, je songeai à quitter mon régiment et à porter en Corse mon inquiéte activité et mes projets révolutionnaires. La nuit qui précéda mon départ, éprouvant une agitation qui m'ôtait le sommeil, je me levai et allai me promener sur les bords de la Saône. Il était minuit, je m'abandonnais non à une mélancolie douce, telle que l'auraient inspirée à tout autre le silence de la nuit et le calme des eaux, mais à des rêveries sombres, lorsque tout-à-coup j'entendis derrière moi un cri de détresse trois fois répété : je me détournai, et vis dans le point le plus éloigné de l'horizon un globe lumineux qui avançait avec rapidité. Lorsqu'il fut près de moi, il sembla se dissoudre et je ne vis plus qu'une vapeur jaunâtre dans le milieu de laquelle nageait la même figure qui déjà deux fois m'avait apparu ; mais l'éclat de la jeunesse et les formes qui m'avaient charmé avaient disparu, et dans les traits dont j'avais autrefois admiré l'expression enchanteresse, je ne vis plus que les traces de la souffrance et la pâleur de la mort. Je voulus fuir : un pouvoir invisible me fixa dans le même lieu, aussi long-temps que l'apparition dura ; enfin elle s'évanouit, et je pus me retirer, mais jusqu'au moment où j'arrivai chez moi, les mêmes cris de détresse trois fois répétés, à de courts intervalles, assaillirent mes oreilles et froissèrent mon cœur. Cette troisième apparition me laissa une sensation pénible, je ne pouvais effacer le souvenir de ces cris douloureux, ni repousser le contraste importun qui résultait de cette vierge brillante de jeunesse et de beauté qui m'avait apparu dans mon jeune âge, et de ce même individu mystérieux qui, dans la troisième apparition m'avait offert des traits altérés par une expression douloureuse, et entièrement décolorés. Je fus pendant long-temps poursuivi par cette image, elle flottait devant mes yeux pendant le jour, et la nuit elle se représentait dans mes rêves. J'arrivai en Corse ; je me fis un parti parmi les révolutionnai-

res, mais je fus loin de produire les secousses politiques que j'avais en vue, et je revins en France chargé des malédictions d'une grande partie de mes concitoyens et échappant avec peine à leur furie. Aussi je hais les Corses et je voudrais pouvoir oublier que je suis né parmi eux. Princesse Marie-Louise, je n'étais alors qu'un sous-lieutenant d'artillerie et je n'avais aucun moyen de repousser les affronts que je reçus en arrivant à Toulon, affronts extrêmement sensibles et qui m'ont inspiré contre les Français en général une rage plus violente encore que celle qui m'anime contre mes compatriotes. Bientôt cependant j'eus lieu de me venger des habitans de cette ville, lorsqu'elle fut reprise sur les Anglais. Avec quel plaisir je dirigeais les batteries contre ses remparts, contre ses édifices! quelle ivresse apportaient à mon cœur les cris des mourans et la vue des flammes qui jaillissaient de cette ville coupable! Et lorsque la vengeance nationale s'exerça sur ses habitans, lorsque je fus désigné pour détruire les rebelles par la mitraille, quel moment pour moi! C'était la première fois que je voyais des femmes éplorées, des enfans éperdus se prosterner à mes pieds pour détourner la foudre, l'inévitable foudre dont j'étais le ministre formidable : leurs larmes, leurs cris ne faisaient aucun effet sur moi; je vis, je vis alors, que j'étais essentiellement l'ennemi de l'homme, et que j'étais éminemment destiné à l'opprimer sans relâche, à le torturer sans pitié. Nous avions eu un soir une exécution terrible aux flambleaux, plus de deux cents victimes étaient tombées sous la mitraille. J'avais joui d'un coup-d'œil dont l'effet m'avait paru sublime. Ces fanaux placés derrière les victimes et qui répandaient sur elles une teinte sanglante, leurs traits décomposés, rendus encore plus hideux par les ombres qui les faisaient ressortir, le silence qui avait précédé la détonation de la foudre, les hurlemens qui y avaient succédé lorsque les soldats allaient achever les coupables qui respiraient encore, tout m'avait causé des sensations extraordinaires. J'avais laissé écouler la multitude; je me promenais au milieu des cadavres comme un hom-

me qui serait resté seul parmi les débris de la création. J'étais absorbé dans mes inaffables jouissances lorsque je crus sentir la terre se mouvoir sous mes pieds et je me trouvai couché dans une espèce de tombeau à côté d'un cadavre enveloppé d'un linceul. Je fus, je l'avoue, saisi d'un effroi, qui, pour le moment, m'ôta l'usage de mes sens : une espèce de murmure plaintif me réveilla de l'évanouissement dans lequel j'étais tombé. Uue main douce, mais froide, serrait la mienne et une voix gémissante soupirait dans mon oreille les paroles suivantes : „ O fils des hommes, je t'avais en vain prédit que nos destinées étaient communes, qu'à mesure que tu te rendrais criminel tu me rendrais malheureuse. Tu ne me verras plus sous ma forme première, ton supplice va commencer, le mien est fini. „ En ce moment une vapeur brûlante me suffoqua, et je perdis une seconde fois connaissance. En revenant à moi, j'étais seul, mais un fantôme vague s'agitant devant moi et sous des formes diverses, me montrait toutes les couvlusions et toutes les agonies qui précèdent la mort. Mon supplice commençait; le sommeil ne dissipa point ces illusions; le même murmure se faisait entendre à mon oreille, c'était comme le bruit de plusieurs voix qui s'unissent dans une psalmodie lugubre et solennelle. Je voyais ensuite des enfans mutilés, des femmes, de vieillards assassinés, qui gissaient pêle-mêle sur la terre ensanglantée, et tous ces cadavres me rappelaient les traits de la vierge mystérieuse qui avait déposé dans mon oreille ses dernières paroles et son dernier soupir. Depuis cette soirée, cette funeste ressemblance était ce qui me tourmentait le plus dans mes visions funèbres; car il m'eût été indifférent, sans cela, de voir dans mes rêves des cadavres mutilés. Bientôt le parti dont j'avais servi les vengeances fut poursuivi par une réaction dans laquelle je fus enveloppé : la prison, le dénuement, la misère devinrent mon partage, le partage de l'homme qui devait élever le premier trône du monde et voir à ses pieds tous les souverains que son bras a pu atteindre. Je supportai, avec tous les

frémissemens de la rage, cette horrible situation, mais je jurai mille fois, dans le secret de mon cœur, de ce cœur dévoré d'ambition et d'orgueil, de me venger de cette nation chez laquelle j'éprouvais des traitemens si cruels et des besoins si pressans. Dès ce moment, toutes mes pensées, toutes mes affections furent occupées par l'espoir de la voir prosternée à mes pieds, mutilée par mon bras et écrasée par mon despotisme. Que les rêves dans lesquels, par une prescience inconcevable, je la voyais soumise à ma volonté, étaient doux à mon cœur! Mais en même temps, combien les tableaux odieux qui me poursuivaient, surtout dans le silence des nuits, empoisonnaient mon existence et flétrissaient mon imagination! Et cependant ils étaient loin de m'inspirer l'horreur que les visions qui m'ont obsédé depuis, ont répandue sur tous les momens de ma vie. „

En ce moment le bruit des cors, les aboyemens des meutes annoncent à Napoléon que tout est prêt pour la chasse; il interrompt brusquement son récit, et quitte, sans mot dire, la princesse Marie-Louise.

N.° XXIII.

Lettres de famille.

Lettre de *Louis Buonaparte* à son beau-frère *Murat.*

J'IGNORE si je fais une imprudence, si je me confie à un ami ou à un ennemi; mais l'excès de mes souffrances, celui de mes terreurs explique la démarche que je fais, et quel qu'en soit le résultat, je ne puis être ni plus misérable, ni plus menacé. Joseph, aussi espionné que moi et plus infortuné peut-être, m'a écrit qu'il ne pouvait m'être utile;

vous trouverez sa lettre ci-jointe. C'est donc à vous, malgré ce qu'on m'a dit de votre absolu dévouement à Napoléon, que je m'adresse pour me rendre le repos et la liberté, espérant que vous ne trahirez pas votre collègue en royauté. Vous savez ma fuite de Hollande, toute l'Europe a connu mes motifs, et j'aime à croire qu'elle n'a pas vu sans intérêt un homme qui avait le choix du déshonneur ou de la puissance, de la trahison ou des richesses, s'effacer lui-même de la liste des souverains, afin de ne pas être complice de la ruine de la nation qu'il gouvernait. Depuis ce temps, rappelé, ou plutôt ramené à Paris comme criminel, ayant pour garde pendant ma route depuis les bains de Tœplitz, Bertrand, un des aides-de-camp de mon frère; j'ai été constamment obsédé de la surveillance de ses agens et de la multiplicité de ses frayeurs ou de ses caprices. Son premier mouvement fut, en me voyant, de s'élancer sur moi comme s'il eût voulu me déchirer en pièces : je n'ai jamais vu la rage avec une expression si terrible. Mais tout-à-coup il s'arrête, et me dit : " Non, vous êtes roi, je ne porterai pas mes mains sur vous; je ne vous dirai pas même ce que je pense de votre infâme conduite; je suis irrité, il est vrai; mais je ne me livrerai pas à mon courroux contre un homme que j'ai fait souverain : je dois me respecter dans mon propre ouvrage. Je ne puis cependant m'empêcher de dire que mes frères sont de sac.... poules mouillées, et que quand j'ai compté sur eux pour donner du relief à ma dynastie, j'ai plus consulté mes affections personnelles que mon jugement; mais je suis souverain avant tout, et je ne commettrai plus le sort de mon grand empire à quelques écervelés qui se laissent égarer par des conseillers perfides, ou entraîner par des lubies héroïquement sentimentales.... Eh! c'est avec la tête qu'on gouverne, ce n'est pas avec le cœur. C'est Lucien qui vous donne tous ces beaux avis; c'est ce philosophe contemplatif, ce politiqne de tribune qui vous a inspirée une fausse idée de vos devoirs et des sentimens exaltés en faveur des peuples que je vous ai

confiés. Non, non, l'époque où je vis, n'est pas, ne sera pas, ne peut pas être celle du bonheur des hommes; mais je prépare celui des nations à venir. La nature, ou tout ce que vous voudrez, m'a fait sans pitié, parce qu'il faut être sans pitié pour disséquer cette carcasse sociale que j'ai contribué à abattre, et que seul je dois régénérer. Eh! S.... D.... vos proclamations anodines, vos protestations amicales, vos jérémiades sur mes rigueurs, auraient produit bientôt la révolte parmi vos gouvernés, si je vous avais laissé conspirer avec les Hollandais au lieu de les gouverner. Je m'en charge, moi, de les gouverner : vous verrez si je serai assailli, comme vous de remontrances! Des remontrances! je n'en reçois point, moi, je veux être obéi, moi, et je vous ordonne d'aller coucher avec votre femme. „ — “ Plutôt mourir, „ lui répondis-je avec indignation. — “ Mourir, „ ajouta-t-il d'un ton ironique, “ eh! qui vous menace de la mort, qui vous dit de mourir? Ah! mon frère! on ne meurt pas de délicatesse, et ce n'est rien autre chose qu'une fausse délicatesse qui vous empêche de vous réunir à la reine Hortense. Cependant il faut que cela ait lieu tôt ou tard, du moins en apparence; vous savez ce qu'on répand, et comme il ne me convient pas d'employer d'autres moyens pour détruire les bruits accrédités par les méchans, et accueillis par les oisifs, il faut que ce soit vous, oui, vous, roi Louis, qui les démentiez en renvoyant votre femme. Il y aura demain grand lever, soyez-y, la reine Hortense, y sera aussi, on arrangera tout cela pour le public. Adieu, allez dîner chez l'archi-trésorier, il vous attend. „

Depuis ce temps, j'ai été aussi obstiné dans mes refus que Napoléon l'a été dans ses volontés, et comme il prétend qu'il faut que je cède ou que je sois brisé, je ne veux pas céder, mais je puis fuir, et j'ai recours à vous pour que vous me procuriez une barque dans laquelle je me jetterai pour aller chercher un asile à Malte, ou au fond de la Méditerannée. Napoléon voulait m'envoyer à Valançay, pour vivre, me disait-il ironiquement, avec des rois

détrônés comme moi. Mais je lui ai déclaré qu'il n'y avait que la force qui pût m'arracher de Paris. Chaque jour des avis sinistres me parviennent; c'est lui, je n'en doute pas, qui, voulant lasser ma résistance, cherche, par ses espions, à m'inspirer des frayeurs que peut-être son atroce caractère réalisera. Je ne le vois plus, je ne l'ai pas vu depuis notre courte entrevue; mais les journaux m'apprennent qu'il traîne partout la reine Hortense à la suite de son impératrice.

L.... B....

Lettre de *Joseph* à son frère *Louis* (indiquée dans la précédente.)

« Je quitte demain Madrid, mon cher ex-roi, pour aller recevoir, à Paris, les reproches ou les ordres de celui qui me fait trôner et qui t'a détrôné. Quelle vie! Quelle chienne de vie! (oserais-je dire, si ce langage ne dérogeait pas à la majesté du trône.!) Qu'ai-je fait à Dieu, à sa Providence, en qui je crois plus que notre auguste empereur, pour me trouver ainsi le jouet d'une destinée qui m'enlève à mes goûts, à mes habitudes, à mes rêves, sans me donner aucune des compensations qui y sont ordinairement attachés! Heureux Louis! tu te plains, et cependant tu es rendu à l'obscurité, tu y es rendu par un acte éclatant de ta volonté, qui dans cette occasion, a trompé celle de notre très-auguste frère! Tu éprouves des inquiétudes, dis-tu, des persécutions: on t'inspire des craintes sur ta liberté, sur ta vie; tu crains un donjon, tu crains le cordon, le poison, la torture, la fusillade. Eh! mon pauvre ami! tu es à l'A-B-C du caractère de notre héroïque frère. Toutes ces terreurs te viennent de lui; il veut en même temps se venger de toi et te subjuguer; il veut t'amener à lui demander grâce; il veut te conduire à une réparation aussi publique que ta faute a été scandaleuse. Crois-moi, ne vois que tes laquais, prends un maîtresse, ne bois que du Bourgogne, bois-en beaucoup, ris-

soi de toutes les menaces, et tu triompheras de l'invincible. C'est comme cela, mon cher ami, que depuis quelques années je laisse écouler ma vie, étouffant, par une rasade, chaque soupir que provoquent mes infortunes. Tu me demandes un vaisseau pour t'échapper en Amérique, et à qui demandes-tu ce moyen de liberté? A un esclave, plus esclave que le nègre qui bêche la terre sous le soleil brûlant des Tropiques, à un simulacre royal entouré d'aides-de-camp qui l'espionnent, de généraux qui ne lui permettent ni de délibérer, ni d'hésiter quand ils lui présentent une mesure à exécuter, un ordre à signer; enfin à qui on n'a laissé que les douceurs de la vie animale. Et d'ailleurs irais-tu en Amérique? Vois Lucien, où est-il? que fait-il? Envierais-tu son sort? Pauvre Lucien? il fut pour nous le frère le plus tendre, le conseiller le plus sage, l'ami le plus fidèle, et cependant à peine, puis-je lui pardonner l'élévation où il a conduit notre malheureuse famille, ni le service qu'il rendit à celui qui, en voulant faire d'elle une dynastie, n'a cessé de tourmenter notre existence par ses caprices, et de déshonorer notre nom par ses crimes. Au reste, j'expie bien moi-même certain vœu téméraire qui vint se glisser dans mon cœur, quand je vis Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie. J'avoue que j'ai toujours aimé l'Italie, et que cette délicieuse contrée m'a toujours apparu dans mes rêves de bonheur comme l'unique asile où j'aimerais finir mes jours. L'idée d'y occuper un trône me flatta lorsque la possibilité s'en offrit, et je me plaignis à Napoléon de la préférence qu'il donnait au fils de sa femme sur moi. " Vous aurez Naples, „ me dit-il de ce ton laconique et dur qu'il conserve même avec nous. J'eus Naples; j'y fus heureux autant qu'on peut l'être sur un trône qu'on usurpe, et presque en vue des légitimes souverains; enfin, j'eus au moins les jouissances du climat, du pays, et je ne vis pas une population immense exécrant mon nom et proscrivant ma personne. Murat me supplanta, et je fus placé sur le trône d'Espagne comme Ixion sur la roue.

En voilà assez sur mon sort. Nous en dirons davantage s'il nous est permis de nous voir. Mon valet de confiance, qui me précède, te porte cette lettre.

J.....B.....

Joachim I.er, roi des Siciles, à son auguste empereur *Napoléon*, salut.

Mon auguste frère et magnanime protecteur !

Voilà deux lettres qui vous intéressent : faites-en l'usage que V M. I croira convenable. Je ne connais qu'un maître, qui est V. M. Je suis souverain par vous, je dois exister pour vous, et ce ne sont pas des homélies qui me feront oublier ce que je vous dois. Je n'ai rien à démêler avec votre famille, c'est à V. M. à faire d'elle ce que bon lui semble et je reconnais votre suprématie, même sur ma Caroline, que je ne réprimande jamais, que je ne dirige jamais, et qui fait tout à sa volonté, sachant qu'elle n'a d'autre maître que vous.

Signé JOACHIM.

Napoléon I.er au roi *Joachim*.

Le roi Joachim a agi sagement, en m'envoyant les lettres de deux frères indignes de mon nom et des desseins que j'ai sur eux. Puisque le roi Joachim m'a donné cette preuve de sa fidélité, qu'il m'en donne aussi de son zèle. Il jouit trop de sa situation, il fait trop le roi de théâtre, le moment n'est pas venu pour lui de jouir, il faut qu'il s'occupe de ses devoirs, qu'il imite mon activité, qu'il serve mes projets. La Sicile est devant lui, les Anglais y sont; voilà la pensée qui doit l'occuper sans cesse. Si tout ne marche pas conformément à l'impulsion que je donne, il y aura des tiraillemens, des convulsions. Je n'en veux pas. Le roi Joachim est en bonheur; son acte de fidélité lui a épargné

une lettre comme j'en écris quand je suis mécontent et qu'on ne me sert pas à ma manière. La reine Caroline se comporte bien, je le sais, qu'elle le sache.

Signé NAPOLÉON.

N. B. Nous avons reçu une foule de questions au sujet du Logographe, de la vérité des faits, de l'authenticité des pièces qu'il contient ; nous répétons ce que nous avons dit quand nous l'avons commencé : nous ne garantissons rien ; c'est à la sagacité de nos lecteurs à séparer ce qui est vrai de ce qui est vraisemblable, et à démêler, dans les pièces variées que nous leurs offrons, les allégories, les métaphores, les hyperboles, etc., etc., auxquelles nous avons recours pour faire ressortir les hauts faits de Napoléon le Féroce.

(Cette note est traduite de l'anglais, comme le reste ; elle ne sera pas moins utile aux lecteurs de ce pays ci qu'à ceux d'Angleterre, pour bien comprendre la nature de cette espèce de journal.)

N.º XXIV.

Opérations navales, manœuvres maritimes, etc.

Lettre de Buonaparte à son ministre de la police.

S'il arrive quelques journaux anglais qni rendent compte d'une affaire de ma flottille avec des vaisseaux de cette nation, le duc Rovigo ne les communiquera qu'au baron Leponthon, mon secrétaire du cabinet, qui en fera les extraits d'usage que Rovigo m'enverra à Anvers Je suis mécontent de ma flottille ; on m'a pris une de mes prames en face de moi, sous mes yeux; sacr.... je me serais fait sauter plutôt que de me rendre, si j'eusse été le capitaine et que j'eusse combattu en présence de mon empereur. Il n'y a pas de dévouement dans mes marins ; je n'ai pu qu'à force de menaces et de coups de canon, envoyer une par-

tie de ma flottille contre une frégate anglaise et quatre bricks. Mon armée de terre m'est plus dévouée : quand je suis présent, mes soldats ne craignent pas la mort; mes marins la craignent, il faut que cela change. Decrez allait bien; il a su à propos employer la menace et la louange; il voulait monter une prame et aller combattre, quoiqu'il soit boiteux. Cet homme m'est utile, je n'ai pas voulu qu'il mourût; il serait mort, car il ne se serait pas rendu. Ce n'est pas assez d'être brave, il faut être dévoué. J'ai besoin de dévouement, moi, pour exécuter les grandes choses auxquelles je suis appelé par le destin. Je vous dis cela à vous, Rovigo, parce que vous possédez ces deux qualités. Je vais à Ostende, de là à Anvers, ensuite à Flessingue. Empêchez les faux bruits. Je vais voir mes flottes, inspecter mes vaisseaux; je veux porter un grand coup qui, depuis long-temps, est dans ma pensée. Je vous envoie l'article sur l'affaire de ma flottille; qu'on l'insère sans changemens, sans réflexions, bonnes ou mauvaises : je n'aime les réflexions que quand je les fais, ou que je les autorise. J'ai mal dormi la nuit qui a suivi l'affaire de Boulogne; je me suis levé au milieu de la nuit, et j'ai supprimé dix journaux; je n'aime pas les journaux, ils me donnent des spasmes; c'est bien assez de la presse anglaise pour amuser les oisifs et susciter les traîtres; je ne veux pas que celle de France conspire avec elle; et croyez, Rovigo, qu'elles conspirent ensemble. Je hais les auteurs, je hais les lettres; on ne peut rien faire pour le bonheur des hommes et la durée des empires avec des gens qui raisonnent, qui censurent, et avec des lumières qui finissent toujours par produire l'insubordination. J'ai long-temps médité ce sujet dans ma pensée; plus j'y ai réfléchi, plus j'ai été convaincu qu'on ne gouverne bien qu'un peuple ignorant, et je veux bien gouverner, moi. Rovigo, je sais que comme moi vous détestez les lettres, sans cela vous ne seriez pas l'exécuteur de ma pensée, mon ministre de confiance. La révolution a enfanté une nuée de ces gens-là, je veux

leur faire la guerre, je suis las des ménagemens qu'ils exigent, des craintes qu'ils inspirent, je suis rassasié de leurs éloges, ils sont assez vils, je n'en veux plus. Je mettrai les jeunes sur mes flottes, et les vieux dans mes maisons de fous, s'ils sont récalcitrans, ou dans mes hôpitaux, s'ils se soumetent de bonne grâce. Vous avez commis une méprise que je pardonne à votre zele, mais qu'il ne faut pas renouveler. V......, mon espion de l'Institut, a parlé dans un sens que je lui ai prescrit; quand vous l'avez fait enlever, et qu'il vous a montré le cachet et le chiffre, signe de confiance, vous auriez dû le relâcher et me rendre compte. J'aime que mes agens se surveillent entr'eux, mais je ne veux pas qu'ils s'arrêtent. Vous avez fait manquer une opération qui était mûre : je voulais épurer l'Institut. Je voudrais pouvoir le détruire : mais on crierait à la barbarie; eh! ce sont les barbares qui ont rajeuni le système social.

L'Observateur maritime.

Je n'avais jamais vu Napoléon; j'avais vivement désiré me trouver à bord du vaisseau sur lequel il devait monter pour faire la revue de sa flotte; l'archevêque de Malines, que je connaissais beaucoup, m'offrit de l'accompagner, et bientôt nous arrivâmes au milieu de cette forêt de mâts, tous pavoisés, qui, ainsi que me le dit l'archevêque, semblent porter aux nues les preuves du génie, du pouvoir et de l'activité de Napoléon. On montra partout beaucoup d'égards au prélat, et sur sa demande il fut conduit avec tous les honneurs d'usage au vaisseau destiné à recevoir l'empereur. On le laissa monter sans examen, mais il y eut quelque difficulté pour m'admettre. Il alla sur-le-champ parler à un homme revêtu du costume de conseiller d'état, et que j'ai su être depuis M. Réal : celui-ci parut embarrassé, mais sur un mot que monseigneur lui dit à l'oreille, il me fit approcher, m'examina attentivement, me remit entre les mains

d'un homme en uniforme, qui était près de lui, et je fus condui dans une cabinet où l'on m'ôta mes habits qui furent scrupuleusement examinés. Lorsque j'eus subi cet étrange examen, on me ramena près de monseigneur, qui me voyant un air soucieux et étonné, me dit assez haut pour être entendu de M. Réal : " Ce n'est qu'une bagatelle, mon cher, une formalité ; maintenant, voyez, écoutez, ne dites mot et ne vous éloignez pas de moi un instant. " Bientôt une partie de l'équipage fut appelée sur le pont; il me parut que c'était tous des matelots allemands et hollandais. A un signal, ils se précipitèrent, par les échelles dans des bateaux qui les attendaient, et peu d'instans après, je vis approcher des chaloupes, des yachts qui portaient les marins de la Garde, des officiers, des généraux, des conseillers d'état, des officiers de bouche, des valets de chambre; enfin, je n'ai jamais vu tant de gens chamarrés, tant de costumes et d'uniformes divers. Les maîtres de cérémonies assignèrent ensuite à chacun sa place, ayant soin de mettre les militaires près du magnifique tapis préparé pour Napoléon. Enfin, au bruit de mille fanfares, je vis le yacht étincelant d'or qui amenait cet homme étonnant. L'archevêqne, revêtu de ses habits pontificaux, s'avança pour le recevoir. Il passa brusquement sans lui parler, sans même lui jeter un regard; mais il me lança, à moi, un coup d'œil qui prouvait que ma figure lui était étrangère. Il fit signe à Réal, qui arriva avec la plus grande promptitude, et qui lui parla très-bas pendant une minute, sans que Napoléon répondît un seul mot, et lorsque celui-ci lui eut tourné le dos pour recevoir les officiers du bâtiment qui lui furent présentés par le comte Baste, il se retira aussi brusquement qu'il avait mis de vivacité à s'avancer. Je vis ensuite arriver les ministres précédés de leurs secrétaires portant d'énormes portefeuilles. Sans attendre les ordres de Napoléon, ils descendirent tous dans la chambre du conseil. Napoléon fit le tour du vaisseau en examinant soigneusement chaque individu; lorsqu'il fut arrivé près de moi, il

se tourna brusquement vers ceux qui le suivaient, et dit : „ Que fait là cet homme? que veut ce prêtre? qui l'a amené ici? „ Réal répondit que l'archevêque de Malines m'avait amené sur le vif desir que je lui avais témoigné de contempler de près le grand monarque. Celui-ci s'adoucit, et dit à monseigneur, d'un ton plutôt gai que sévère: " Mais l'abbé, savez vous que nous n'avons pas besoin ici de bouches inutiles? „ Avec une présence d'esprit merveilleuse, mon introducteur répondit : „ Sire, l'admiration ôte l'appétit. „ Je crus voir sourire Napoleon, mais ce sourire ne ressemblait à aucun sourire humain, il y avait à la fois du mépris, de la malignité et de la satisfaction.

Napoléon commença ensuite la revue de la flotte; mais à peine considéra t-il les vaisseaux : sa tête était baissée; il avait un air rêveur, et paraissait importuné du balancement du navire. Gantheaume, qui était à sa gauche, lui parlait de temps en temps, mais sans qu'il parût faire attention à ce qu'il lui disait. Tout à coup il parut frappé comme d'un commotion électrique, et prenant Duroc à part, il lui donna probablement un ordre, car je vis disparaître celui-ci et revenir un instant après avec un papier, que Napoléon parcourut, et qu'il lui rendit en faisant un signe d'approbation. Cependant le *Charlemagne*, après avoir fait le tour de la flotte, était revenu se placer en tête des navires, mais à une assez grande distance. La mer était houleuse, et malgré tous les bras qui étaient employés à la manœuvre, il fut impossible de ramener le vaisseau à la hauteur des autres, et j'entendis les marins déclarer qu'il était impossible de rentrer dans le port. Napoléon regarda pendant quelques minutes le ciel et les flammes des mâts, avec tous les signes de la menace et de la colère, et je le vis quitter le pont comme un furieux et un désespéré. Monseigneur s'attendait à chaque instant à être appelé (car il y avait ordre, pour tout le monde, de ne pas approcher du vaisseau préparé pour recevoir l'Empereur, sans un ordre de sa part); mais on paraissait l'avoir oublié. Nous nous regardions

tous deux sans mot dire, conformément aux instructions qui m'avaient été données, lorsque le baron de Beausset, un des préfets du palais, parut sur le tillac, et montant sur l'estrade où Napoléon était resté pendant qu'il passait la flotte en revue, publia la proclamation suivante :

« De par l'Empereur,

« Le préfet en second de mes palais, le baron de Beausset, est chargé de la police intérieure du vaisseau ; il se tiendra constamment sur le pont, pour y surveiller les individus suspects. Tout individu qui n'est pas employé à la manœuvre du vaisseau, ou attaché au service de l'Empereur, déclarera sur-le-champ son nom, le motif qui l'a amené, le droit qu'il avait d'être admis, et le nom de son répondant. Notre maréchal du palais, le duc de Frioul, est chargé de la police intérieure : c'est à lui que doivent être adressés tous les renseignemens qui intéresseront notre sûreté. » En ce moment, on vint avertir l'archevêque que l'Empereur le mandait près de sa personne, et je me trouvai isolé, ce qui me causa quelque inquiétude. J'allai, selon l'ordre qui avait été publié, déclarer mon nom, etc. Lorsqu'on me demanda d'un air assez sévère, en quelle qualité j'étais venu sur le navire, je crus que je préviendrais tout soupçon en disant que j'y étais comme grand-vicaire de monseigneur de Pradt, aumônier ordinaire de l'Empereur; mais j'étais loin de prévoir que ce mensonge serait précisément la cause des soupçons que je voulais empêcher. Au bout d'une demie-heure, lorsque je m'attendais à voir reparaître monseigneur, ou à être appelé dans l'appartement qui lui avait été assigné, je fus saisi brusquement, entraîné je crois à fond de cale, et jeté sur un hamac, où l'on m'attacha. Environ un quart-d'heure après, on m'amena une autre personne, que je crus être un individu frappé de la même arrestation que moi. Je ne pus rien discerner, parce que nous étions dans une profonde obscurité. J'étais déterminé à garder le silence, lorsqu'ayant

qu'ayant fait quelque mouvement, mon compagnon d'infortune, car je le croyais tel, m'adressa la parole. « Eh! quoi, me dit-il d'une voix plaintive, que je crus contrefaite, et qui me donna le soupçon qui s'est depuis changé en certitude, que c'était un mouton placé auprès de moi pour m'espionner, quoi! j'ai un compagnon d'infortune. » Je lui répondis que je ne savais pas de quelle infortune il parlait, que j'avais été à la vérité un peu brusquement entraîné dans l'endroit où je me trouvais, et que je souffrais d'y être sans vivres et dans l'obscurité; mais que j'espérais que la précaution dont j'étais l'objet ne durerait pas long-temps « Vous appelez cela précaution, me répliqua-t-il assez vivement; quoi, vous ne voyez qu'une simple précaution dans cet acte de tyrannie, cet enlèvement arbitraire, cet emprisonnement dans le plus triste des réduits. Ah! qu'on est heureux de voir les choses ainsi!... Tel que vous me voyez, je suis auteur; et désirant faire imprimer le récit du voyage de l'empereur, et surtout de son séjour à bord du vaisseau le *Charlemagne*, je me suis introduit avec les marins de la Garde, croyant échapper dans la foule. Je m'étais étrangement abusé, je ne savais pas qu'en quittant la terre, Napoléon n'a pas laissé sur le rivage ce caractère farouche et soupçonneux qui répand autour de lui la terreur. „ Cette sortie était trop vive pour être sincère, et devinant le piége qui m'était dressé, je répliquai de la manière suivante: « Je ne me plains pas, j'ai mérité mon sort, en disant un mensonge qui a dû inspirer des soupçons: du reste, je suis innocent, et je me confie dans la justice de l'empereur, quoique j'aie mérité sa sévérité. „ Le silence le plus profond régna pendant quelques minutes; je crus entendre mon prétendu compagnon d'infortune sortir doucement de notre réduit, et je fus bientôt moi-même ramené sur le pont, et de là conduit dans la cabine, où monseigneur m'attendait avec un dîner digne de mon appétit et de la délicatesse d'un sybarite tel que l'archevêque. Celui-ci rit beaucoup en me voyant. Je vous dirai dans ma prochaine lettre ce qui se passa

sur le vaisseau pendant le séjour involontaire que j'y fis.

DU COUDRAY.

N.° XXV.

Trois jours et deux nuits de ma vie.

A l'impératrice Marie-Louise.

J'ai besoin, madame, de m'entretenir avec vous. je suis au milieu des marins, espèce brutale, et je suis balotté par les flots, élément dangereux! Gantheaume me dit qu'il n'y a point de péril à courir; j'aime à le croire; cependant je l'ai sévèrement réprimandé pour n'avoir pas prévu que le vent pouvait, dant la saison actuelle, tourner tout-à-coup et m'écarter de ce rivage où je suis mieux et plus en sûreté qu'ici. Lorsque j'ai vu que toutes les tentatives pour revenir à terre étaient inutiles, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : qu'allais-je faire dans cette maudite galère! Enfin m'y voilà, dieu sait quand j'en sortirai; c'était demain que je devais vous rejoindre. Cette idée augmente mes impatiences et mes regrets. Ce que c'est que la nature humaine! Combien elle est variée! sous combien de formes différentes elle se présente dans les occasions diverses! le croiriez-vous, princesse, je crois qu'à mesure que mon séjour sur ce vaisseau se prolonge, je puis voir diminuer dans les individus qui m'approchent le respect profond qu'ils me témoignent ailleurs. Ils se croient plus rapprochés de moi à mesure que l'espace dans lequel nous sommes eux et moi, se rétrécit. On me regarde avec plus d'assurance, on me traite avec plus de familiarité. On me voit dépouillé du faste de ma cour, sur le pont étroit d'un navire : les uns, ce sont

les marins, sentent que mon sort dépend de leur fidelité; les autres, ce sont mes courtisans, voient qu'ayant moins d'individus autour de moi, j'ai besoin de parler à ceux qui y restent et leur confiance s'accroît de cette idée. Je n'aime pas cela, je redoute tout ce qui rapproche de moi cette race humaine que je suis destiné à gouverner. Je suis sévère, moi, je le suis autant par caractére que par politique, et je ne dois ma sûreté actuelle qu'à l'austérité de mes maniéres, qu'à cette rigueur qui jamais ne se relâche, et qui, toujours prête à punir, s'adoucit rarement pour donner à la récompense, l'air de l'aménité. Pénétré de cette idée, et convaincu que je devais frapper un coup qui prouvât que, même au milieu des vagues soulevees et sur uu vaisseau balotté par elles, ma police veille autour de moi et qu'elle surprend jusque dans les replis les plus secrets du cœur, la velléïté du crime, j'ai imaginé de m'entourer de tout l'appareil de la menace et du soupçon; et, du fond de l'appartement où je me suis retiré, j'ai publié des arrêtés foudroyans et ordonné des mesures rigoureuses. Pouvait-on croire que, sur un vaisseau comme dans un palais, qu'à la merci des marins ou de mes gardes, je cesserais d'être Buonaparte? Telle était ma position qu'un seul instant de relâchement dans la discipline, qu'une provocation subite de la part de quelqu'agent aposté pour me perdre, pouvaient, en un ciin d'œil, détruire tout l'édifice de ma fortune et de mon génie, et me livrer peut-être dans les mains des Anglais! Cette pensée traversa mon esprit comme l'éclair, au moment où il me fut annoncé que je ne pouvais rentrer dans le bassin aussi long-temps que le vent soufflerait dans la direction qu'il venait de prendre. Je m'élançai avec cette brusquerie qui m'est naturelle, et que, par caractére, j'exagère quelquefois, dans la salle du conseil préparée pour me recevoir, et de là je fulminai mes ordres. Je fis arrêter d'abord tous les individus qui, par des protections quelconques, étaient entrés dans ce vaisseau, sans y avoir des fonctions à remplir. Cela se borna à cinq pauvres diables, qui n'a-

vaient, j'en suis sûr, d'autres motifs que la curiosité, mais qui devaient servir à prouver ma sévère vigilance. Ensuite je me fis rendre compte de la discipline qui régnait à bord, et sur quelques indices, non d'insubordination mais de négligence, qui s'étaient manifestés huit jours auparavant, dans la conduite du maître et du contre-maître, et qui se trouvaient mentionnés dans le rapport général remis dans le moment même à l'amiral, je les fis enlever et mettre à fond de cale, ayant soin en même temps de distribuer des croix, de l'argent, et de promettre des pensions aux pilotes et autres marins qui s'étaient distingués.

J'ajoutai à ces précautions celle de donner un coup de pied à G........, et un soufflet à l'évêque de Namur, ce qui inspira aux autres individus de ma suite une terreur respectueuse. Mais, hélas! si ces rigueurs salutaires écartèrent de moi la familiarité des uns et les intrigues des autres, je ne pus de même chasser de ma couche les songes et les fantômes qui l'assiégèrent pendant les deux nuits que je passai à bord du *Charlemagne*.

Mon premier rêve.

Je crus qu'on me transportait sur une haute montagne, et que j'étais dans une obscurité profonde. De temps en temps des mains glacées effleuraient ma figure, et de légers soupirs se faisaient entendre à mon oreille. Mais tous ces attouchemens étaient si distincts que chacun produisait en moi une sensation différente; les soupirs ayant aussi chacun une expression particulière, j'éprouvais, malgré la rapidité avec laquelle ils se succédaient, les nuances diverses de la douleur, de l'effroi et du remords. Un rayon de lumière vint frapper mes regards, et bientôt éclairé par lui sur toute ma conduite, ces rigueurs, par lesquelles j'ai dû établir mon autorité et me faire redouter des mortels, me parurent d'inutiles atrocités et d'impardonnables forfaits. Le crime avait perdu pour moi son attrait, et le sang ne m'offrait plus qu'un

tableau hideux. Je voyais toutes les victimes sacrifiées par mon ambition, par ma vengeance, par cette ardeur féroce qui semble être l'unique principe de ma vie, je les voyais dans tout l'éclat de leurs vertus, de leurs belles actions et de leur innocence. Je maudissais la main qui les avait frappées, j'exécrais l'instinct qui m'avait poussé au meurtre. Il semblait que leurs ombres m'environnaient, et que chaque attouchement, chaque soupir, m'indiquaient ou un prince cruellement assassiné par moi, ou un général immolé à ma jalouse inquiétude, mon barbare orgueil, ou une femme victime de ma brutalité, ou un malheureux enlevé au sein de la nuit et frappé avant le retour de l'aurore........ J'entendis ensuite des cris lugubres et prolongés, semblables à ceux des oiseaux de la nuit; et je vis l'horizon se teindre d'une vapeur couleur de sang, présage de la désastreuse journée qui allait commencer. Au-dessus de ma tête, mais dans un espace resserré, je voyais se mouvoir des corps lumineux sur lesquels étaient portées des formes aëriennes qui brillaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; bientôt ces ombres fortunées s'abaissèrent sur le plateau de la montagne où j'avais été transporté, et elles se rangèrent autour de moi, sans cependant dérober à ma vue l'aspect effrayant qui commençait à se dessiner devant moi. J'étais tourné vers le nord et au point le plus éloigné de l'horison, je vis la comète qui, depuis quelques semaines, a brillé sur notre hémisphère, mais ses proportions énormes embrassaient au moins le quart du cercle du globe. A son extrémité supérieure, elle offrait une large sphère dans laquelle circulaient avec rapidité des flammes qui, remplacées constamment par d'autres, descendaient dans la partie inférieure, comme pour alimenter sa terrible activité. Cette autre extrémité de la comète présentait d'immenses ramifications qui, dans leurs mouvemens oscillatoires, semblaient fouetter la terre, et en dévorer graduellement les vastes flancs. Cette terrible dévastation était accompagnée d'un bruit mille fois plus

formidable que celui de la foudre. A mesure que la terre diminuée n'offrait plus d'asile aux humains éperdus, et qui tous fuyaient vers la montagne au sommet de laquelle j'étais, on voyait s'étendre de toutes parts un vaste océan de feu, sur lequel voltigeaient avec rapidité et avec tous les signes de l'allégresse, les nouveaux habitans du globe en fusion. Cependant je voyais arriver vers moi ce terrible instrument de la vengeance ou de la régénération, et sans perdre l'usage d'aucune de mes facultés, sans éprouver d'autre sensation qu'une compression très-forte produite par la raréfaction de l'air, je pensais qu'une puissance supérieure m'avait transporté sur le roc où j'étais pour que j'y visse en sûreté les progrès de la destruction du monde. Je fus bientôt désabusé de cette dernière illusion de mon orgueil. Les ombres dont j'étais entouré, et qui avaient jusque-là offert dans leurs traits célestes toute la sérénité du bonheur, élevèrent tout à coup au ciel des mains suppliantes, et il me sembla entendre leurs voix s'unir dans un murmure doux et plaintif, et articuler faiblement ces mots : " O justice, justice céleste, épargne, les humains! „ En ce moment, les mille tonnerres qui ébranlaient de leurs voix formidables la voûte des cieux cessèrent de mugir; l'azur d'un beau jour succéda aux lueurs funèbres qui avaient éclairé le plus affreux des tableaux, la terre se couvrit de fleurs, de fruits et d'habitans rendus à la sécurité et à la vie. Cette image de félicité excita en moi un accès de rage qui bouleversa tout mon être, et je crus sentir de froids reptiles se rouler autour de mon corps pour l'entraîner dans un abîme où une voix céleste me cria : " Le châtiment des hommes est fini, avec toi cessent tous les fléaux qui les désolaient..... „ J'étais mort.

Le lendemain de ma mort.

J'ai toujours cru à la métempsycose. Cela s'accorde avec mon système du fatalisme. J'avais été vivement frappé du rêve précédent, et il n'est pas

étonnant qu'après en avoir été occupé tout le jour, les songes de la nuit en aient été le complément. J'étais mort, mais je rêvai que mon âme avait passé dans un autre corps, et que petit à petit, l'amalgame des deux substances s'étant faite, je conservais cependant assez de souvenir de ce que j'avais été, pour en sentir le contraste avec ce que j'étais devenu. J'étais crieur de journaux, et je me trouvais devant l'hôtel de ma bonne ville de Paris, lorsque je vis arriver un homme à cheval, qui venait apporter la nouvelle de ma mort. Cette annonce répandit l'ivresse parmi la multitude : jamais messager ne fut mieux accueilli ; les uns embrassaient ses bottes, d'autres baignaient de larmes de joie son cheval, d'autres lui remplissaient ses poches de pièces d'or. Enfin, il fut porté en triomphe à l'Hôtel-de-Ville, où s'étaient rassemblés à la hâte quelques maires de municipalités voisines, et j'entrai avec la foule dans la salle du conseil. L'excès de l'émotion qu'éprouvait cet homme l'empêcha pendant quelques instans de parler, mais il faisait un geste qui annonçait que j'avais été frappé au cœur. Enfin, il fit signe qu'il voulait parler, et le plus profond silence régna tout à coup au milieu de l'assemblée impatiente. " Français, ,, s'écria-t-il, " le tyran n'est plus, je l'ai vu tomber percé d'un fer vengeur; il est mort, j'ai mis ma main sur son cœur coupable, il ne battait plus, il ne battra plus ; respirons, rendons grâces à Dieu, nous avons une patrie, le nom de Français n'est plus synonyme de celui d'esclave ou de brigand. Dans un de ses accès de frénésie, qui ont été le scandale de sa vie et le tourment de la nôtre, il s'est jeté sur un capitaine de vaisseau, et lui a arraché ses épaulettes. Celui-ci, avec la rapidité de l'éclair, lui a plongé son épée dans le corps ; j'ai vu briller l'épée vengeresse, et je l'ai vue ensuite teinte de son sang. On amène à Paris le cadavre du tyran qu'on a disputé avec beaucoup de peine à la furie des personnes présentes à sa mort. ,, Mille acclamations de joie saluèrent cette nouvelle, et j'entendis un homme proposer que sur-le-champ des hérauts

d'armes, ayant en tête celui qui l'avait apportée, la publiassent dans Paris avec le plus grand appareil. Un autre demanda que la ville de Paris accordât une pension de dix mille écus à l'homme qui avait eu le bonheur de voir expirer le tyran, et d'annoncer sa mort à la capitale de la France. Ici il y a un lacune dans mon rêve, mais je me retrouvai tout à coup au milieu de la rue de Tournon, en face du Sénat, j'étais habillé en page, j'avais sur ma poitrine un écriteau portant en lettres d'or : „ Le tyran est mort. „ Je conduisais par la bride le cheval d'un homme qui annonçait cette nouvelle, à haute voix, à la multitude ivre de bonheur et de joie. Il descendait de cheval, il me fit signe de le suivre, et je me trouvai dans la salle du sénat. Cambacérès venait d'y arriver, et je l'entendis haranguer de la manière suivante les pères-conscrits de ma façon.

„ Messieurs, on ne peut douter de l'événement, qui paraît combler de joie la capitale; j'en avais depuis hier au soir la communication officielle par le télégraphe.

„ Cet homme pour lequel nous avons tant fait, dans les mains duquel nous avions mis, avec l'intention de consolider le bonheur de la France, des moyens si immenses; cet homme qui n'a su être qu'un despose barbare, impétueux, sombre, atrabilaire; cet homme n'existe plus. Laissons en paix sa mémoire, parce que nous ne pourrions l'accuser, sans exciter parmi nous des récriminations qui détruiraient l'harmonie si nécessaire dans le moment actuel. Avant de procéder à aucune des mesures prescrites par la circonstance inattendue, mais extrêmement heureuse, dans laquelle nous nous trouvons, je demande à dévoiler un fait qui détruira en un instant les espérances du parti qui voudrait faire valoir les droits de l'enfant qu'on appelle le roi de Rome. Cet enfant n'est point fils de Napoléon : cet homme, qui voulait avilir tout ce qui était respectable et pour qui les lois divines et humaines etaient un objet de mépris et de dérison, n'a pas voulu consommer lui-

même le mariage qu'il a contracté avec une archiduchesse d'Autriche. Il a trouvé plus conforme à son caractère et à ses projets, à la haine qu'il portait à tout ce qui était au-dessus de lui par la naissance, de livrer cette malheureuse princesse à la brutalité d'un de ses Mamelucks. „ A cette odieuse supposition, à cette infâme calomnie du plus lâche et du plus méchant des hommes, je sentis bouillonner mon sang et je voulus m'écrier que rien n'était plus faux que ce qu'il venait d'avancer; mais, au lieu de cette dénégation que je croyais prononcer de la manière la plus forte et la plus positive, le *moi* nouveau s'écria : „ Point de roi de Rome, point de rejetons de Mameluck. „

Ce qui se passa ensuite, pendant quelques heures, ne m'est plus connu que confusément; j'entendis un mélange de discours, d'applaudissemens, d'acclamations; je vis les uns sortir, des autres entrer, et je ne recouvrai une perception distincte des événemens, que lorsque je me trouvai sur la place du Carrousel, tenant encore un des côtés de la bride du cheval du héraut d'armes, et ayant sur ma poitrine un placard sur lequel on avait écrit en lettres d'or, „ VIVENT LES BOURBONS. „ Le héraut d'armes publiait alors la proclamation suivante:

" Au nom du Sénat de France,

" Français! un tyran atroce, plus atroce que tous ceux qui, à diverses époques, ont torturé les nations, pèse sur vous, depuis bien des années; il a décimé vos familles, flétri votre existence, éteint votre liberté; mais serait-il parvenu à éteindre de même votre patriotisme? Et le nom de France, celui de patrie cesserait-il de faire tressaillir vos cœurs, et de les remplir d'un noble enthousiasme? Le sénat rendu lui-même aux sentimens qu'il éprouvait pour vous, mais qu'il n'osait avouer, a salué de ses acclamations et de ses vœux, le jour de votre délivrance, l'aurore de votre liberté, le présage de votre bonheur. Fran-

çais ! après avoir passé par tous les égaremens de la licence, vous en êtes revenus au gouvernement d'un seul homme. Mais tout en abhorrant la tyrannie de celui qui vous a rendu ce gouvernement, ne renoncez pas au bienfait que vous tenez, non de sa bienveillance, car il vous haïssait, mais de son ambition ; et sans vous perdre de nouveau dans des spéculations qui n'enfantent que des factions et des troubles, restez unis sur les bases de votre ancienne monarchie, et rappelez pour vous gouverner cette famille qui ne vous opprima jamais, qui ignore la vengeance, et qui ne sait que pardonner. Vivent les Bourbons ! » Ce qui fut répété par l'immense multitude qui nous entourait, par les soldats de ma garde, paisiblement rangés dans la cour de mon palais. Je voulus y opposer celui de vive Napoléon ! Mais ayant saisi pour cela un instant de silence, je ne fis que répéter le cri chéri de vivent les Bourbons ! lequel s'échappa de ma poitrine avec une vigueur, un éclat qui ranimèrent mille voix empressées de faire écho avec la mienne. Ici il existe encore dans mon rêve une lacune; et, en recouvrant la perception, je crus me trouver sur le passage du Perron, au Palais Royal; j'avais sur la poitrine une médaille de crieur public, et mes mains étaient pleines de papiers divers dont je criais ou plutôt dont j'aboyais les titres, entr'autres ceux-ci : " *La Grande Conversion du Père Duchène, sa Capitulation avec les Royalistes — Décret du Sénat de France, qui ordonne que son président, à la tête d'une députation de vingt membres ; que tous les maréchaux de l'Empire, qui sont actuellement à Paris ; les présidens des Cours souveraines, etc. se rendront à Calais, pour y recevoir l'héritier légitime du trône. — Arrêté du Sénat, qui ordonne que le prétendu roi de Rôme sera mis aux Enfans-Trouvés. — Arrêté du Sénat, qui ordonne que la princesse Marie-Louise, archi-duchesse d'Autriche, sera conduite, avec les égards et les honneurs dus à son illustre naissance, dans les états de son auguste père François II, empereur d'Allemagne et roi des Romains.* »

Je fus reconnu en ce moment par l'homme qui avait apporté la nouvelle de la mort de Napoléon, et que j'avais accompagné dans ses diverses stations dans Paris. Il me dit qu'il me cherchait; qu'il avait été content de mon zèle, et que si je me conduisais bien, il me ferait avoir un emploi dans les octrois de Paris, dont il était régisseur, qu'en attendant, il me ferait un petit traitement; et bientôt je me trouvai installé dans une chambre au septième étage, chez une fruitière de la rue Saint-Honoré. Je reconnus sur-le-champ cet appartement, pour celui que l'autre MOI avait occupé lorsqu'il sollicitait près du comité de salut public sa réintégration dans son grade. A peine avais-je eu le temps de me rendre compte de ce souvenir, que j'entendis frapper doucement à ma porte, et je vis entrer une jeune fille modeste et timide, que je reconnus pour celle de la fruitière, mais qui était extrêmement grandie et formée. " Monsieur l'Eveillé, „ me dit elle, (est-ce que je m'appelle l'Eveillé, pensai-je intérieurement ?) un grand monsieur est venu voir maman, ce matin, et il lui a dit comme ça que vous étiez un brave homme, qui aviez la perspective d'être un jour rat de cave; qu'il fallait qu'elle me marie avec vous, et que nous le serions *gratis*, et même avec une dot que la ville de Paris donnera à soixante couples qui seront mariés, pour célébrer le retour des Bourbons. Hélas! je suis engagée; j'aime un rôtisseur du coin; un homme qui a un état fait : ainsi, voyez à ne pas m'épouser, car j'en mourrais. Mais si vous voulez absolument vous marier, je vous recommande une jeune et jolie ravaudeuse qui demeure sur le même palier que nous, et qui est une fille sage et industrieuse. „ Je ne sais comment je fis la connaissance de cette nouvelle Manon, mais quand je recouvrai quelqu'idée distincte, je me vis avec une femme que je tenais par la main en face d'un autel; nous étions à genoux; mon autre moi allait prononcer le oui décisif, lorsque, selon mes ordres, on me réveilla pour m'annoncer que le vent avait baissé, et que dans deux heures, je me reverrais à

bord de mon yacht. J'étais encore empereur, j'étais encore votre époux.

N.......

N.° XXVI.

Rapport du Ministre de la Police Générale à Napoléon.

Sire,

Quelqu'empressement que j'ai mis à contre-dire les bruits que les ennemis du gouvernement faisaient circuler sur l'affaire de Boulogne et le séjour forcé de V. M. à l'entrée de l'Escaut, je n'ai pu cependant prévenir les fausses conjectures ni les malignes réflexions de la race parisienne qui, comme le dit très-bien V. M., est essentiellement méchante et indocile. En vain pour détourner l'opinion publique de cet objet, j'ai cherché à rendre les théâtres plus attrayans pour la multitude, à faire débuter de nouveaux acteurs, et à en faire reparaître quelques-uns chéris du public; en vain j'ai cherché à exciter des cabales dans les spectacles, pour satisfaire ou épuiser cette inquiétude morose, ce besoin de censurer, éveillés par l'absence de V. M., et par ce qu'on répandait des circonstances de sa visite sur les côtes. Je n'ai pu que réprimer faiblement l'insolence des discours et l'impudence des calomnies, quoique les prisons aient été depuis remplies des individus qui ont montré le plus d'inclination à croire aux faux bruits ou le plus d'empressement à les répandre. J'ai même porté à cet égard la sévérité si loin, que la commission du sénat, pour la liberté individuelle, a cru devoir m'envoyer un de ses membres pour savoir si j'agissais en vertu des circonstances ou des ordres de l'em-

pereur. " Si c'est d'après les circonstances, me disait cet impertinent messager, nous devons vous dire que nous ne croyons pas qu'elles nécessitent tant de rigueur; si c'est d'après les ordres de l'Empereur, nous ne saurons que les respecter et nous taire. „ J'avoue que me trouvant interpellé ainsi par ce mannequin qui se croit des fonctions, parce qu'il a un titre, je lui ai répondu avec fermeté, peut-être avec hauteur : „ Je ne dois compte qu'à l'Empereur de ma conduite : s'il la blâme j'ai tort; s'il l'approuve, je suis absous. On déclame, on calomnie, on complotte en son absence, mon devoir est de servir, et son droit est de juger. „

Si quelque chose avait pu ajouter au mépris que les Parisiens m'inspirent, ce sont leurs propos absurdes et leur lâche malignité, pendant l'absence de V. M. Aussitôt que les résultats de l'affaire de Boulogne furent connus par les lettres particulières, la haine de cette canaille pour le gouvernement de V. M. s'exhala en railleries amères et en vœux criminels. On disait assez généralement que toute votre marine avait tremblé devant une frégate anglaise, et que le potentat qui se vante d'avoir une armée régulière de huit cent mille hommes, qui tient tous les souverains du continent sous sa dépendance, s'était laissé narguer et vaincre par cent vingt matelots anglais. Que ce n'était pas votre faute, si toute la flotille (en exceptant toutefois votre yacht impérial) n'était pas venue se briser contre un vaisseau de 32 canons; que si on avait suivi vos ordres, cédé à votre pétulance, les prames et les bateaux plats, les chaloupes et les bombardes auraient été abîmés sous le feu de quelques bâtimens qui n'avaient pas la moitié autant d'hommes que vous aviez de navires, et qu'on aurait vu encore une plus belle déconfiture que celles d'Aboukir et de Trafalgar. On ajoutait que Votre Majesté faisait courir aux autres des périls que vous étiez loin de vouloir partager; que si votre flottille se fût avancée, vous seriez resté au milieu de votre bassin hérissé de redoutes, et qu'en la

voyant descendre majestueusement sous les flots, vous auriez joui comme Néron en contemplant l'incendie de Rome. On comparait vos projets contre les Anglais à vos attaques contre les Espagnols; on prétendait que l'opiniâtreté aveugle avec laquelle vous poursuiviez ces deux nations, perdra votre empire et vous; qu'avec l'une vous n'avez éprouvé que de honteuses défaites, qu'avec l'autre vous n'avez obtenu que des succès négatifs et de désastreuses victoires. D'autres, portant plus loin l'audace, osaient dire que le bon génie de la France, en vous inspirant la fantaisie de vous hasarder ainsi sur mer, vous ferait trouver dans les ondes la mort à laquelle, jusqu'à ce jour, vous avez miraculeusement échappé sur terre. A cela on ajoutait d'insolentes caricatures : Dans l'une on voyait votre flottille lançant des bulles de savon contre la marine anglaise qui ripostait par de terribles bordées, et V. M. augmentait le désordre de sa flottille et les périls de ses marins, en faisant tirer sur eux d'une redoute sur laquelle elle était placée, tenant en main un étendard où étaient inscrits ces mots : „ *Commerce et Colonies*, *Blocus Continental*, *Invasion de l'Angleterre*, Dans une autre, Votre Majesté était représentée gissant sur le rivage d'Angleterre où elle avait été vomie par une baleine, comme un nouveau Jonas, et au bas de l'estampe, on lisait ces mots : “ *La possibilité de la descente démontrée.* Ailleurs, on avait peint V. M. au milieu des officiers de sa marine, donnant des coups de pied aux uns, arrachant les épaulettes aux autres, les chargeant tous d'épithètes odieuses; cette affreuse caricature avait pour épigraphe : “ *Récompense de la bravoure.* „.... Sire, j'ai déjà trop répété de blasphêmes.... Je m'arrête.

Enfin, sire, jusqu'au roi de Rome a été l'objet d'une caricature, et l'on voit cet auguste enfant, dans celle que je viens dénoncer ici à V. M., reposant dans les bras de sa nourrice qui, au lieu du sein lui présente une betterave en lui disant : “ Suce cela, mon petit! c'est du sucre. „ En même temps le fils de V. M. satisfait un des besoins de la nature

dans une tasse de café placée dans une direction convenable et sur laquelle on lit ces mots : " Café pour les Parisiens. ,,

J'ai médité profondément la lettre dans laquelle V. M. me communique sa grande pensée et sa volonté suprême au sujet des gens de lettres et des journalistes. V. M. aura vu que jamais les journaux n'ont été plus insignifians ni plus monotones que pendant son absence. J'ai eu soin, pour leur ôter cette variété qui rend leur multiplicité nécessaire, de leur faire insérer les mêmes articles politiques, ensorte que maintenant il n'y a entr'eux de différence que celle qui vient du feuilleton que je conseillerai à V. M. de supprimer au moyen d'un impôt additionnel sur les journaux qui en ont un, ce qui rendant les autres moins chers, les fera préférer. Je leur ai enjoint en outre de n'insérer d'autres extraits des journaux anglais que ceux qui leur seront envoyés de la police, qui par là les obligera à l'insertion uniforme des mêmes articles. J'ose croire, sire, que ces mesures auront l'approbation de V. M. Sire, je n'aime pas les lettres, et je hais les gens de lettres. J'ai une grande antipathie pour la plume, je n'aime que le sabre, je ne connais que la loi, que l'influence du sabre : c'est par lui qu'on subjugue, c'est par lui qu'on gouverne.

(Signé) Rovigo.

N.° XXVII.

Discours sur la Clémence de l'Empereur, prononcé à la seconde Séance du Club des Flatteurs, par Régnault de St.-Jean d'Angély.

Je viens vous entretenir de la clémence de notre auguste maître. Les envieux de ce grand homme

lui contestent cette vertu que nous sommes, par là même, appelés à faire ressortir. La flatterie serait sans objet, elle serait sans mérite, si elle se bornait à préconiser des qualités dont la voix publique reconnaît l'éminence; elle doit, au contraire, s'attacher à louer, dans l'objet de son culte, celles qui semblent les plus opposées au caractère que tout le monde lui reconnaît. L'Empereur est sévère, messieurs; mais combien il en coûte à son cœur pour cacher la bonté qui lui est naturelle. Sa rigueur est systématique, mais la douce sensibilité compose essentiellement sa nature. Si sa conduite forme un contraste très-grand avec cette intéressante qualité, on peut prouver, en récapitulant les actes divers de la vie de ce grand homme, que quand il se montra cruel, il était ou forcé par les circonstances ou dominé par les principes d'une politique qui ne doit jamais fléchir si elle veut toujours être puissante et redoutée. On a accusé l'Empeur d'avoir, dès l'âge même où les autres hommes n'ont que des inclinations douces et humaines, attributs ordinaires de la jeunesse, montré des goûts féroces et un penchant invincible pour le meurtre et le brigandage. On a parlé des tentatives qu'il fit en Corse pour y répandre les désordres révolutionnaires, de la haine qu'il excita contre lui par cette conduite emportée, et de l'exécration qui resta attachée à son nom lorsque, poursuivi par l'indignation publique, il fut obligé de fuir une patrie qu'on l'accusait d'avoir voulu couvrir de cadavres et de ruines. Les grandes âmes, messieurs, s'annoncent par d'autres symptômes que les âmes ordinaires, et ce qui me semble effrayant dans leur essor précoce, dans leur jeune effervescence, n'est communément que le travail du génie et du caractère, également indignés des entraves qui les arrêtent, et disposés dans leur inexpérience à bouleverser les lois qu'ils ignorent et l'ordre qu'ils trouvent établi.

Ainsi, lorsque le grand Napoléon cherchait à révolutionner son pays, il ne faisait que céder à l'impulsion de son génie, à ce besoin d'agitation qui tourmente

tourmente les âmes fortes, à cette élasticité qui indique les grands caractéres. Toulon, messieurs, se présente ici à ma pensée, et je vois le jeune héros brûlant de l'amour de la gloire, et du désir d'être avancé, servir des fureurs qu'il ne partageait pas sincérement, et immoler froidement des traîtres contre lesquels il n'avait aucun motif de vengeance. Et voilà, messieurs, ce qui distingue le grand homme qui calcule, de tous ces êtres vulgaires et timides que l'humanité retient quand leur intérêt est d'être impitoyables et qui répugnent à la nature des moyens quand ils ne devraient considérer que l'importance des résultats.

Je ne chercherai pas dans la vie obscure à laquelle ce mortel auguste fut ensuite condamné, toutes les preuves de grandeur d'âme qu'il a pu donner; elles sont enveloppées d'un mystére que sa modestie se gardera bien de dévoiler, et nous en sommes réduits à penser qu'à cette époque, comme dans toutes les autres, il fut également doux, humain, tolérant et magnanime J'arrive à cette circonstance éclatante, à cette journée fameuse du 13 vendémiaire, dans laquelle il apparut aux Parisiens comme le dieu de la guerre, et à la Convention comme celui de la délivrance. Ce fut ce jour qui vit briller l'aurore de sa gloire, et qui fit éclore les premiers germes de la vertu qu'aujourd'hui nous admirons en lui. A la vue des phalanges de brigands qu'il était destiné à commander, et de ces bourgeois inoffensifs qu'il avait à combattre, un autre que lui aurait éprouvé de l'horreur pour ses compagnons d'armes et de la pitié pour ses ennemis; mais non, messieurs, avec ce coup d'œil d'aigle auquel rien n'échappe, il voit tous les périls qu'entraînerait pour la France l'indécision de ceux entre les mains desquels repose le pouvoir; il se met à la tête des bandits rassemblés pour les protéger, il fait même tirer sur ceux-ci afin d'exciter leur rage et d'avoir un prétexte pour combattre; en un instant la mitraille fait les plus grands ravages; douze cents Parisiens qui, rangés tranquillement en amphithéâtre devant le portail d'une église, ne s'at-

tendaient pas à cette explosion, tombent sous cette terrible décharge, et Buonaparte vainqueur ne demande pas un plus grand nombre de victimes. Quelle modération! et combien la clémence qu'il déploya dans cette occasion doit le rendre cher à nos cœurs! Paris fut tranquille, et les hautes destinées de la France commencèrent à prendre un aspect plus imposant sous la nouvelle influence qui dès lors sembla devoir les maîtriser à jamais. Je vous ferai seulement, messieurs, au sujet de cette journée, une observation qui dès-lors a toujours été confirmée par la conduite de ce héros magnanime, c'est qu'il ne tue jamais que le nombre d'hommes qui est nécessaire pour intimider ses ennemis et accomplir ses projets, et qu'ensuite il laisse reposer son tonnerre. Heureuse réunion de la prévoyance et de la force, combien de gloire tu as procurée à notre maître, et combien de bonheur tu promets à ses sujets!

Suivrai-je ce grand homme dans ses campagnes d'Italie? Tout le monde les connaît, la louange ne peut rien ajouter à leur célébrité ni à leur éclat; je ne les mentionnerai que pour faire remarquer la rigueur salutaire dont ce vainqueur irrité donna un exemple à Pavie, lorsque sur quelques symptômes de rébellion qui se manifestèrent dans cette ville, il fit enfoncer ses portes à coups de canon, et ensuite ordonna qu'on fusillât, sur la place publique, la municipalité rebelle et les principaux habitans, donnant, par là, une preuve de sa sévérité qui, prévenant par la suite de telles révoltes; lui permit de suivre l'impulsion de sa générosité et de sa clémence, sans péril pour sa gloire ni pour les compagnons de ses succès. Cependant il faut croire qu'il écouta encore trop, dans cette occasion, la sensibilité de son cœur, et que l'exemple ne fut pas assez terrible, puisqu'on vit, quelque temps après, les habitans de deux villes coupables, Venise et Vérone, massacrer des Français. Mais les mânes de ceux-ci furent vengés, et cette fois-là encore, l'empereur fut sans pitié par un excès d'humanité. Suivons-le en

Egypte : qui pourra dire que le massacre du Caire ne fut pas justifié, nécessité même par la révolte des Turcs, et que six mille hommes sacrifiés dans cette circonstance, ne furent pas une bien faible expiation de tant d'audace. Mais au milieu même du carnage, Napoléon sait rester froid et impassible; il l'ordonne sans colère, il le voit s'exécuter sans émotion, il l'arrête quand la prudence lui conseille de mettre un terme à sa vengeance. Le massacre des prisonniers turcs à Jaffa appartient aux plus hautes combinaisons de la politique et de la prévoyance. Eh! dans quels temps, Messieurs, si ce n'est dans ces jours où les princes et les conquérans perdaient le fruit de leurs succès par une fausse pitié, a-t-on vu un général habile laisser vivre les prisonniers qu'il ne peut emmener? Non, Messieurs, Napoléon aimait trop son armée pour laisser derrière elle des ennemis qui étaient en sa puissance; les prisonniers furent tués, mais tout se fit décemment et sans cruautés inutiles. Quelle clémence dans ce grand homme! Enfin Napoléon reparaît en France, et opère cette grande révolution qui a changé la face de l'Europe et créé le grand peuple. Cette révolution s'opéra sans effusion de sang, et le parti vaincu fut condamné à l'exil sans le subir : exemple mémorable de modération de la part d'un homme qui avait tant d'ennemis à redouter! Je serai court, Messieurs: je pourrais recueillir mille faits utiles à la thèse que j'ai établie; mais je me borne aux grands traits de la vie de notre auguste maître, et à sa conduite noble, décente et généreuse lors des diverses conspirations qui ont eu lieu contre sa personne. On ne le vit jamais, dans ces circonstances, user d'une rigueur inutile, ni se livrer à des actes de cruauté qui annoncent un instinct féroce ou des terreurs puériles; il employa même la lenteur des formes, et ne sacrifia ses ennemis qu'à la suite des procédures les plus régulières et les plus solennelles Ombres des Arena, des Cerachi, des Topino-Lebrun, des Demerville, des Diana! je vous invoque ici : dites si ce n'est pas après trois mois

de délai qu'enfin l'homme contre lequel vous aviez conspiré vous fit conduire au supplice ; et encore auriez-vous été condamnés plus tard, si l'attentat du 3 Nivôse n'eût fait presser la fin de la procédure instituée contre vous. Chevalier aurait-il été supplicié, si, après cette affreuse explosion, on n'eût trouvé chez lui une machine qui annonçait en lui les intentions les plus criminelles? Qui osera dire que les royalistes qui furent ensuite immolés n'avaient pas au moins de fortes préventions contre eux? Et ne faut-il pas, Messieurs, que lorsque les états ou leurs chefs sont menacés, les préventions seules constituent la culpabilité et produisent la punition? Enfin, Messieurs, si Pichegru fut étranglé, ce fut pour empêcher ses partisans de se montrer et de provoquer la vengeance du gouvernement contre eux; si le duc d'Enghien fut assassiné, notre auguste maître ne voulut, par là, que détruire à jamais les espérances et l'énergie des royalistes; et par la mort de Georges et de ses amis, il anéantit dans un instant tout espoir de réussir jamais dans aucune tentative contre sa personne. D'ailleurs, Messieurs, il usa, dans cette circonstance, du droit de faire grâce, et il laissa vivre tous ceux qu'il n'était pas de son intérêt de sacrifier. Ici, Messieurs, je m'arrête : en voulant porter plus loin mes preuves, je semblerais douter de leur évidence et de votre conviction.

N.° XXVIII.

Lettre de mademoiselle N...., demoiselle de compagnie de l'impératrice, à madame W...., à Vienne.

Amsterdam, ce

J'ai rejoint notre princesse près dela capitale de Hollande. Vous avez dû être étonnée de mon long

silence ; mais une malheureuse découverte qu'a faite ce terrible empereur m'a valu d'être envoyée en surveillance à Poitiers, où j'ai été conduite par un gendarme, dans une mauvaise voiture, sans avoir la faculté de m'arrêter pour dormir. Quelle vie, ma chère ! et combien elle ressemble peu à celle que je me promettais en venant en France, et à la douce existence dont je jouissais à Vienne ! J'ai bien des choses à vous dire ; et comme je ne crains pas d'être interrompue ni d'être surprise, et surtout ayant une occasion unique pour vous faire passer ma lettre, je vais soulager mon cœur de toutes ses peines, et mon imagination de tous ses souvenirs. Je ne vous ai parlé ni de l'accouchement de la princesse, ni du moment de crédit dont elle jouit à la suite de ce grand événement, ni de mes sollicitudes, ni de mes rapides jouissances, ni de mes chagrins presque continuels. Je voulais vous entretenir un jour que je me croyais sûre de ne pas être surveillée ; mais imaginez mon effroi lorsque je vis entrer l'effrayant Napoléon dans le cabinet de l'impératrice, où je m'étais établie, sachant qu'elle était à Saint-Cloud. Sans me dire un mot, il s'élance sur ma lettre commencée, l'emporte, tourne la clef, et me laisse prisonnière. Comme je ne m'étais pas gênée sur son compte, j'étais dans des transes mortelles, et je m'aperçus bientôt que mes terreurs n'étaient que trop fondées. Ainsi que je l'avais imaginé, il était allé se faire traduire ma lettre, car il est si ignorant, qu'il n'entend pas un mot d'allemand ; et je le vis bientôt revenir menaçant et furieux. D'abord il s'élança sur moi ; mais, se rappelant la promesse qu'il a faite à la chère princesse de ne jamais se porter à aucune violence contre moi, il s'arrêta subitement. Au reste, ce qu'il m'épargna en coups, je le reçus en injures. Ah ! ma chère ! je n'ai jamais vu une telle fureur : cet homme est né pour effrayer tout le monde. " Chienne ! „ me dit-il quand sa rage lui permit de parler, " misérable avorton germanique ! tu oses me juger, tu oses envoyer à ta sac... cour les bruits qui se répandent dans la mienne ! Te souvient-il que quand je déro-

geai à l'étiquette française pour te faire venir près de ma femme. je te fis donner l'ordre de tout voir, de tout entendre, et de ne rien communiquer à qui que ce soit. Est-ce que je verrai mes ordres méprisés, ma personne avilie par une misérable telle que toi? Je te ferai verser des larmes de sang pour tes insultes. Sors d'ici... et va attendre mes ordres dans ton taudis. „ Il a bien raison, ma chère : car quoique ce palais des Tuileries soit magnifique, on ne mettrait pas, à Vienne, le dernier des garçons de cuisine dans l'endroit où je loge. Je me hâtai de quitter ce fatal cabinet, et en sortant je me vis accostée par une femme de mauvaise mine, qui me dit qu'elle était chargée de m'accompagner, et de ne pas me perdre de vue jusqu'à nouvel ordre. Il faut que vous sachiez que le château est plein de gens toujours prêts à espionner, arrêter, emprisonner ceux qui encourent la disgrâce de l'empereur. Quand on parcourt les salles et les antichambres, on ne voit que des individus à figures sinistres, au regard douteux, à la démarche silencieuse, et qui sont également prêts à faire l'office d'espions, de geôliers ou de bourreaux. Ah ! les palais de notre digne maître offrent bien un autre aspect! Je ne restai pas long-temps dans l'incertitude de mon sort, on vint me dire que j'eusse à me préparer à un long voyage, et que l'empereur m'envoyait en surveillance chez les Sœurs de la Charité à Poitiers.

Imaginez vous ma position; seule, sur les grands chemins, avec un gendarme : cela était-il décent? Certainement, si l'Empereur avait jamais eu quelqu'éducation, il aurait dû sentir que même en exerçant sa rigueur, il devait conserver la décence et ne pas mettre une étrangère encore jeune et qu'on dit passablement jolie, à la merci d'un soldat brutal, ivrogne et libertin; car il était tout cela, ma chère. Cependant il m'a respectée, et excepté quelques chansons grivoises, quelques regards ardens et des propos toujours rudes, je n'ai eu à essuyer de lui aucun outrage. Enfin arrivée, après le voyage le plus ennuyeux et le plus fati-

gant, chez les dames de charité, je trouvai la plus pauvre des maisons, le plus misérable des gîtes, mais des femmes bonnes et pieuses. Quand elles surent que je venais de la cour, que j'étais attachée à l'impératrice, que j'avais vécu à la cour de Napoléon et que j'étais poursuivie par sa colère, elles me considérèrent avec un sentiment mêlé de terreur et de respect. J'eus bientôt occasion de juger qu'elles se faisaient de Napoléon une idée encore plus effrayante que celle que j'en avais moi-même; car elles ne l'entendaient jamais nommer sans se signer, comme si elles eussent voulu chasser l'esprit malin. Quelques-unes me demandèrent même sérieusement si, dans les différentes occasions que j'avais eues de le voir, je n'avais pas remarqué qu'il eut le pied fourchu. Vous pensez que je ris beaucoup de cette naïveté, qui cependant servira à vous montrer l'idée qu'ont de lui les âmes pieuses. Quoiqu'il m'eût été sévèrement défendu de parler de ce que j'avais vu ou entendu à la cour, je ne crus cependant pas déroger à cette injonction, en disant à ces bonnes religieuses qu'il n'y avait point de différence pour la structure entre Buonaparte et les autres hommes, mais qu'il pouvait y en avoir une très-grande dans le moral. Mais ses yeux? me disaient-elles, on prétend qu'ils ont quelque chose du feu dont brûlent les damnés, enfin, que son regard a quelque chose d'infernal. Je les désabusai encore là-dessus, en leur disant qu'habituellement le regard de Napoléon est vif, pénétrant, mais que ce n'est que dans la colère qu'il prend cette expression infernale qu'elles lui supposaient habituellement. De Buonaparte elles passaient à ma chère princesse, qu'elles supposaient une jeune vierge forcée par la politique à la plus affreuse union; elles se la représentaient toujours tremblante comme la colombe sous la serre du vautour, toujours prête à être sacrifiée par les caprices ou la fureur de son tyran. Hélas! ma chère, je ne les désabusai pas; je voulais au moins conserver leur piété à cette jeune princesse que j'aime tant: car quelle idée auraient-elles conçue d'elle si

je leur avais dit que cette jeune vierge s'était unie sans effroi au plus redoutable des hommes, et que son cœur avait depuis approuvé le sacrifice imposé à ses parens par la plus dure des nécessités. Voilà ce que je ne leur dis pas; car avec l'opinion qu'elles ont de ce terrible Empereur, qu'auraient-elles pensé d'une jeune personne qui a pu concevoir un autre sentiment que celui de l'horreur ou de l'effroi? Enfin je fus rappelée après trois mois, d'un exil d'autant plus fâcheux que j'avais été sans nouvelles quelconques de la chère princesse, et que, privée même de la ressource des journaux, j'avais été réduite aux nouvelles défigurées que me donnaient quelquefois mes crédules compagnes qui un jour m'anonnonçaient qu'une insurrection des faubourgs avait renversé Buonaparte, un autre jour que le feu du ciel l'avaient frappé; enfin qu'on avait surpris l'esprit malin en conciliabule avec lui, ce qui avait forcé le cardinal Maury à l'excommunier, et le Sénat à le déposer.

Je fus conduite à l'hôtel de la police, où je revis, après une heure d'attente, ce terrible Rovigo qui m'avait donné, à mon arrivée, des instructions ou plutôt des ordres auxquels j'avais si complétement désobéi. Il me parut mécontent et contrarié, ce qui ne l'empêcha pas de me recevoir avec une civilité dans laquelle il y avait des égards plus marqués que je n'avais lieu de l'espérer. Il s'avança vers moi en s'inclinant légèrement, me fit signe de m'asseoir dans un fauteuil qu'il me présenta, et restant lui-même debout, il m'adressa gravement les paroles suivantes : « Je regrette la rigueur qu'on a exercée contre vous; mais si vous aviez suivi mes avis, elle n'aurait pas eu lieu. L'Empereur tient sévèrement sa cour, et s'il permet une certaine liberté de langage aux personnes qui la composent, lorsque cette liberté se confine dans les murs du palais, il est inexorable pour les indiscrétions qui vont au-delà de leur enceinte. Ecrire même dans des choses indifférentes sur ce qui passe dans sa cour, est un crime qui blesse à la fois sa politique, son intérêt et sa volonté. Tous les

autres souverains envisagent sa cour d'un œil envieux et malin, c'est pour cela qu'il est obligé d'étendre sur elle un voile qui repousse les fausses conjectures et les observations perfides. Vous allez retourner auprès de l'impératrice, dont les prières ont obtenu votre délivrance et prévenu votre retour à Vienne. L'Empereur lui a donné, dans cette occasion, une grande preuve de déférence, que certainement il ne renouvellera pas si vous vous en rendez indigne. L'Empereur ne vous parlera pas du passé; au contraire, lorsqu'il vous verra, il vous adressera quelques mots de bonté : n'allez pas les recevoir avec timidité, avec indifférence, car il n'aime pas que les marques qu'il donne de son indulgence soient méconnues ou méprisées; répondez un mot, mais qu'il soit heureux, qu'il paraisse senti. „ Il se tut, mais il paraissait encore vouloir dire quelques mots que sa mémoire ou son imagination lui refusait; et après avoir donné quelques signes d'impatience, et de dépit, sans doute parce que ce qu'il avait encore à dire ne se présentait pas à son esprit, il sonna deux fois, et je vis entrer sur-le-champ, précédée de deux grands laquais portant la livrée de l'Empereur, la jolie dame qui m'avait fait les honneurs du palais des Tuileries, la première fois que j'y arrivai. Elle vint à moi avec empressement, me prit par la main, et dit à Rovigo d'un ton très-familier : " Vous permettez que je vous l'enlève. „ Et nous sortîmes ensemble sans qu'elle me permît de saluer le ministre.

Nous entrâmes dans une voiture très-élégante et à peine y fûmes-nous, qu'elle se jeta à mon cou, en me disant : " Petite, il faut que je t'embrasse pour tout le mal que tu as écrit de Napoléon. Sais-tu que nous t'aimons toutes à la folie, pour la justesse de tes remarques et la hardiesse de tes réflexions; car il faut que tu saches que le traducteur du commencement de ta lettre n'a pas été discret, et que nous avons su toutes tes histoires au sujet de notre aimable empereur. Qui aurait soupçonné à ta figure innocente, à ton air un peu gauche que tu avais un esprit malin et observateur? Prends-y

garde, cependant, ne te laisse pas surprendre, car notre aimable ne pardonne pas deux fois. Maintenant que je te fasse ta leçon : tu verras l'impératrice à minuit; elle te fera des reproches sur ton indiscrétion, tu lui répondras avec humilité et repentir; Napoléon qui écoutera tout derrière une porte entr'ouverte, arrivera à la traverse, intercédera pour toi, et tu le remercieras de sa clémence. A un signe que fera l'impératrice, tu te retireras en faisant une profonde révérence, et je te réinstallerai parmi les demoiselles de compagnie. Demain la maman Luçay, que nous appelons la mère des novices, te fera une courte mercuriale, et ensuite tu viendras prendre le chocolat chez la comtesse Lascaris où tu nous raconteras ta scène avec l'empereur, et ton séjour de trois mois dans un hôpital. Il n'y aura pas d'indiscrets, les hommes seront exclus. Sais-tu que Lascaris a une femme de chambre qui contrefait ton autrichienne à ravir; mais tu ne pourrais assister à une pareille scène avec l'amour et le respect que tu portes à ton adorable princesse. Je veux être franche avec toi, petite, nous ne l'aimons guère, elle est trop distante; dis-lui que nous trouvons qu'elle n'a pas assez de majesté pour être si dédaigneuse. Et d'ailleurs elle affecte de rejeter nos modes, et nous craignons toujours que par quelque influence d'un moment sur l'empereur, elle ne nous force à adopter les toques à la Marie-Thérèse, les longs corsets et les falbalas, peut-être aussi la poudre et les crêpés. J'en mourrais, je crois; nous en mourrions toutes : dis-le lui bien, entends-tu? „ Nous arrivâmes en ce moment à la porte du pavillon de l'impératrice. Tout se passa comme on me l'avait prédit, l'impératrice parut froide, Napoléon indulgent, et moi, timide et repentante. Le lendemain, maman Luçay, au lieu de me faire une mercuriale de bouche, m'en remit une par écrit qu'elle m'enjoignit de bien méditer. Ma séduisante conductrice m'attendait à la sortie pour me conduire chez la Lascaris comme elle l'appelait familièrement. " Je vous amène, „ dit-elle en entrant à cinq ou six femmes

qui étaient là rassemblées, " je vous amène la coqueluche du jour; hâtons-nous de jouir de sa présence, car on va se l'arracher. „ Et sur-le-champ, imitant le ton brusque, sec et sévère de Napoléon, elle me fit répéter presque malgré moi la scène qu'il m'avait faite au moment de la découverte de la lettre fatale. Comme lui elle avançait sur moi la main ouverte comme pour me déchirer, et ensuite faisant vivement une pirouette sur elle-même, elle s'éloignait comme pour ne pas céder à un mouvement de fureur. Je n'ai jamais rien vu de plus vrai : des gestes tantôt furieux, tantôt contraints, la démence la plus effrénée, à laquelle succédait un silence plus terrible que les plus violens transports, le regard profond, concentré, qui semble entrer dans toutes vos pensées, ou vous menacer de tous les supplices; ces mots tantôt rapides, tantôt entrecoupés, ces phrases de fureur ou de dédain, enfin, tout Napoléon était là, si ce n'est que la plus jolie tête du monde imitait mal l'expression terrible de la sienne, et que la voix de l'aimable mime ne pouvait atteindre à ce ton sépulcral qui caractérise celle du terrible empereur. Entraînée petit à petit par la chaleur de la scène, je renouvelai assez bien les mots supplians et les gestes d'effroi auxquels j'avais eu recours pour calmer l'empereur J'entendais autour de moi; excellente, admirable, oh! la bonne acquisition, vraiment elle est délicieuse; et séduite par ces éloges, je crois même qu'à la prière qui m'en fut faite, je rendis la scène de la veille chez l'impératrice, et que je donnai une idée de l'accueil sévère que la chère princesse m'avait fait sans doute pour obéir aux ordres qu'elle avait reçus. Oh! ma chère, ces Françaises sont pleines de séduction, elles ont des manières irrésistibles. Je me suis bien repentie depuis, d'avoir cédé à leurs instances au point de contrefaire notre chère princesse; mais je vous jure, ma chère, que je me fâchai sérieusement lorsqu'une des dames présentes voulut nous donner le début de l'impératrice à Compiègne, et depuis j'ai évité, autant que la politesse a pu le permettre, de me trouver à ces réunions du matin.

Mais je ne m'aperçois pas que je m'égare dans une foule de détails qui vous paraîtront peu intéressans, et que j'oublie de vous donner ceux qui faisaient l'objet de la lettre pour laquelle j'ai été si persécutée. Vous pensez, ma chère, combien à mon arrivée dans une cour si différente de la nôtre, j'ai dû me trouver embarrassée. L'impératrice n'osait me donner qu'à la dérobée quelques mots et quelques consolations ; elle était alors sans cesse observée par ses entours, obsédée par son époux qui, pour captiver son imagination, ou plutôt pour l'accoutumer à ne songer qu'à lui, à ne dépendre que de lui, surveillait avec une inquiétude affectée tous ses gestes, tous ses regards, et par ses demandes multipliées, cherchait à découvrir toutes ses pensées. Me trouvant ainsi négligée, et n'ayant que la rapide satisfaction d'échanger avec la chère princesse un regard d'intelligence, j'écrivis à madame de Luçay, afin qu'on m'assignât des fonctions quelconques dans le palais, et surtout près de la princesse qui m'avait fait appeler. Enfin j'appris que l'impératrice avait obtenu que je fusse chargée du soin du peu de volumes qui composaient sa bibliothèque. J'entrai presque sur-le-champ en fonctions, et je remettais, non à l'impératrice elle-même, mais à une de ses dames d'honneur, les livres qu'elle me faisait demander ; en sorte que je n'avais de rapports avec elle que par des intermédiaires jaloux ou indifférens, et qu'à peine pouvais-je me rencontrer sur son passage pour la voir et recevoir d'elle un mot de bonté qu'elle ne manquait jamais de m'adresser, mais de manière à ce que cela ne fût pas trop remarqué. Dans mon désœuvrement, je formai quelques liaisons avec ses femmes-de-chambre ; celles-ci lui sont en général dévouées, parce qu'avec elles, elle n'est ni exigeante, ni hautaine comme avec ses dames d'honneur ; j'avais la consolation de recueillir d'elles des détails qui suppléaient à ceux que j'aurais été si heureuse d'obtenir par mes propres observations. C'est dans cette classe, ma chère, que naissent ou se répètent tous les bruits scandaleux qui ensuite amusent la malignité ou

la curiosité des cercles de la cour. Je vous les communiquais dans la lettre qui a été surprise, et je vous les répète dans celle-ci. Tout le monde savait combien Napoléon désirait vivement avoir un héritier, et voici, disait-on, les précautions qu'il avait prises pour en introduire un dont il fût le père, dans le cas où l'impératrice lui donnerait une fille, ou n'accoucherait pas heureusement. Il avait fait violence, quelques jours avant son mariage, à deux jeunes personnes employées au service des dames de la cour; mais elles ignoraient que ce fût lui, car il était déguisé en palefrenier, ainsi que Rovigo et Duroc, pour ce bel emploi. Voici les deux lettres qu'on a fait depuis circuler à ce sujet, et qu'on prétend avoir été écrites par les deux jeunes filles si cruellement traitées dans cette occasion. Une des femmes-de-chambre de l'impératrice m'a dit avoir vu les originaux avant qu'ils ne fussent envoyés à M. de Luçay, et même avoir concouru à les rédiger. Quant aux deux jeunes personnes qui ont été victimes de la politique brutale de l'empereur, je les ai vu depuis qu'elles ont été relevées de couche, mais elles sont très-silencieuses sur leur accident, et elles sont rentrées dans les places qu'elles occupaient auparavant, l'une étant première femme-de-chambre de la duchesse de Montebello, et l'autre, lectrice de la princesse Borghèse. Voici ces lettres :

A monseigneur de Lucay, *premier préfet du palais de S. M. l'empereur.*

« Monseigneur,

« Je suis en vérité bien embarrassée de raconter à V. Exc. un outrage dont vous serez aussi surpris qu'indigné, et qu'il n'est pas en votre pouvoir de réparer, mais auquel, sans doute, vous appelerez la vengeance de l'empereur, ayant été commis dans un palais. Hélas! non, monseigneur, il n'est que trop vrai que vous ne pouvez me rendre mon honneur ravi sans retour, et que, dans cette occasion,

la justice même de l'empereur ne pourra trouver une punition proportionnée au délit. Hier, je venais de terminer mon service près de la princesse Borghèse à qui j'avais lu *la Macédoine*, roman manuscrit de Pigault-Lebrun, et je m'étais retirée dans la chambre particulière que je dois aux bontés de cette princesse, lorsque j'ai été saisie par deux hommes en livrée bleu et or, qui m'on paru des palefreniers des écuries de S. M. L'un m'a saisi les bras, c'était un homme grand et robuste avec des favoris noirs qui lui couvraient la moitié de la figure ; et l'autre plus petit, mais ayant des favoris châtains, m'a mis une espèce de bâillon élastique dans ma bouche, lequel s'enflait à mesure que je voulais crier. Aprés m'avoir attachée sur ma couchette, ils allaient se retirer, lorsqu'une voix assez forte leur a crié : "...... Imbécilles ! (ce mot était précédé d'un jurement que je ne répéterai pas) bouchez-lui donc les yeux. „ Et comme ils cherchaient vainement un mouchoir (ce qui me fit croire qu'ils n'étaient pas grand chose, puisqu'ils n'avaient entre les deux que celui avec lequel ils avaient placé ce bâillon), l'homme qui leur avait parlé est entré brusquement et m'a jeté un mouchoir sur les yeux, mais pas avec assez de vivacité cependant pour m'empêcher d'avoir remarqué qu'il était court, gros et d'une physionomie repoussante. Hélas ! monseigneur, je me trouvai bientôt la victime de sa brutalité, et je supplie votre excellence de me permettre de passer sur des détails qui, outre qu'ils blesseraient ma pudeur, renouvelleraient encore la cruelle impression que j'ai éprouvée dans cet affreux moment de ma vie.

Signé ÉMILIE CORDEROI.

Compiègne, le 22 mars 1810.

L'autre était ainsi conçue : " Monsieur, je croyais que dans un palais habité par un empereur, et dont la surveillance est confiée à un homme aussi sévère qu'on vous peint, une jeune fille, qui n'a que son honneur pour toute fortune, ne serait pas

exposée à le perdre de la manière la plus scandaleuse et la plus brutale. D'audacieux laquais, hideux comme le crime qu'ils ont commis ou aidé à commettre, m'ont enlevée hier et conduite dans leur sale galetas. Je crois cependant que ces misérables ne commettaient pas cette atrocité pour leur compte; car, après qu'ils m'ont eu placée dans une situation qui me rendait toute résistance impossible, j'ai entendu ouvrir ou plutôt pousser la porte avec fracas, et un homme, qui semble accoutumé à commander, leur a ordonné d'un ton brusque de se retirer. Je ne sais pas détailler les horreurs qui ont suivi. Je vous demande vengeance, monsieur; si je ne l'obtiens pas, je la réclamerai de l'empereur, et s'il me la refuse, je publierai votre indifférence et la sienne, au risque de faire aussi connaître ma honte.

Signé SOPHIE LECLERC, „.

Première femme de chambre de madame la duchesse de Montebello.

On ajoute que deux mois après, ces deux intéressantes victimes ont été enlevées, conduites dans une maison de santé des pieuses sœurs du faubourg Saint-Antoine, et qui sont sous la surveillance de la police, qu'elles y ont chacune donné le jour à un enfant dont on leur a laissé ignorer le sexe, et qu'ensuite on les a renvoyées en leur enjoignant le plus profond silence, et leur promettant des récompenses proportionnées à leur discrétion. Elles sont rentrées dans leur condition première, et depuis, tout le monde se dit à l'oreille leur accident, dont elles semblent plutôt satisfaites qu'embarrassées. On répand le bruit, depuis quelque temps, qu'elles seront toutes deux déclarées duchesses, quand Napoléon lèvera le masque et renoncera aux égards simulés qu'il prodigue encore par politique à l'impératrice. Quant à leurs enfans, qui tous deux étaient, dit-on, mâles, on prétend que, comme ils n'étaient que de quelques

jours plus vieux que celui dont l'impératrice a dû accoucher, le plus faible a été confié a l'impératrice Joséphine, et le plus robuste a été substitué à la fille à laquelle notre chère princesse a donné le jour. Pour confirmer la vérité de ces détails, on cite l'horrible grimace que fit Napoléon, lorsqu'après que les douleurs de l'impératrice eurent cessé, le chirurgien Dubois vint lui parler à l'oreille, pour lui déclarer le sexe de l'enfant; mais se recueillant tout à coup, et composant sa figure avec une facilité qui lui est particulière, il sortit brusquement du cabinet où il était, et détachant son ordre de sa boutonnière, il le donna au baron Pellegrin, en lui disant : Allez, allez, faites tirer cent un coups de canon. Voilà, ma chère, ce que je vous écrivais. Ce sont, à la vérité, des bruits, mais ils nous montrent l'idée qu'on a de Napoléon et le sort qui menace notre chère princesse.

L'impératrice a presque toujours voyagé depuis qu'elle est relevée de couche : il faut qu'elle se mette en route dès que l'empereur l'ordonne, qu'elle aille l'attendre dans les endroits qu'il désigne, soit qu'il se déplace pour son plaisir ou pour les affaires de son empire. Je n'avais pas accompagné la chère princesse à Laken, parce qu'on craignait, dit-on, qu'étant Autrichienne, je n'entretinsse des rapports avec les habitans du pays, mais un courrier extraordinaire m'a apporté l'ordre d'arriver à Amsterdam. J'ai voyagé dans les voitures de la cour avec la rapidité de l'éclair, et il y a deux jours que je suis à Amsterdam, logée et traitée avec beaucoup d'égards chez M. Van Brienen, maire de la ville. On m'a dit en route que Napoléon me mandait pour causer une surprise agréable à l'impératrice, qui, depuis quelques semaines, se montre soucieuse et mécontente. Je serai, ajoute-t-on, beaucoup plus avec elle. Demain je dois la revoir; mais auparavant, il faut que je reçoive mes instructions de l'empereur lui-même. Je tremble à l'idée de cette entrevue, dont je donnerai les détails; en y ajoutant la cause du chagrin qui tourmente, dit-on, l'impératrice, si toutefois

je

je puis le découvrir, et surtout si j'ai pour vous écrire des moyens aussi sûrs que ceux que j'emploie pour vous faire parvenir cette lettre.

N.....

Le 15 octobre.

N.° XXIX.

Nuits d'Assuérus.

Buonaparte, à qui la nouvelle de la prise de Badajoz avait donné une autre insomnie, fit appeler Réal, pour lui faire continuer la lecture des *Fastes*, et cette fois il exigea que la jeune impératrice fut présente. « Réal, dit-il, laissez tout le fatras qui est relatif à la victoire du 13 vendémiaire, et lisez-nous ce que vous avez écrit sur mon premier mariage.

— Sire, je ne crois pas que V. M. en soit satisfaite. J'ai écrit sur cet événement à peu près dans le temps où il a eu lieu, j'ai recueilli, commenté les anecdotes du jour, j'y ai amalgamé un tableau des mœurs et du ton qui régnaient à la cour du directeur Barras, et enfin j'ai expliqué par quelles vues ce mariage vous avait été conseillé; ainsi que les motifs qui vous y ont fait consentir.

— Ah! ah! M. Réal, mais cela doit être curieux; vous écrivez donc des mémoires secrets au lieu d'écrire l'histoire ; belle fonction pour un historiographe!

— Sire, j'ai rassemblé quelque matériaux, j'ai écrit à la hâte quelques réflexions qu'on ne peut qualifier du titre imposant d'histoire, et je me réservais de leur donner la couleur du temps où il

m'aurait été possible d'écrire sans partialité comme sans passion. Pour convaincre V. M. de la vérité de ce que j'avance ici, je me permettrai de lui soumettre l'esquisse que je fis alors de ses qualités morales et des dehors physiques, et d'y opposer celle que j'ai faite de son grand caractère et de son auguste personne, depuis que ses hauts faits ont fatigué la renommée et découragé l'histoire.

— Eh! mais cela doit être assez piquant : lisez-moi l'ancien portrait, et remettez l'autre au sénat ou au comte Regnault, pour qu'ils fondent cela dans un discours d'apparcil ; je n'aime la flatterie qu'en public.

Réal lit ainsi qu'il suit : — Ici se présente naturellement le portrait de l'homme étonnant qui, dès ce jour mémorable, sembla devoir maîtriser également les événemens et les hommes. L'aspect de Buonaparte est repoussant. — (Coquin! dis imposant.) — Sa stature, qui est bien au-dessous de la taille ordinaire, le rend ridicule au premier coup d'œil. — (Imbécile! Eh! depuis quand une petite taille a-t-elle rendu un héros ridicule? Lis l'histoire ancienne et moderne, et tu verras si les grands monarques et les grands capitaines étaient remarquables par leurs formes extérieures. Ecris, misérable libelliste, écris ce que je vais te dicter à la place de cette insolente et stupide réflexion ; — " Quoique ce grand homme fût petit de stature, tout en lui, offrait des proportions si exactes et des formes si parfaites, que son extérieur plaisait aux yeux ; et qu'on ne s'appercevait pas qu'il fût au-dessous de la taille commune. „)

— Sire! dit Réal, ne ferais je pas bien d'ajouter qu'à Paris, dans ce temps-là, on vous appelait l'Appollon Corse? — (Quoi? Qu'a-til dit? Qui a parlé de Corse? Qui, moi un Corse? Gredin, je suis Français, je suis empereur des Français. Je hais la Corse, cet affreux pays nous a déclaré infâmes, ma famille et moi ; continuez Réal.) Son regard paraît d'abord aussi sombre que celui de Robespierre, mais il a plus de feu. — (Effacez cet infâme nom de Robespierre ; dites : Son regard

participe à la fois du feu du génie, du calme de la sagesse, et du repos de la force; il est perçant comme celui de l'aigle, imposant comme celui du lion : personne n'en peut soutenir l'éclat ni la majesté.) L'Impératrice sourit. (Eh quoi ! madame, me trouvez-vous trop flatté ? Mais, pas mal. „ (Buonaparte la regarde quelque temps avec dédain, et finit par lui dire à voix basse : „ Vous ne pouvez pas me comprendre; non, vous ne me comprendrez jamais, vous n'êtes qu'une Autrichienne. » Continuez Réal.) — Ses mouvemens brusques, son ton emporté, n'annoncent ni de la réserve, ni de l'éducation, mais ils dénotent un homme fait pour jouer un rôle dans les convulsions politiques. (Changez moi ça, Réal, écrivez : Tout en lui respire une prodigieuse activité; tout en lui décèle le tourment de la force et celui du génie; il commande, il entraîne, il subjugue, et, dès qu'il parut revêtu d'un commandement, il s'avança comme un dieu au milieu des mortels éperdus : chacun en lui vit son maître. *Incessu patuit deus.*)

Réal. Sire, c'est ce que j'ai dit dans le second portrait que j'ai fait de votre majesté; mais à la vérité avec moins de précision et de chaleur que votre majesté ne vient de l'exprimer. (Eh ! c'est ce que vous deviez dire dès le principe; comment Réal, n'avez-vous par alors flairé en moi le grand homme, le héros, le souverain né pour gouverner la terre ?) — Qui aurait pu croire alors que votre majesté s'élancèrait avec tant de vigueur et de bonheur dans la carrière de la gloire et du pouvoir? — (Vous êtes tous un tas d'imbéciles, d'hommes à petites vues. Que seriez-vous sans moi, sans mes conseils, sans mes ordres, sans mon impulsion? Vous autres, messieurs les philosophes révolutionnaires, vous aviez fait un beau gâchis de la France. Continuez, Réal.) — Si l'on s'arrête à l'expression de sa figure, on est saisi d'une sorte d'effroi qui ne calme guère une espèce de sourire convulsif qui indique la fourberie et la cruauté. (Comment, coquin ! c'est ainsi que tu

m'as peint; c'est là l'effet que je te faisais alors! Ecris, misérable.) — Sa figure a ce caractère de sévérité imposante, de hautaine majesté, que les combinaisons de plusieurs siècles empreignent rarement sur la figure d'un mortel : mais pour diminuer l'effet que produit sur ceux qui voient son visage austère, la nature déposa sur ses lèvres un sourire qui les rassure, qui leur montre qu'il peut quelquefois rapprocher sa grandeur de leur infériorité. — Sa voix forte, sans être sonore, a quelque chose de sépulcral qui donne de la solennité aux sentences courtes par lesquelles il déguise son défaut d'instruction et la stérilité de ses idées. (Vous en avez menti, Réal; ma voix est harmonieuse, éclatante; écrivez : Sa voix a quelque chose de solennel lorsque, dans des occasions rares, il daigne communiquer aux hommes de ces axiômes, fruits de sa réflexion et de sa prescience, et qui, comme des fanaux éblouissans, éclairent et dirigent ceux auxquels il daigne ainsi manifester sa haute sagesse et son profond jugement. Mais lorsque la colère l'agite, lorsque sa volonté rencontre des obstacles; lorsqu'il faut qu'il soumette, ou qu'il effraie ceux qui lui résistent, alors, sa voix, semblable aux rugissemens du lion, gronde, tonne, éclate, et répand au loin une terreur salutaire.)

— *Réal.* « Sire, si vous me permettez de lire ce que j'ai dit dans mon second portrait de votre majesté, de sa voix solennelle et formidable tour à tour, j'ose croire qu'elle trouvera que j'en ai peint avec assez de bonheur et même d'exaltation les effets extraordinaires. D'ailleurs, la voix de votre majesté s'est perfectionnée depuis le jour où je l'entendis pour la première fois. L'habitude du commandement lui a donné quelque chose de plus sonore, de plus mordant........ (Imbécile, me prends-tu pour un chanteur? Ecoutez, maître Réal, ce n'est pas tout de flatter, il faut flatter bien et à propos. Mais tandis que nous nous occupons de portraits, je suis curieux de connaître celui que vous fîtes de l'impératrice Joséphine dans

le temps où je l'associai par le mariage à mes hautes destinées. C'est une question d'ailleurs que je suis bien aise de traiter devant la nouvelle impératrice. Ne boudez pas, madame; je suis maître de mes affections comme je le serai bientôt de l'univers.)
Réal. " Sire, c'est intervertir l'ordre des événemens, et je crois qu'avant de lire ce que j'écrivis alors sur la femme que votre majesté honora de son choix, il serait à propos de rappeler les épisodes qui ont précédé et accompagné cette grande époque d'où date principalement l'étonnante fortune de votre majesté. ,, Prétendriez vous, Réal, que c'est ce mariage qui a fait ma fortune? --- Sire, il en est une des causes. --- Nous verrons vos preuves; quelque nouveau libelle, sans doute. — Sire, à de certaines distances, et après de grands changemens, la vérité paraît quelquefois un libelle, mais la fonction de l'historien étant de classer les événemens, d'en rechercher les causes, d'en développer les connaissances, il ne peut rien déguiser, il ne doit rien taire. — (Mais si la plume de l'histoire tombe dans les mains d'un raisonneur absurde ou mal-intentionné comme toi, crois-tu qu'on doive lui permettre de transmettre à la postérité, comme des faits certains, ses rêveries, ses conjectures, surtout quand elles ont pour but de ternir la mémoire d'un grand homme? Mais en attendant que je fasse justice de toi et de tes libelles, apprends-moi comment, il y a dix-sept ans, tu traitais ma Joséphine.

— *L'impératrice* : Demandez plutôt comment le public la traitait.

— Madame, le public lui rendait hommage.

— Eh! qui le nie? mais on sait de quelle nature était cet hommage; oh! c'est qu'il y avait foule...

— Madame, oseriez-vous accuser ce que j'ai aimé, ce que j'aime peut-être encore?

— Ce n'est pas moi qui l'accuse, c'est cette histoire qu'on vous va lire. Ce sont ces vérités que vous appelez des libelles.

— Madame, vous voulez une leçon. Eh bien! vous l'aurez sans ménagement. Réal, lisez.

L'impératrice interrompt Réal. — " Est-il donc si important ,, , dit-elle , " que je sois présente à de tels récits? Est-il bien délicat de me forcer à entendre l'éloge ou la censure d'une femme qu'on ne devrait jamais mentionner devant moi?

— Madame, lui répond Napoléon, vous ne connaissez pas toute ma pensée. J'ai épousé d'abord en France une femme qui était comme mon point de contact entre l'ancien et nouveau régime; qui appartenait à l'ancien par sa naissance et ses alliances, et au nouveau par le rôle que son premier époux a joué dans la révolution. Lorsque mes affections ont dû changer avec les circonstances préparées par mon génie, lorsque je me suis mis au rang des souverains, j'ai dû prendre aussi une épouse qui me servît de point de contact avec eux, et je vous ai épousée, madame. Si demain il convenait à ma politique de reprendre la femme que ma politique a répudiée, je céderais à l'intérêt de mon empire plus qu'à celui de mon bonheur, et je serais obligé de faire à votre égard le même sacrifice que celui dont avant vous, elle a été victime. Le mariage n'est pour les grands souverains qu'une chose de convenance et non de plaisir, et il ne les lie qu'autant qu'il s'accorde avec la raison d'état?

— Vous voulez sans doute me faire entendre par-là que je ne suis qu'une concubine.

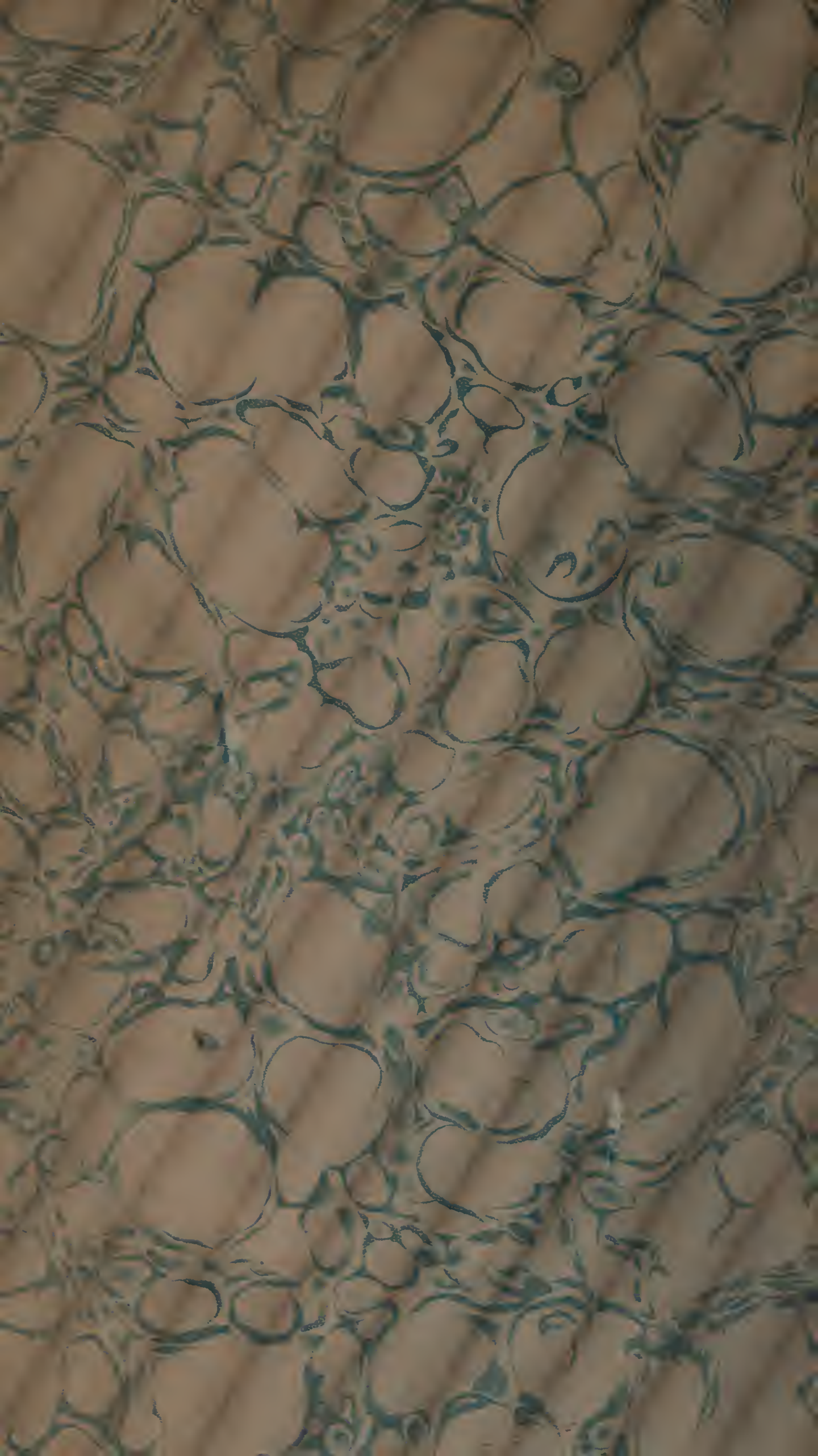
— Non, madame, aussi long-temps que je vous avoue comme ma femme aux yeux de l'univers, vous êtes l'impératrice légitime, et si je cessais de vous considérer comme mon épouse, vous seriez encore impératrice, mais vous n'en conserveriez que le rang et vous en perdriez les honneurs. Si vous pouviez entendre ma pensée, je vous dirais qu'appelé par les destins à changer la face de l'univers, à avoir à ma disposition toutes les couronnes de la terre, c'est à moi à recommencer toutes les dynasties qui doivent dans ce grand changement régner sur les humains.

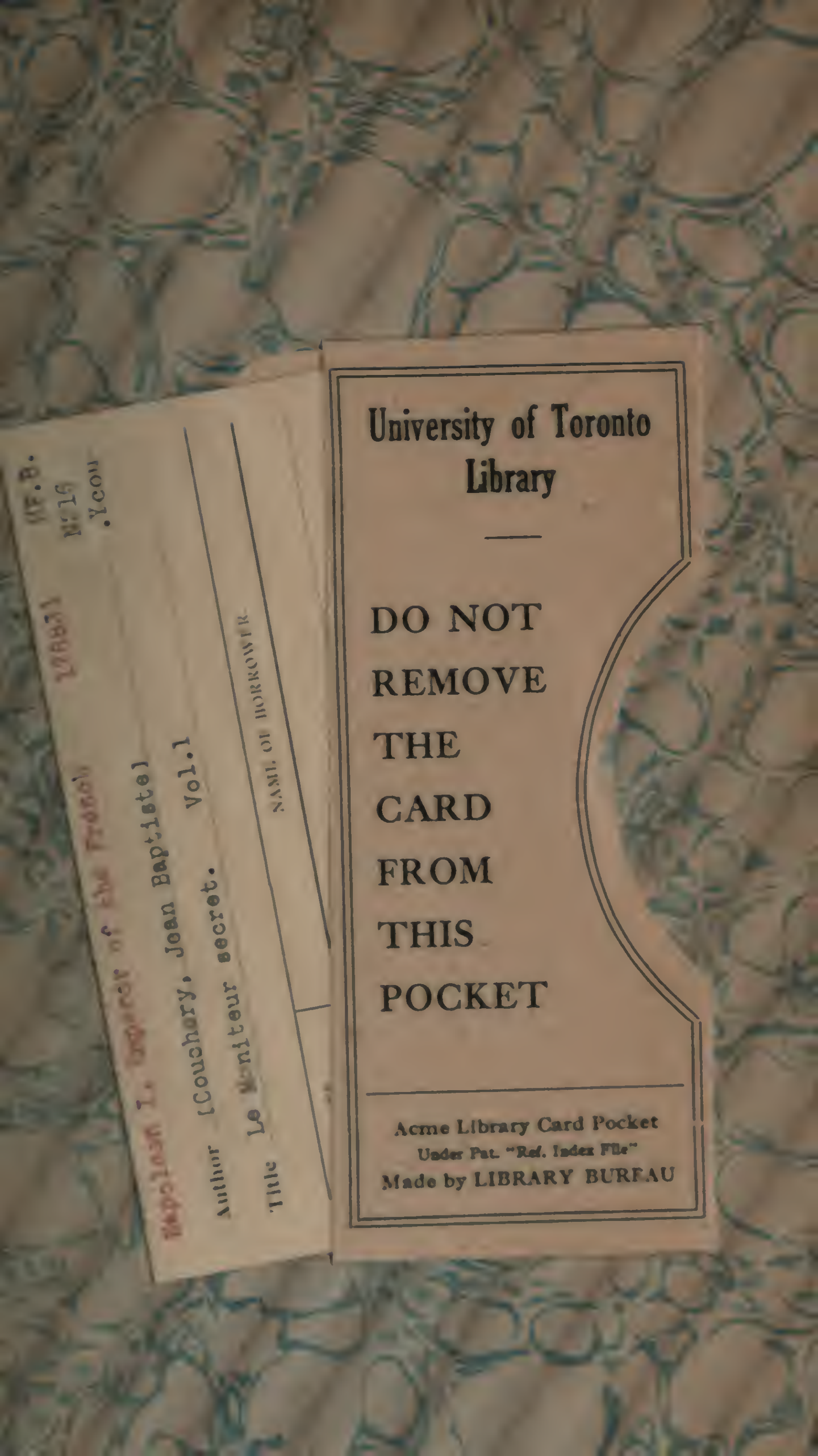
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

(*Voyez*, pour la suite, le N.° XXXII.)

Fin de la Table.





University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
Napoleon I, Emperor of the French
Author [Couchery, Jean Baptiste]
Title Le Moniteur secret. Vol.1
NAME OF BORROWER

